UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01783612 3

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/julesferry00sylv

LF.H.
C0026

CÉLÉBRITÉS CONTEMPORAINES

[Vol. 1]

77
467a

JULES FERRY

PAR

ÉDOUARD SYLVIN

454699
6.12.46

PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

—

1883

DC
342
.8
F4S9

1880

Cabinet
du Ministre
de l'Instruction Publique
& des Beaux-Arts

29 mars

Mon cher M. Sylvain,

J'ignore si M. [redacted] a une commande et je suis porté à le croire, puisqu'il l'affirme. Nous pouvons posséder sans inconvénients ou placer convenablement deux bustes de ce Maître. Quant à refuser le don de Mme [redacted], parce qu'un buste était commandé, je n'en aurais pas cru la pensée alors même que j'eusse connu le fait de la commande.

Bien à vous

Jules Ferry

JULES FERRY

Imp A Quantin

JULES FERRY

1832-1882

des situations nouvelles il faut des hommes nouveaux », répondait, au commencement de 1879, M. Dufaure à M. Jules Grévy qui lui offrait de rester à la tête du ministère.

Cette parole provoqua bien des commentaires, et des commentaires auxquels on mêla quelque ironie quand on connut les « hommes nouveaux » que le président de la République

avait appelés aux affaires. On peut désigner ainsi M. de Freycinet, disait-on ; mais M. Jules Ferry, c'était là un homme nouveau! On allait en voir de belles, avec cet avocat, à l'instruction publique! Il existait dans l'opinion prévenue un Jules Ferry légendaire sans ressemblance avec le Jules Ferry réel; on n'en voulait pas voir d'autre. Peu d'hommes, en effet, ont été plus calomniés, plus desservis par les organes divers qui forment l'esprit public; peu d'hommes sont revenus de plus loin dans la popularité; mais, il faut se hâter de l'ajouter, car c'est un premier trait, et un trait caractéristique de cette physionomie, peu d'hommes s'en sont moins préoccupés.

La force de M. Jules Ferry est faite de deux éléments : une patience imperturbable et une confiance tranquille en soi-même. Il dédaignait les injustices de l'opinion, non par mépris pour elle, mais parce qu'il connaissait la source de ses erreurs, c'est-à-dire la haine des partis, composée moitié de rancune et moitié de crainte, et il attendait tout du temps parce qu'il se sentait assez d'habileté pour profiter des événements et assez de vigueur pour maîtriser les hommes.

Son jour est venu enfin; il n'a rien tenté pour le devancer; au contraire. En 1878, M. Dufaure fit offrir un portefeuille à M. Jules Ferry; M. Jules Ferry refusa. Sa pensée était le mot même de cet homme d'État, mais retournée : « Pour des hommes nouveaux il faut des situations nouvelles ». La démission de M. le maréchal de Mac-Mahon, à la suite des élections sénatoriales de 1879, l'élection de M. Jules Grévy par le Congrès, créèrent cette situation nouvelle. L'occasion attendue par M. Jules Ferry se présentait à lui; il ne la laissa pas échapper.

Il acceptait le ministère de l'instruction publique; on s'en étonna, même parmi ceux qui éprouvaient de la sympathie pour sa personne. Passe pour l'intérieur, pour la justice, disaient-ils, passe même pour le commerce,—car, à cette époque, M. Jules Ferry était très activement mêlé aux questions de douanes,—mais l'instruction publique! Attendez-le à l'œuvre, répondaient ceux qui, l'appréciant mieux, avaient pesé les paroles de cet avocat peu causeur, surpris une pensée tenace et de longue portée derrière cette physionomie énigmatique, observé enfin la correction de sa conduite et le

caractère de volonté réfléchie des actes les plus importants de sa vie publique.

On sait ce qu'il a été à l'œuvre.

Il n'y a souvent rien de moins conforme à la réalité que l'idée qu'on a des choses et des hommes. Bien des gens se font de M. Jules Ferry dans la vie privée une opinion aussi fausse que l'opinion créée par la malveillance sur M. Jules Ferry, homme public. Il n'est ni le parleur infatigable, ni le bourgeois guindé, ni le parvenu orgueilleux que ses ennemis dépeignent. C'est, en un mot, une des figures les plus remarquables de ce temps-ci et certainement une des figures les moins connues. Tant d'ennemis et de faux amis, les pires ennemis, se sont efforcés de l'obscurcir, de la dénaturer, que l'erreur générale se justifie. Mais il est temps de montrer sous son vrai jour un des bons, un des dévoués serviteurs de la démocratie et de la France. C'est ce que je vais essayer de faire.

Pour voir les hommes tels qu'ils sont, il faut aller les chercher chez eux, il faut les surprendre dans l'intimité du foyer domestique, lorsqu'ils se reposent de leurs fatigues, et se montrent tels que la nature les a faits.

Nous surprendrons donc M. Jules Ferry en

automne, par exemple, au moment des vacances, dans sa petite maison, sur la montagne, à un kilomètre de Saint-Dié.

La maison est ouverte de tous les côtés; on pénètre dans le jardin, presque sans s'en douter, en suivant des sentiers qui l'entourent; il n'est séparé de la route forestière qu'il borde que par une palissade à claire-voie; si l'on veut entrer par la porte, ou plutôt par la barrière principale, un serviteur de la famille vous ouvre et vous conduit dans le jardin, sous la véranda, terme bien ambitieux pour désigner la petite terrasse pratiquée devant la maison. La maison elle-même n'a rien de ces magnifiques villas comme on en voit un peu partout; c'est un petit, très petit pavillon, qui contient juste assez de place pour une famille de quatre ou cinq personnes.

Le grand charme de cette habitation, c'est ce qui l'entoure, ce sont les Vosges. Du jardin, la vue est merveilleuse; elle embrasse un horizon considérable. Au sud, on voit fuir la chaîne avec ses embranchements, ses ballons isolés, noirs de bois, ses vallées étroites, sa confusion de sommets superposés, où, dans la brume qui flotte sur eux et finit par les noyer, les caprices

de la lumière font des trous éclairant les flancs pelés d'une colline, les chaumes d'une cime, ou les fermes disséminées sur les hauteurs, au milieu des clairières; au nord, au delà des plaines où s'est livré en 1870 le combat de la Bourgonce, l'horizon est fermé par les derniers chaînons qui vont mourir dans les prairies de la Meurthe près de Raon-l'Étape; enfin, au pied de la colline même sur laquelle est construite la villa, à quelques pas de l'ermitage où Erckmann, le collaborateur de Chatrian, a habité si longtemps, s'étend la petite ville de Saint-Dié, serrée entre deux montagnes couvertes de sapins. Ce qu'on ne peut décrire, c'est le détail infini du paysage, ces innombrables caprices des formes et des couleurs, cette variété d'aspects qui va de l'animation de la ville au calme farouche des forêts, cette variété de bruits qui passent du halètement monotone des machines dans les fabriques au murmure profond de l'air s'engouffrant dans les vallées; ce qu'on ne peut décrire surtout, ce sont les transformations innombrables que les fantaisies de la lumière font subir à cet ensemble de choses, en tirant tour à tour un décor aimable d'opéra-comique, un panorama

plein de grandeur, ou, par les mauvais temps, sous un ciel d'orage, le spectacle émouvant des colères de la nature.

Ce n'est pas seulement à cause de sa situation pittoresque que M. Jules Ferry habite cette petite maison pendant les vacances; c'est surtout parce qu'elle est située près de Saint-Dié, et que Saint-Dié est sa ville natale en même temps que sa circonscription électorale. Sa famille y réside. Quand il passe dans les rues on le salue comme un ami, comme un enfant du pays. A chaque pas, on l'arrête. Ses anciens camarades de collège l'interrogent, discutent avec lui en le tutoyant comme autrefois.

Il n'existe pas d'homme plus facile à aborder, d'un accueil plus aisé et qui écoute les gens d'une manière plus encourageante; M. Jules Ferry n'est pas froid, il est calme, toujours attentif; il ne met pas dans sa poche les pièces qu'on lui apporte, ce que tant d'autres font, avec l'intention bien évidente de ne jamais les regarder, il les lit, et ne promet que ce qu'il peut tenir. On le sait bien dans son département; aussi ne s'adresse-t-on pas à lui à la légère. Ce que les Vosgiens aiment dans leur compatriote, c'est une familiarité qui n'a rien

de banal, une égalité d'humeur qui semble exclure toute passion, une attention constante à toute chose et à toute personne, une grande mesure dans le jugement, une répugnance instinctive pour le mouvement sans but, pour le bruit inutile, pour tout ce qui sent l'agitation stérile, et enfin un certain tour d'esprit vaillant. C'est par ces qualités que les Vosgiens se reconnaissent en lui.

Si j'insiste sur le côté qu'on appellerait volontiers le côté provincial du caractère de M. Jules Ferry, c'est qu'il est le moins compris particulièrement à Paris, où l'on fabrique parfois avec esprit, en les affublant de noms connus, des personnages artificiels sans aucune ressemblance avec les hommes qu'ils ont la prétention de représenter.

M. Jules Ferry est rentré dans son pays, après la guerre, sous l'impression des événements terribles auxquels il avait pris une si grande part. Ces événements avaient clos pour ainsi dire la première partie de son existence. Il était encore sous leur influence, mais, avec cette vigueur du ressort intellectuel qui le distingue, il ne devait pas tarder à en tirer des leçons profondes. L'horrible aventure de la

Commune acheva de l'instruire. En face d'une situation extraordinaire, unique dans l'histoire, comprenant la tâche qui incombait à son parti, au parti républicain, jeté en quelque sorte au milieu des ruines de tout avec la mission de tout reconstruire, M. Jules Ferry dut faire un retour sur lui-même, sur le programme qu'il avait soutenu dans l'opposition à l'empire avec ses collègues de la gauche : il dut se demander s'il était applicable et comment on pourrait l'appliquer, s'il n'y avait pas lieu de le soumettre à un examen consciencieux, à une analyse impitoyable, à une méthode rigoureuse et d'en distraire les éléments étrangers ou périlleux.

Pour mener à bonne fin ce travail mental, il était nécessaire de sortir du milieu dans lequel il avait vécu jusqu'alors, de se mouvoir, au moins par l'esprit, en dehors des préoccupations ordinaires d'un parti, de s'élever à des conceptions moins idéales, mais plus générales, de rechercher dans la réalité, et dans la réalité la plus humble, les points de contact au moyen desquels on pourrait faire passer les principes de la théorie à la pratique. En d'autres termes, jusque-là on avait combattu pour la République, maintenant, il fallait tra-

vailler pour la France. M. Jules Ferry est un de ceux qui ont le mieux compris cette nécessité et qui se sont le plus fortement préparés à ce labeur nouveau par une observation et une méditation soutenues.

Les caprices de la vie publique, en le contraignant à se présenter aux suffrages de ses compatriotes des Vosges, l'ont puissamment aidé. Il fut obligé de se dégager de la politique fiévreuse de Paris, qu'il est sans doute indispensable de connaître, mais qu'il ne faut pas connaître seule, et, après avoir senti vivre Paris avec une si violente intensité, il regarda vivre la France.

L'école des hommes d'État, dans une république démocratique, sous un régime conçu dans le cerveau des villes, sorti des luttes enflammées qu'elles ont soutenues contre les intérêts et les préjugés qui constituaient l'ancien monde, le monde d'avant la Révolution, et qui résistent encore, tant les racines auxquelles elles tiennent sont profondément entrées dans les mœurs du peuple, l'école des hommes d'État républicains, dis-je, c'est la province, c'est la petite ville, c'est le bourg, c'est le village.

C'est à cette école que M. Jules Ferry s'est formé depuis dix ans, s'inquiétant de tout, des besoins, des mœurs, des habitudes, des vexations administratives, des espérances, faisant la part aussi exacte que possible des réclamations justes, parce qu'à force de se répéter elles expriment une nécessité générale, et celle des passions individuelles ; c'est en étudiant sur place, dans le conseil général, dans les conversations avec les gens du pays, le fonctionnement des rouages gouvernementaux, dont jusqu'alors il connaissait surtout la théorie, que l'auteur des lois sur l'enseignement primaire s'est préparé au rôle qu'il a rempli avec tant d'éclat quand il a été appelé à prendre part au gouvernement de la France.

On a la manie d'attribuer une origine étrangère aux hommes qui jouent un rôle politique en France. M. Jules Ferry n'a pas échappé au sort commun ; il s'est trouvé des gens pour donner à son nom une tournure italienne ; de là à dire que M. Jules Ferry avait du sang italien dans les veines, le pas était facile à franchir. Mais l'un est aussi juste que l'autre. Le nom de Ferry est une contraction du nom de Frédéric, usitée dans le patois vosgien, patois curieux,

expressif, original et hardi entre tous. Quant à la famille Ferry, elle habite Saint-Dié depuis un temps immémorial; on trouve plusieurs Ferry de la branche à laquelle appartient M. Jules Ferry parmi les échevins de cette ville dans le cours du XVIIIe siècle; son grand-père exerça les fonctions de maire pendant la Révolution et sous l'Empire.

Le père de M. Jules Ferry était avocat; il se trouva veuf de bonne heure avec deux fils, Jules et Charles; sa santé était mauvaise; sa fortune lui permettait de se consacrer à l'éducation de ses enfants, il n'hésita pas. Quand l'enseignement du collège de Saint-Dié lui parut insuffisant, il conduisit ses fils au lycée de Strasbourg. M. Jules Ferry a gardé un souvenir profond de son passage dans la grande cité alsacienne. Il n'aime pas l'Alsace seulement, comme tout Français doit l'aimer, avec une sorte de douloureuse amertume, avec le souvenir d'une humiliation imméritée; il éprouve pour elle un sentiment plus tendre, presque filial; tant de liens l'y rattachent par le cœur, les souvenirs d'enfance, les premiers succès dans la vie, un grand nombre d'amitiés qu'il a retrouvées toujours fidèles; enfin son alliance avec une des familles

les plus connues et les plus estimées de cette noble contrée, les Risler-Kestner. M. Jules Ferry fit ses études de droit à Paris. Il avait vingt-quatre ans, étant né le 5 avril 1832, quand il perdit son père en 1856. Celui-ci avait fait de ses fils des républicains à son image, déterminés, convaincus, militants. M. Jules Ferry abandonna vite le barreau et se voua tout entier à la politique. Une fortune modeste assurait son indépendance ; il n'hésita pas, les luttes et les périls l'attiraient irrésistiblement; il s'y jeta avec un cœur et un esprit également vaillants.

Il ne tarda pas à grouper un certain nombre d'hommes de mérite autour de lui. En 1857, MM. Ernest Picard, Charles Floquet, Clamageran, Hérold, Hérisson, Philis, Émile Ollivier se réunissaient dans son appartement. On y discutait les moyens d'opposition ; mais alors ils n'étaient pas nombreux : tout se réduisait à des conversations, à quelques écrits où la critique du gouvernement et de ses actes se dissimulait sous des apparences littéraires. L'Empire était encore autoritaire dans toute la force du terme. Peu à peu, la corde se détendit; quelques journaux parurent ; M. Jules Ferry y trouva sa place aussitôt.

Il collabora à *la Presse* d'Émile de Girardin et au *Courrier de Paris,* de Clément Duvernois. Philis, Émile Ollivier, Clément Duvernois, ces noms qu'on rencontrait dans l'opposition à cette époque, devaient bientôt passer dans un autre camp! M. Jules Ferry publia, lors des élections de 1863, un *Manuel électoral* qui eut beaucoup de retentissement; il lui dut d'être mêlé au procès des Treize. Une autre brochure, *la Lutte électorale,* publiée après les élections, ne fit pas moins de bruit; elle contenait des révélations gênantes sur les procédés de la candidature officielle; un ministre de l'Empire, M. Forcade la Roquette, lui rendit justice en la dénonçant à la tribune du Corps législatif comme un manifeste du parti républicain.

Le plus vif souvenir que M. Jules Ferry ait laissé de son passage dans le journalisme est celui de sa collaboration au *Temps.* Il y publia cette série d'articles sur l'administration du préfet de la Seine, Haussmann, qui fit alors un bruit considérable et qui est restée légendaire sous le titre de *Comptes fantastiques d'Haussmann.*

En 1869, M. Jules Ferry fut élu député dans le VIe arrondissement de Paris. A la

Chambre des députés, sous l'Empire, il continua la double campagne contre la candidature officielle et contre l'administration du préfet de la Seine, Haussmann. Singulièrement hardi dans ses attaques, il eut à lutter avec une majorité servile et avec la mauvaise volonté du président; mais ces obstacles le stimulaient et il se signala bientôt comme un des plus redoutables adversaires du ministère Émile Ollivier. A plusieurs reprises, il s'engagea entre le député du VIe arrondissement et le président du Conseil des colloques d'une singulière vivacité, dans lesquels le beau rôle n'était pas pour M. Émile Ollivier. L'âpreté honnête, l'impitoyable ironie de M. Jules Ferry avaient vite raison de la fausse sentimentalité et du dédain maladroit de l'homme « au cœur léger ».

La guerre survint. M. Jules Ferry prit une part active à l'opposition que le petit groupe de la gauche fit au gouvernement criminellement imbécile qui devait nous conduire à Sedan. Après cette catastrophe, quand la journée du 4 septembre eut rendu la France à elle-même, sa qualité de député de Paris plaça M. Jules Ferry dans le gouvernement de la Défense nationale; il y remplit d'abord les fonctions de

secrétaire; c'est seulement après la journée du 31 octobre qu'il devint maire de Paris, à la place de M. Étienne Arago.

On a souvent fait des distinctions entre le courage militaire et le courage civil; ces dénominations sont inexactes; c'est plutôt entre le courage physique et la force morale, qui permet de braver des préjugés ou de sacrifier ses intérêts, sa popularité à un devoir, qu'il conviendrait d'établir une différence. Le courage est le courage, quel que soit l'habit qu'on porte; il se manifeste seulement sous des formes diverses, selon les circonstances et les tempéraments. Le courage est une des qualités saillantes de M. Jules Ferry; on la retrouve dans tous ses actes; c'est elle qui leur imprime un caractère de vigoureuse initiative, d'énergie parfois agressive, de décision rapide, qui frappe et surprend ceux qui les observent et qui les a fait suivre généralement d'un prompt succès.

Le 31 octobre, le gouvernement de la Défense était prisonnier de l'émeute dans l'Hôtel de Ville. M. Jules Ferry avait pu s'échapper. Il réunit quelques bataillons de la garde nationale, et, le soir, il fit cerner l'Hôtel de Ville. Quand toutes les dispositions militaires eurent

été prises, « il s'approcha de la porte Saint-Jean et frappa, raconte un de ses biographes. Une voix répondit de l'intérieur : « Qui êtes-« vous ? — Jules Ferry, membre du gouverne-« ment de la Défense nationale. Au nom de la loi, « je vous somme d'ouvrir. » Comme réplique, deux coups de feu partirent des fenêtres de l'entresol. Il ne recula pas d'une semelle et il donna l'ordre d'enfoncer la porte. Au moment où elle s'ébranlait, MM. Delécluze et Dorian vinrent, au nom de la sécurité des membres captifs du gouvernement, le prier de suspendre l'attaque. »

M. Jules Ferry ne montra pas moins de courage dans une circonstance peut-être plus critique encore. Je veux parler de sa conduite pendant la journée du 18 mars. Contre l'opinion, calculée, de quelques-uns des membres du gouvernement, timorée, de quelques autres, il voulait combattre la sédition dans Paris même; il ne désespérait pas d'en triompher avec l'appui des bataillons de la garde nationale soumis à la loi. Peut-être, s'il avait été écouté, aurait-on prévenu les horreurs de la Commune.

M. Jules Ferry, du moins, résista jusqu'au

bout. Maire de Paris, comme le capitaine d'un vaisseau incendié, il n'abandonna son poste que lorsqu'il lui fut bien démontré, à lui et à tous ceux qui l'entouraient, qu'il ne restait plus aucun moyen de salut, et alors même il tint à sortir de l'Hôtel de Ville le dernier. De six heures du soir à près de dix heures, le 18 mars, M. Jules Ferry expédie dépêches sur dépêches au préfet de police, au général Vinoy, gouverneur de Paris, au général Le Flô, ministre de la guerre, à M. Ernest Picard, ministre de l'intérieur et à M. Thiers lui-même. Il signale les progrès du mouvement insurrectionnel, il propose des moyens de défense. L'angoisse éclate dans ses dépêches; on y sent l'indignation, la colère, le désespoir d'un homme de cœur, d'un patriote, d'un bon Français. Le général Vinoy, à six heures, avait donné l'ordre de faire évacuer la caserne Napoléon et l'Hôtel de Ville par les troupes qui s'y tenaient encore. A 7 heures 16, M. Jules Ferry demande au gouvernement la confirmation de cet ordre par dépêche. Il télégraphie : « L'Hôtel de Ville n'aura plus un défenseur. Entend-on le livrer aux insurgés, quand, pourvu d'hommes et de vivres, il peut tenir indéfiniment? »

A 7 heures 40, il télégraphie : « Je réitère ma question au sujet de l'ordre d'évacuation. Allons-nous livrer les caisses et les archives ? Car l'Hôtel de Ville, si l'ordre d'évacuer est maintenu, sera mis au pillage. J'exige un ordre positif. » Autre télégramme à 8 heures 25. « L'évacuation de la préfecture de police est insensée », s'écrie-t-il. A 9 heures 15, l'ordre d'évacuer arrive, formel, de la part du général Vinoy. M. Jules Ferry résiste encore ; il s'adresse au ministre de l'intérieur : « Pouvez-vous m'envoyer des forces ? Répondez immédiatement. » Rien n'arrive ; répond-on seulement ? Il faut se résigner. C'est alors que M. J. Ferry lance cette dernière dépêche, qu'il peut inscrire parmi les pages les plus glorieuses de sa vie :

Maire de Paris à Intérieur.

Hôtel de Ville, 18 mars, 9 heures 55 minutes.

Les troupes ont évacué l'Hôtel de Ville. Tous les gens de service vont partir. Je sors le dernier.

Les insurgés ont fait une barricade derrière l'Hôtel de Ville et arrivent en même temps sur la place, en tirant des coups de feu.

J. Ferry.

Même en partant, M. Jules Ferry n'aban-

donnait pas tout espoir. Il se rendit à la mairie du Ier arrondissement en compagnie de son frère, M. Charles Ferry, et il y rencontra M. Méline. La mairie était gardée par un faible piquet de garde nationale.

« Je quitte l'Hôtel de Ville à l'instant, je ne crois pas qu'il soit encore occupé, dit M. Jules Ferry à M. Méline. Faites éveiller vos officiers et réunissons immédiatement leurs hommes ; nous serons peut-être assez heureux pour arriver avant les insurgés. »

Les officiers, prévenus, refusèrent d'agir et bientôt on eut avis de l'occupation de l'Hôtel de Ville. M. Jules Ferry écrivit alors aux autres maires de Paris et les convoqua dans l'instant même. Ils se réunirent un peu avant minuit. Après une courte délibération, dans laquelle ils ne purent que constater leur impuissance, ils sortirent suivis, heureusement à quelque distance, de M. Jules Ferry. A peine eurent-ils fait quelques pas qu'ils se virent environnés par une nuée de gardes nationaux qui avaient prudemment retiré le numéro de leurs képis.

« Que voulez-vous ? » demanda M. Méline à ceux qu'il reconnut pour être de son arrondissement.

— Savoir qui vous êtes », lui fut-il répondu.

— MM. Tolain, Millière, Bonvalet, André Murat s'avancèrent et se firent reconnaître.

— « Ce n'est pas vous que nous cherchons, dirent les gardes nationaux; mais Jules Ferry. On nous a dit qu'il était avec vous.

— Cherchez.»

Ils cherchèrent vainement. Pendant cette conversation, M. Jules Ferry était rentré à la mairie et avait pu s'échapper par la cour du presbytère de Saint-Germain-l'Auxerrois. Il était minuit et demi. Soudain un coup de feu retentit. Les maires de Paris ne doutèrent pas que l'homme courageux, qui avait épuisé tous les moyens de résistance, ne vînt de payer de sa vie son dévouement et son patriotisme. Heureusement, il n'en était rien. Le lendemain, M. Jules Ferry avait rejoint le gouvernement à Versailles.

On sait d'où venait la haine d'une certaine partie de la population parisienne contre M. J. Ferry.

M. Étienne Arago avait donné sa démission de maire de Paris, au moment le plus sombre du siège, après le 11 octobre, dans les premiers jours de novembre. En face de la responsabilité

terrible qui résultait pour lui de la nécessité de veiller à l'alimentation de Paris, M. Jules Ferry ne recula pas. Il se mit au travail avec une persévérance et une énergie bien rares; comme tout bon Français à cette époque, il avait fait le sacrifice de sa vie à la patrie ; il n'hésita pas davantage à lui faire celui de sa popularité. Ce fut lui, qui, dans une réunion plénière des maires et des adjoints, osa, le premier, proposer le rationnement. Il s'éleva une clameur. M. J. Ferry venait d'évoquer le véritable spectre des sièges, le spectre de la famine. L'inquiétude, l'épouvante gagnèrent les esprits ; on n'avait point pensé, on n'avait pas voulu penser au jour où les vivres manqueraient.

« Jusqu'à quelle date pourrez-vous nous fournir du pain? demanda quelqu'un tout effaré.

— Je le sais à un jour près, répondit M. Jules Ferry. Mais vous me couperez la langue avant que je le dise, car c'est le secret de la défense et nul ne doit le savoir en dehors du gouvernement. »

On ne pardonna point, chose absurde, incroyable, à cet homme vaillant et prévoyant la vigueur qu'il déploya pour pouvoir prolonger la défense.

Cette haine lui réservait, le 18 mars même, le sort des généraux Clément Thomas et Lecomte, si, comme je l'ai raconté, M. Jules Ferry n'avait pu s'échapper par les portes qui communiquent de la mairie du Louvre avec l'église Saint-Germain-l'Auxerrois.

A partir de cette époque, la vie publique de M. Jules Ferry se lie à chacun des grands événements politiques de ces onze dernières années. Nommé préfet de la Seine après la Commune, il n'exerça ces fonctions que dix jours, et, M. Léon Say l'ayant remplacé, il fut envoyé comme ministre de France à Athènes. M. Jules Ferry resta en Grèce un an, du 15 mai 1872 au 24 mai 1873.

Dès que la nouvelle du renversement de M. Thiers lui fut parvenue, M. Jules Ferry, alors en congé, donna sa démission. Il fut à l'Assemblée nationale un des hommes influents de la gauche et prit une part active aux luttes que le parti républicain soutint contre la réaction. Une majorité de hasard, ayant doté la France d'une Constitution, de nouvelles élections eurent lieu. Le scrutin d'arrondissement avait été substitué au scrutin de liste; M. Jules Ferry se présenta dans l'arrondissement de

Saint-Dié, qui lui donna une forte majorité. Dans la Chambre nouvelle, son influence s'accentua; il devint le chef avoué du groupe de la gauche. Au 16 mai, ou plutôt dans les débats solennels qui suivirent l'acte du 16 mai, c'est en quelque sorte au nom de la gauche que M. Jules Ferry prononça l'admirable discours dans lequel il dénonça les procédés du gouvernement des hommes de l'ordre moral, la persécution lâche et sourde contre les faibles, la guerre aux petites gens, au pauvre monde.

Ce discours de M. Jules Ferry produisit une impression profonde en France et n'a pas peu contribué depuis à son élévation.

Réélu en 1877, M. Jules Ferry était indiqué pour les affaires; il ne voulut cependant pas accepter le portefeuille que M. Dufaure lui offrit. En 1879 seulement, quand M. Jules Grévy fut devenu président de la République, M. Jules Ferry entra dans le cabinet Waddington comme ministre de l'instruction publique. Son premier acte fut un acte de haute habileté politique. Le gouvernement, ayant combattu la mise en accusation des ministres du 16 mai, n'avait pu réunir pour l'appuyer qu'une

majorité chancelante. Le lendemain même de cette victoire discutable, M. Jules Ferry effectua le dépôt des lois qui portent son nom; l'effet de l'article 7 fut immédiat; le cabinet retrouva son ascendant.

A partir de ce moment, pour raconter la vie de M. Jules Ferry, le biographe doit passer la plume à l'historien. Les luttes qu'il a soutenues principalement à la tribune du Sénat pour son article 7, pour chacune de ses lois, compteront parmi les plus brillantes de nos annales parlementaires. Champion de l'esprit nouveau contre la routine et l'obscurantisme, M. Jules Ferry a combattu pendant trois ans, sans paraître jamais las, contre des adversaires de plusieurs sortes, et les hypocrisies libérales n'ont pas obtenu plus de succès contre lui que les passions cléricales; son ferme bon sens, sa ténacité, sa droiture et son courage sont venus à bout de tous les obstacles; ses projets de loi ont été votés l'un après l'autre, et son article 7 lui-même, rejeté par le Sénat, est revenu et a triomphé sous la forme des décrets du 29 mars. Après la démission de M. de Freycinet, M. J. Ferry devint chef du cabinet.

Il est impossible de rappeler, même sommai-

rement, les événements qui s'accomplirent pendant son passage à la présidence du conseil. Il en est deux toutefois qui laisseront une trace profonde dans l'histoire : l'un est l'exécution des décrets; l'autre l'expédition de Tunisie. L'exécution des décrets a été la conséquence de l'impolitique rejet de l'article 7 de la loi sur l'enseignement, par un Sénat mal inspiré; l'expédition de Tunisie a été le point de départ d'une politique nouvelle de la France à l'extérieur. Pour en saisir la portée, comme pour en apprécier équitablement la conduite, il faut lire les deux discours que M. Jules Ferry fut appelé à prononcer au mois de novembre 1881. Jamais succès oratoire et politique ne fut moins discuté. A ce moment, M. Jules Ferry était virtuellement démissionnaire; il se retirait devant M. Gambetta, porté au gouvernement de la France par un irrésistible mouvement de popularité; mais on peut dire que ces remarquables discours assuraient sa rentrée au moment même où il quittait le pouvoir.

Il avait mérité le mot que M. Gambetta lui-même a prononcé sur lui : « Ferry est un des rares hommes qui ont grandi aux affaires ». Après la chute du cabinet Gambetta, M. de

Freycinet, appelé à former un nouveau ministère, s'adressa nécessairement à M. Jules Ferry. Celui-ci, jaloux de finir son œuvre réformatrice, reprit le portefeuille de l'instruction publique.

Le style, c'est l'homme, a dit Buffon; le mot ne s'applique pas aux seuls écrivains, il est juste également pour les orateurs. Le style, c'est la forme des phrases, l'enchaînement des idées, l'allure générale de la pensée et le caractère personnel que les hommes doués impriment à ce qu'ils disent comme à ce qu'ils écrivent. Écoutez parler M. Jules Ferry, étudiez-le; vous reconnaîtrez vite l'homme que j'ai décrit. L'art n'est pour lui qu'un moyen de faire valoir sa thèse; ce qui lui importe, c'est le but qu'il vise. Il n'est pas de ceux qui se consolent d'un échec politique par un succès oratoire. La parole doit créer la conviction; c'est son opinion et c'est sa méthode. Il ne cherche pas à surprendre par des effets, en passant du ton familier au ton sublime, encore moins en faisant miroiter des illusions devant l'esprit de ses auditeurs et en les conduisant, par des sentiers fleuris, jusqu'à des pièges; on sait toujours où il veut mener ceux qui l'écoutent, et il les mène à son but en

suivant la ligne logique, c'est-à-dire en leur démontrant par la force des déductions que le bon sens, la justice, la nécessité imposent l'idée ou la réforme qu'il défend. M. Jules Ferry est un homme de bonne foi et un esprit pratique ; il ne méprise point les abstractions, les conceptions idéales, tout ce bagage des philosophies que quelques-uns transportent de l'école dans la politique; mais il les néglige de parti pris ; à ses yeux, le plus bel argument ne vaut pas un fait, et ses raisonnements, qui s'appuient toujours sur la réalité, ont la puissance et la précision même des faits. Il est trop profondément convaincu pour n'être jamais passionné; la partialité, le sophisme, l'ironie malveillante et stérile le révoltent ; alors, sa nature de combat apparaît, son ton devient acerbe, il rend coup pour coup, il frappe de face, gardant juste ce qu'il faut de mesure et de ménagements pour rester parlementaire. L'opposition l'excite, les soulèvements qu'il provoque par une réplique l'enflamment ; mais, comme ces généraux qui ne montraient jamais plus de sang-froid que dans le chaud de la bataille, tout bouillant de colère, tout vibrant d'indignation, M. Jules Ferry reste maître de lui-

même, de sa parole, et peut, par un effort, reprendre son ton ordinaire ; il a riposté ; ni le bruit extérieur ni l'étincelle de son propre esprit n'ont dérangé l'ordonnance de son discours ; il repart, oblige son auditoire à le suivre, et gagne sa cause par l'éloquence même de la raison.

Tribun, M. Jules Ferry ne l'est pas, dit-on. Il l'était pourtant, en 1870, lorsqu'il haranguait les députations armées, ces bandes en désordre, qui descendaient du camp de Saint-Maur ou accouraient des faubourgs pour poser au gouvernement de la Défense nationale des questions folles ou criminelles. Il l'était aussi, d'une admirable manière, en 1881, à Nancy, lorsque dans le jardin de la Pépinière il parlait aux enfants des écoles primaires de la vieille cité lorraine. Alors sa parole n'était ni froide ni irritée, il y avait fait passer la chaleur de ses convictions, le sang de son cœur. Alors, pour une fois, devant un peuple, remettant au soir même la politique desséchante et mesquine du moment, il pouvait faire de la grande politique, de la politique humaine et nationale, de la politique de bien public ; il pouvait dire tout ce qui s'attache d'espérances à ces générations

nouvelles, nées dans la République, et élevées dans l'amour et le respect de ses principes; il en pouvait parler avec le juste orgueil de l'homme qui aura fait pour de tels résultats plus que personne; son émotion était profonde, il trouvait des paroles ardentes, des images de poète, une chaleur communicative. Sous des apparences méditatives et correctes, M. Jules Ferry ne dissimule pas seulement des vues politiques; c'est pourquoi, non pas souvent, mais quelquefois, dans certains milieux, quand il est, par exemple, entouré de cette jeunesse qu'il veut rendre digne de la mission qui lui est réservée, il montre le fond de sa pensée, son cœur lui-même, et alors on oublie l'homme d'État, si ferme et si froid, on oublie également l'homme privé, le parfait gentleman, et l'on ne voit plus que ce que M. Jules Ferry est avant tout, c'est-à-dire le démocrate et le patriote.

CÉLÉBRITÉS CONTEMPORAINES

VICTORIEN SARDOU

PAR

JULES CLARETIE

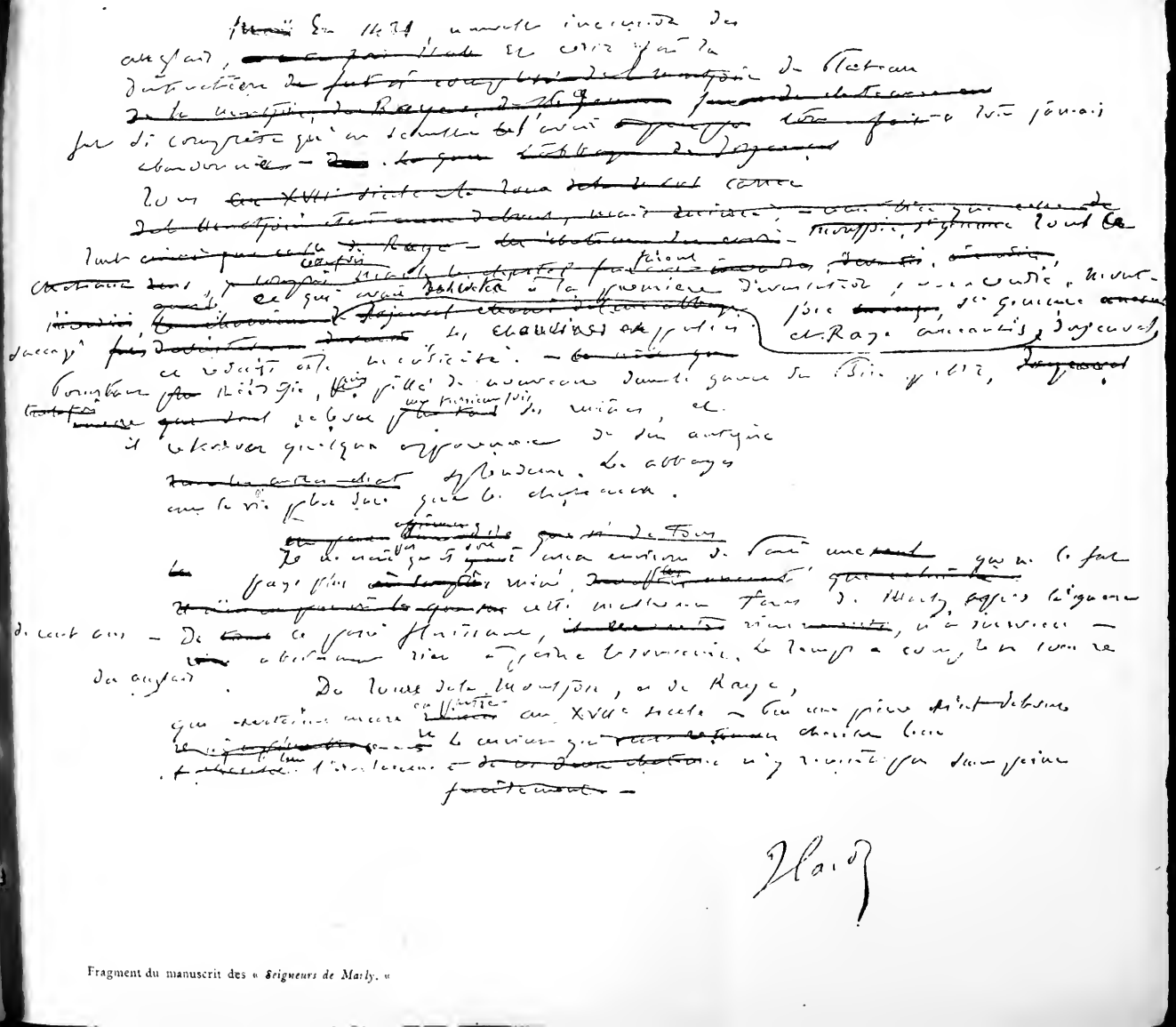
PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

—

1883



Fragment du manuscrit des « *Seigneurs de Marly.* «

VICTORIEN SARDOU

Imp. A. Quantin

VICTORIEN SARDOU

Il était une fois une fée, déjà bien vieille, qui s'appelait Virginie Déjazet, et un auteur dramatique encore fort jeune et à peu près inconnu, qui s'appelait Victorien Sardou...

En vérité, il semble que je vais conter un conte, et c'est une histoire, la vaillante histoire d'un des maîtres du théâtre de ce temps, une

histoire vraie, quoique les génies ni les fées n'y manquent point. Ce qui est intéressant et parfois poignant, dans la vie d'un homme en pleine gloire, ce n'est pas son existence actuelle, toute de puissance et de succès, bien plutôt c'est le récit des débuts âpres, des luttes courageuses, de ces belles heures de jeunesse brave qui préparaient l'honneur et les joies d'aujourd'hui. On n'a jamais, de pied en cap, fait le portrait littéraire de Victorien Sardou, et lui seul peut-être serait capable de se peindre en se racontant, en évoquant, dans ses causeries pleines d'étincelles, d'esprit vrai, de science profonde et d'aimable érudition, un passé où tant de figures apparaissent et se pressent tant de souvenirs. Je vais essayer pourtant, après bien des *esquisses* tentées par moi-même, çà et là, et tant de jugements divers, de caractériser d'une façon, à mon gré définitive, l'homme et l'œuvre à la fois, — l'homme plutôt que l'œuvre, car celle-ci, tout le monde la connaît, l'applaudit, la sait par cœur, tandis que celui-là peu de gens, en somme, ont pu pénétrer dans l'intimité de sa pensée et de sa vie.

Non pas que Victorien Sardou ne soit vo-

lontiers accueillant et entouré d'amitiés dévouées ; mais son existence de prodigieux labeur et d'action incessante ne lui laisse pas toujours le temps d'évoquer les heures d'autrefois. Quelque jour il écrira ses *Mémoires,* comme il doit écrire ses *Promenades autour de Marly,* et la foule saura, par des détails plus captivants qu'un roman, comment on lutte quand on a la bravoure et comment on arrive quand le talent est à la hauteur du courage. Ce jour-là, on déchirera les feuillets que je vais écrire mais qui seront, en attendant, le premier chapitre d'une glorieuse histoire, le début d'un beau conte de fées. Mais non. Non, il n'y a plus de fées en ce monde : il n'y a que des hommes, ouvriers de leur destinée, et qui se font eux-mêmes leur place et leur avenir.

Victorien Sardou est né le 5 septembre 1831 dans une vieille maison de la rue Beautreillis. C'est un Parisien, fils de Provençal, dont le père, un érudit qui publiait naguère une remarquable édition de *Rabelais* avec notes, était alors professeur de tenue des livres à l'École de commerce de Charonne, fondée par M. Pinel Grandchamp. M. A. Sardou ne semblait pas, en naissant, destiné à donner des leçons. Il

avait un père riche, le grand-père de Victorien Sardou, ancien volontaire de 92, chirurgien de l'armée d'Italie, et qui, au Cannet, grand propriétaire d'oliviers, faisait avec Marseille et Grasse un gros commerce d'olives. Une gelée emporta sa fortune en une nuit, et, par suite, son fils aîné; le père du futur auteur dramatique vint à Paris chercher fortune à seize ans.

Donnant des leçons le jour, le soir il tenait les écritures chez des commerçants. Il logeait *Hôtel du Gaillardbois* chez un bonhomme dont il mettait les *livres* à jour, et, en 1829, un voyageur de Troyes, descendu à l'hôtel du Gaillardbois, demandant au père Lecerf s'il ne connaissait pas un bon teneur de livres pour apurer ses comptes, Lecerf lui désigna Antoine Sardou, un grand garçon de vingt-neuf ans, tout prêt à partir pour la Champagne. Le voyageur troyen s'appelait M. Viard, et à Troyes il exerçait la profession de *calandreur,* une des grandes industries troyennes. Il avait deux filles; M. Sardou s'éprit de l'une d'elles, la demanda en mariage, l'emmena à Paris et, il n'y a pas trois ans, sous les grands arbres de Marly, les deux époux de 1830 célébraient, comme dans un tableau de Greuze, leur *cin-*

quantaine aux gais éclats de rire de leurs petits-enfants.

Victorien Sardou, né à Paris, avait été emmené, après un an passé à Charonne, dans une petite ville bourguignonne, Brienon-l'Archevêque, une des stations actuelles du chemin de fer de Lyon, près de Joigny. Son père y fut principal du collège et de bonnes gens de Brienon vous soutiendront encore à présent que l'auteur de *Patrie* est né chez eux. La vérité est qu'à Brienon l'enfant apprit à lire et à écrire, et le vieux maître d'école de Brienon-l'Archevêque a le droit d'être fier, s'il vit encore : ses leçons n'ont pas été perdues.

En 1837, M. Antoine Sardou revenait à Paris, reprenait son cours à l'École du commerce et écrivait des livres d'éducation. Il est, chose à noter, le plus vieux des auteurs édités par la maison Hachette; il se souvient d'avoir vu le fondateur de cette admirable librairie dans une petite boutique de la rue Pierre-Sarrazin, une blouse passée par-dessus son habit, et pour tout aide, un unique commis. M. Sardou publia chez lui un volume de *Tenue des livres* et une *Grammaire*. Il semble qu'on raconte là quelque chose comme une légende, — intéres-

sante et émouvante dans sa simplicité bourgeoise, — du bon vieux Paris d'autrefois.

Et tandis que le père professait à l'École commerciale, Victorien Sardou allait en classe dans la rue Juvénal-des-Ursins, où il retrouvait tout justement son maître d'école de Brienon.

En 1838, il entre, pour un an, à l'École de Commerce de Charonne, installée rue de Charonne, dans la maison même de Richard Lenoir. Une fièvre scarlatine violente le met, l'année suivante, à deux pas de la mort; c'est un bon médecin qui le sauve et qui, père lui-même, d'un dévouement admirable, venant trois et quatre fois par jour au chevet du petit malade, répétait : « Moi aussi j'ai un petit garçon, et si celui-là ne devient pas un bon chimiste, j'en serais bien étonné; il passe ses dimanches de sortie à tripoter mes substances et mes flacons dans mon laboratoire! » Le docteur Berthelot, qui soignait Sardou, voyait juste : son *petit garçon*, c'est aujourd'hui M. Berthelot, le grand chimiste.

Une rechute de scarlatine obligea les parents de Sardou à envoyer leur fils au pays, au grand air de la Méditerranée, chez un oncle,

au Cannet. Il barbotterait là tout à son aise, grandirait à la diable, reprendrait des forces. C'était la santé pour lui, mais c'était aussi l'exil. Il aimait déjà Paris, *sa* place de la Bastille, avec le gros éléphant aujourd'hui démoli. Quand il traversait la place Royale, il s'arrêtait sous le balcon de Victor Hugo; il regardait les fils du poète qui passaient, allant tout près de là, au collège Charlemagne. Il fallait donc quitter tout cela? Arrivé au bord de la Méditerranée, celui qu'on appelait le *petit Parisien* se mit à vivre en plein air de la vie des petits Niçards. Il patoisait, courait après les chaises de poste, se baignait dans la mer, humait l'air de ce pays où le feu en hiver était inconnu, où l'on jetait dans la cheminée quelques pommes de pin à peine, et se trouvait maître en ce pays où une seule villa était alors construite, celle de lord Brougham.

Une année ainsi passa, très vite. Sardou revient à Paris. Il loge rue Garancière et le son des cloches de Saint-Sulpice a bercé ses rêves d'enfance. Peut-être a-t-il réentendu leurs lointaines voix lorsqu'il a, dans *Patrie,* mis en scène l'admirable épisode du carillonneur Jonas. Son père donnait alors, chez lui, des répé-

titions à cinq ou six jeunes gens du faubourg Saint-Germain, dont les grands noms sonnent moins haut que ce beau nom né d'hier : *Victorien Sardou*. Il allait alors au collège Henri IV.

On déménage. On s'en va habiter rue d'Enfer, nº 47. Ici commence, si je puis dire, la vie publique de Sardou. Rue d'Enfer, il a pour voisin un rapin qui s'appelle Charles Chaplin et qui sera le peintre exquis des chairs roses féminines, et le fils d'un notaire d'Argenteuil qui deviendra le collectionneur et marchand de meubles Récapé. Il y a de la prédestination. Sardou, ce maître expert en bibelots, a pour camarade d'enfance un futur *bibelotier* émérite et, chose plus curieuse encore, c'est dans la vieille étude du notaire d'Argenteuil, c'est chez Me Récapé que seront, un jour, découverts les documents sur la fille de Molière, Mme Montaland, par un incomparable érudit, Eudore Soulié, qui commencera tout justement par Argenteuil ses recherches sur Molière et qui sera le père de Mme Victorien Sardou.

Dans cette maison de la rue d'Enfer logeait aussi une femme de beaucoup de talent, d'une

existence romanesque, Mme de Bawr, l'auteur de *la Suite d'un Bal masqué*, qui avait eu Grétry comme professeur de musique lorsqu'elle s'appelait Mlle de Champgrand et dont le portrait, même esquissé, nous entraînerait trop loin. Veuve d'un M. de Bawr et aussi du réformateur Saint-Simon, Mme de Bawr élevait, comme un fils, un adolescent du nom de Vernier, camarade d'enfance de Sardou, qui fût devenu, comme on dit, un peintre de la *modernité*, un Gavarni, un Eugène Lami. Avec lui, Sardou jouait la comédie chez Mme de Bawr et les souvenirs dramatiques de l'excellente femme, ses récits d'autrefois, ont eu, de l'aveu de lui-même, la plus grande influence sur la direction de la vie de Sardou.

Faut-il suivre à travers ses logis parisiens Sardou qui grandit? Il habite rue des Postes, près la place de l'Estrapade, à dix pas de la maison de Michelet, puis impasse des *Feuillantines*, où il est hanté par le souvenir de Hugo. Toute la bataille de juin 1848, il la voit de près, et il a raconté ce chapitre dans un journal disparu, *l'Événement illustré*. Il a dix-sept ans; il a vu la prise des Tuileries, entendu crier : *Vive Lamartine!* vu passer les Vésu-

viennes, pénétré dans les clubs, et tout en suivant le spectacle en curieux, il travaille; il est bachelier et il fait des vers.

— Maintenant, lui demande un jour son père, te voilà au seuil de l'âge d'homme, qu'est-ce que tu veux faire?

— Moi? Je veux écrire!

Le père rêvait de le voir entrer dans l'Université; mais l'École normale déplaisait à Sardou. Il hésita entre le droit et la médecine, choisit la médecine parce qu'il y avait là, au point de vue littéraire, plus à gagner, et pendant dix-huit mois il suivit, externe *bénévole*, le service de Lenoir à l'hôpital Necker. Mais la clinique ne suffisait pas à son activité : il avait écrit déjà sa première pièce, *les Amis imaginaires*, comédie moderne où l'on retrouverait une idée vague de *Nos Intimes*. Puis il abordait un sujet historique et exotique, une tragédie suédoise, *la Reine Ulfra*, où les vers étaient, par une innovation stupéfiante, proportionnés à l'importance sociale des personnages : la reine parlant en alexandrins, les ministres se contentant de vers de dix pieds et le menu peuple s'exprimant en petits vers coupés. Corneille et Shakespeare se trouvaient étrangement mêlés

dans cette *Reine Ulfra,* où l'on entendait, à la fois, comme des échos du palais de la vieille Rome et de la terrasse d'Elseneur.

Ce romantisme mitigé devait paraître trop romantique encore aux universitaires qui entouraient Victorien Sardou et sa famille. Il se trouvait parmi eux cependant un docteur Londe, bibliothécaire du Luxembourg en 1848, ami de Louis Blanc, et qui donnait du courage au jeune *tragique :* « Il faudrait montrer votre pièce à Rachel ! lui disait-il. » Eh ! sans doute ! Rachel était toute-puissante alors. Mais comment arriver jusqu'à Rachel? Sardou suit alors le conseil d'un de ses amis, Mouillard, un peintre, et s'en va tout droit frapper à la porte de Chotel, directeur du théâtre de Belleville, qui avait joué parfois avec Rachel, en province. Étonnement du vieux comédien en voyant arriver ce jeune homme qui, là, de but en blanc, lui demande de présenter à Rachel — quoi ! — une tragédie...

« Mais on l'en accable, de tragédies, mademoiselle Rachel ! Mais des auteurs qui ont un nom font chez elle antichambre avec leurs manuscrits sous le bras ! Mais Musset lui-même...

— Enfin, dit Sardou, qu'est-ce que cela vous fait d'essayer? Ma *Reine Ulfra* est précédée d'une *dédicace* à Mlle Rachel. Cela pourrait peut-être attendrir la grande artiste! »

Et il déroulait les cinq actes de sa tragédie sous les yeux de Chotel. La *dédicace* parut, en effet, au comédien faite pour flatter Rachel. « Eh bien, soit, revenez dans huit jours. Dans huit jours Mlle Rachel aura lu votre tragédie! »

Au bout de huit jours, Sardou revient chez le directeur du théâtre de Belleville. Chotel lui donne des nouvelles de sa négociation : la dédicace a fait plaisir à Rachel; le début de *la Reine Ulfra* l'a intéressée, mais elle a bientôt interrompu Chotel, qui lisait, pour dire : « Non, une pièce qui se passe en Suède, c'est impossible! Dites donc à ce jeune homme qu'il écrive une pièce grecque et — qui sait? — je la jouerai peut-être! »

C'était l'arrêt de Mlle Rachel. Seulement Chotel y ajouta, avec une bonhomie profonde dont Sardou se souvient encore, des conseils touchants dans la bouche d'un vieil acteur : « Voulez-vous que je vous dise? Je l'ai lue, votre *Reine Ulfra*. Je ne vous crie pas que c'est un chef-d'œuvre, mais il y a là l'instinct du

théâtre, la vie du théâtre; vous en ferez, du théâtre! Allez, piochez, recommencez! Et pas de café, pas de vie de bohême, pas de temps perdu dans les coulisses. C'est devant sa table de travail qu'on arrive! Et vous arriverez! » Sardou emportait, avec son manuscrit, ces paroles réconfortantes du comédien : il ne devait jamais parler à Rachel, mais — comme la destinée est singulière! — c'était chez un riche cousin de ce jeune homme, alors inconnu, c'était au Cannet, à la villa Sardou, que la tragédienne devait mourir.

Le conseil de Chotel était bon. Pour *arriver,* il fallait travailler; mais pour trouver le temps de travailler, il fallait avoir la possibilité de vivre. Attristé par la perte de deux filles, l'une de quatorze ans, l'autre de douze, mortes dans la même semaine de la fièvre typhoïde, et découragé de cette vie parisienne où trente années d'un travail assidu ne lui avaient pas conquis la fortune, pas même l'aisance, le père de Sardou était retourné dans son pays et l'auteur d'*Ulfra* se trouvait seul, à vingt ans, sur le pavé de Paris, sans autre ressource que son instruction et n'ayant plus désormais à compter que sur lui-même. C'est ici que commen-

cent pour lui sept années — les sept vaches maigres et enragées — de terrible lutte et souvent de noire misère.

Le journalisme lui semblait le salut. Par un pauvre brave garçon nommé Mille-Noé, mort aujourd'hui, il fut mis en rapport avec un entrepreneur de journaux de théâtres, Charles Desolme, qui dirigeait *l'Europe artiste*. Desolme lui demanda un compte rendu de l'exposition de peinture. Parfait! Sardou court au Salon, rentre chez lui, écrit son premier article, le porte au journal qui l'insère ; mais le lendemain, le rédacteur en chef lui dit : « Ce n'est pas mal, *votre affaire;* seulement ce n'est pas cela du tout. Vous parlez de Corot, vous louez Corot, vous allez droit aux artistes *cotés!* Ce serait bien ailleurs. Mais ici!... Je ne fais pas un journal d'art, moi, je fais un *canard*. Je veux établir à côté de mon journal un magasin de vente de tableaux, et, comme je ne peux avoir ni des Delacroix, ni des Decamps, ni des Dupré, ni des Corot, je veux qu'on éreinte les tableaux des *fameux* et qu'on vante les toiles des inconnus, que je lancerai et que je vendrai! Je ne m'adresse pas au lecteur, mais au consommateur. Est-ce compris? »

C'était si bien compris que Sardou en resta là. Il entra et sortit du journalisme, du matin au soir. On retrouvera son unique article de *salonnier* dans la collection de l'année 1852.

Découragé pour jamais du métier de *gazetier*, Sardou tira parti de son érudition. Il travailla pour les *Dictionnaires*, collabora à *la Biographie générale* de Firmin Didot. Il savait jusqu'en ses replis la Réforme, Érasme, Cardan. Il remuait des monceaux de livres, dans les bibliothèques, pour écrire vingt lignes concises et profondes. Il logeait alors, avec un ami, quai Napoléon, dans une mansarde, comme Bonaparte aux heures affamées. M. Huillard-Bréholles lui trouva un élève, un petit Égyptien, fils d'un Français, le colonel Selve, passé au service de la Porte, et d'une musulmane : — un enfant élevé dans le harem et transplanté en plein Paris, avec M. de Luynes pour *correspondant*, un être à demi-mahométan, à demi-chrétien, à qui Sardou enseigna l'antiquité et faisait expliquer le *De Officiis*. Cette éducation dura deux ans. Sardou recevait cinq francs tous les deux jours pour lui inculquer l'esprit moderne. Il a grandi, l'élève de Sardou : Il est, paraît-il, là-bas, un des plus féroces

ennemis des chrétiens, il a horreur de Paris; c'est un *vieux Turc* dans toute la force du terme. Cicéron, même commenté par un fin Parisien, n'a pas triomphé de Mahomet.

A cette époque, Victorien Sardou avait écrit déjà *la Taverne des étudiants*, qu'il gardait en portefeuille, ne désespérant point de faire, avant toute chose, représenter *la Reine Ulfra*. Un moment, à défaut de Rachel, il crut avoir trouvé sa tragédienne, une demoiselle Desfossés que Romieu et ses amis voulaient opposer à Rachel, et à qui Sardou fut présenté par une Mme Mercier, marchande de parapluies. O comédie des comédies! On cherchait *une pièce* pour Mlle Desfossés et Sardou cherchait une tragédienne pour sa tragédie! Sardou avait déjà décrété que Mlle Desfossés jouerait la pièce, qu'elle serait une grande actrice et que lui serait un grand homme. Et brusquement, comme par une trappe, Mlle Desfossés disparut et *la Reine Ulfra* demeura là, à l'état inédit. L'auteur alors songea à *la Taverne*. Il la porte à l'Odéon, où une nouvelle direction, celle de Gustave Vaez et d'Alphonse Royer, avec M. Charles Narrey comme associé, allait débuter. Le portier Constant se mit à rire en voyant arriver, avec

son manuscrit, ce maigre jeune homme aux longs cheveux : « Ah! ah! encore une! C'est peut-être la cinquantième de la journée! » Et il montrait à Sardou, terrifié, l'énorme paquet de manuscrits.

La Taverne des Étudiants se trouva par hasard (à quoi tient la gloire!) la deuxième sur ce monceau de paperasses sorties des mains du copiste. Les directeurs se partagèrent les premiers manuscrits à lire et, du premier coup *la Conquête de ma femme,* de Louis Leroy, *Au Printemps,* de Laluyé et *la Taverne* furent reçus.

Reçu! Ce fut à Léon Pillaut, l'écrivain musical, ami de Sardou, que M. Camille Doucet, toujours obligeant et bon, apprit le résultat. Et à quoi Sardou devait-il cette réception? A son écriture, fine, lisible, féminine, qui avait frappé Mlle Bérengère, une charmante actrice, très liée alors avec un de ses directeurs : « Ah! la jolie petite écriture! » avait-elle dit. Et elle s'était mise à lire *la Taverne.* L'écriture a bien changé! Puis le hasard avait fait que Gustave Vaez rencontrât dans les vers de Sardou une drôlerie sur un changement de logement; il avait tout justement fait la même

plaisanterie dans une de ses comédies. Le débutant qui avait le même esprit que lui ne pouvait être qu'un homme d'infiniment d'esprit. Pièce reçue! Il y a de ces infiniment petits hasards dans les grandes destinées.

Voilà Sardou fou de joie. Il habitait tout justement, maintenant, rue des Beaux-Arts, l'appartement occupé jadis par Ponsard, ignoré, mais à la veille de *Lucrèce*. Ponsard, *Lucrèce*, l'Odéon! Il y avait là de la prédestination et l'auteur de *la Taverne* allait, à coup sûr, avant peu, être acclamé sur cette même scène comme l'avait été le poète du Dauphiné. En attendant, Sardou travaillait toujours pour *les Biographies*. Il avait donné *Jérôme Cardan* au Dr Hœfer pour Didot. Six ou sept mois de recherches condensées en quelques pages. Il se présente à la caisse : on lui compte *trente-deux francs*. Trente-deux francs! C'était ironique. Il renonça aux travaux d'érudition comme il avait renoncé au journalisme.

D'ailleurs, le théâtre allait le venger de ces déboires. Le 1er avril 1854, l'Odéon donnait à la fois la pièce en vers de Laluyé, *Au Printemps*, et *la Taverne* de Sardou. La direction avait eu la mauvaise idée de faire ajouter ces

deux mots sur l'affiche : *la Taverne des Étudiants*. Le bruit s'était répandu dans le quartier Latin que la pièce de ce débutant, *protégé* de l'administration, était une attaque *commandée par le gouvernement* contre la jeunesse des Écoles. O niaiserie de ces propos de brasserie! Le bon Philoxène Boyer n'était point, paraît-il, étranger à la légende. S'il ne l'avait pas inventée, il la colportait dans le *Quartier*. Les étudiants étaient maîtres alors de l'Odéon. Il y avait encore un *parterre*. Le parterre était résolu à siffler et, au premier prétexte, il siffla.

On n'a plus de jeunesse, on n'a plus de pudeur!
Et l'on se croit savant! et l'on se croit rêveur!

O tempête! Injure à la jeunesse. Tapage, protestations. La *première* fut un orage; la seconde représentation fut plus lamentable. Pendant une scène d'amour entre l'acteur Buthiau et Mlle Bérengère, le gaz s'éteignit subitement. Aussitôt un hourra formidable : « C'est immoral! C'est odieux! Vous insultez la jeunesse! Il l'embrassera! L'embrassera pas! » La pièce fut jouée cinq fois.

C'était tomber du haut de bien des espérances. Mais l'auteur était jeune et brave, et

puis il emportait chez lui, comme consolation, ce mot de M. Narrey, dit au foyer des artistes, après la tempête : « On a joué ce soir Laluyé et Sardou; on a applaudi Laluyé et sifflé Sardou : eh bien! l'auteur dramatique, c'est Sardou! »

Ce qui navra plus profondément cet homme de vingt-trois ans, luttant déjà depuis des années, ce fut le refus, par une direction nouvelle, d'un *Bernard Palissy* en vers, qui figurait, sur le registre officiel, avec ce mot *reçu*, trois fois écrit par Gustave Vaez et trois fois effacé par Alphonse Royer. « Si votre *Palissy* était reçu, dit M. de La Rounat à Sardou, je le jouerais; mais, vous le voyez, il ne l'est pas! » Sardou, un moment, se sentit là découragé, le cœur crevé. Quel écroulement! Mais il n'était pas fait pour les tristesses stériles. Il avait foi en son étoile, et il poussa de nouveau le cri de Julien Sorel : « *Aux armes !* »

A l'Odéon, il s'était lié avec le professeur Boudeville, sorte de *Neveu de Rameau* de l'art dramatique qui avait joué un rôle dans *la Taverne*. Boudeville connaissait Paul Féval. Sardou, présenté au romancier, écrivait alors un drame, *Fleur de Liane*, dont l'action se dé-

roulait au Canada et qui, reçu à l'Ambigu par Charles Desnoyers, devait être joué par Dumaine et Mme Laurent. Mais, Desnoyers mort, l'Ambigu ne jouait pas plus *Fleur de Liane* que l'Odéon, Vaez parti, ne jouait *Bernard Palissy*. Sardou porta son drame canadien à Féval, qui ne le lut peut-être pas, mais qui parla à son jeune visiteur d'un rôle de bossu que voulait jouer Fechter. Lui, le beau Fechter, l'Armand Duval de *la Dame aux Camélias*, avait ce caprice de se montrer au public laid et contrefait, une gibbosité au dos et de l'esprit aux lèvres. « Il y avait, dit Féval à Sardou, dans la rue Quincampoix, au temps de Law, un petit bossu qui louait sa bosse aux *Mississipiens* et qui fit fortune. Songez donc à ce personnage-là ! » Sardou y songea tant et si bien qu'il en résulta *le Bossu*, avec Cocardasse, Passepoil et le fameux dénouement, le coupable se livrant lui-même grâce à une fausse preuve, moyen excellent emprunté à *la Poule noire*, de Berquin. Fechter allait donc jouer *le Bossu*, mais il change d'idée, il prend la direction de l'Odéon ; il joue *Tartufe*. Adieu, le drame !

Tout craquait autour de Sardou et se brisait

dans sa main. Féval tirait un roman pour *le Siècle* du malheureux drame accroché là, puis il essayait de faire jouer la pièce par Mélingue, dont la femme, l'excellente Théodorine, s'effrayait à l'idée de voir son mari en bossu et qui, sollicité par *Fanfan la Tulipe*, alors écrit par Paul Meurice, préférait *Fanfan* au *Bossu*. Victorien Sardou donnait alors, à Charenton, où il allait à pied par tous les temps, des leçons au fils d'un marchand de vins. Songez à ces épreuves, vous qui rêvez, dès le premier pas, le succès et l'argent dans les lettres! Voilà comment on arrive! Encore y faut-il le don avec le courage. Celui-là n'a pas volé sa gloire!

Le Bossu était oublié. Sardou avait écrit une comédie moderne, *Paris à l'Envers*, où depuis il a repris plus d'un épisode, — entre autres la grande scène d'amour de *Nos Intimes*, — et il avait porté la pièce à Montigny. Troublé, le directeur du Gymnase, sentant là des qualités maîtresses, mais effrayé par trop de détails hardis, n'osait ni refuser la pièce ni la recevoir. Il demande à Sardou la permission de la montrer à Scribe; Scribe la lit et la scène en question le révolte. Il écrit à Montigny : « C'est immonde. Où allons-nous?... » C'était à déses-

pérer. Cependant *les Pattes de Mouches*, ce chef-d'œuvre d'agilité scénique, de grâce, de fantaisie, avec une maîtrise étonnante déjà, *les Pattes de Mouches* étaient écrites. La destinant à Mlle Fargueil, Sardou porte la pièce au Vaudeville. Louis Lurine ne la lit même pas. L'auteur la porte au Gymnase. Montigny la lit et la reçoit. Allons, Sardou, il y a déjà du bleu dans la nuée sombre! Mieux que cela. Un coup de soleil vient tout éclaircir. La *bonne fée* entre en scène.

Victorien Sardou, dans une page en quelque sorte printanière, toute pimpante de jeunesse et toute vibrante d'émotion, a raconté sa première entrevue avec Déjazet à Seine-Port, et comment il lui apporta, le cœur battant bien fort, sa première pièce; et je ne crois pas que l'admirable auteur de *Patrie* et de *la Haine* ait rien écrit de plus profondément senti.

C'était bien chanceux, mais je jouais mon va-tout! Depuis quatre ans que *La Taverne* était tombée, j'avais frappé inutilement à tant de portes! J'étais excédé de démarches inutiles, d'espoirs trahis, et enfin, à bout de patience, je pris donc la lettre que l'on m'offrait pour Déjazet, et je partis pour Seine-Port! Que de réflexions ne fis-je pas le long de la route! L'étrange démarche, après tout! Et que je m'abusais peu sur le succès de mon entreprise! Ce chemin-là, combien d'autres et dans la même intention l'avaient dû

faire avant moi, sans autre effet que de se rendre importuns. Pourquoi serais-je plus heureux?

... A Cesson, où l'on descend, pas d'omnibus. Mais, renseignement pris, j'en avais pour trois quarts d'heure à peine d'une marche facile à travers les bois. D'ailleurs, temps radieux!... Un soleil! J'ai gardé le souvenir de ce soleil-là, le premier qui ait lui sur ma route.

. . . . . .

... Aux premières maisons du village, deux paysannes, qui s'en allaient leurs paniers sur la tête, me saluèrent comme une connaissance. Plus loin, un gros chien, étendu près d'une fontaine, vint amicalement me lécher la main. Un enfant m'indiqua la demeure de Déjazet. Cette grille là-bas, sur la place... Et Dieu sait avec quels battements de cœur je sonnai! Personne ne vint, et je m'aperçus que la grille n'était pas fermée. Tout semblait s'ouvrir devant moi, comme au coup de baguette d'une fée. Une servante à tête blonde me cria de loin en souriant (elle aussi) :

— Entrez dans le salon, je vais prévenir Madame qui est au jardin.

J'entrai dans ce salon, que l'émotion ne m'empêcha pas de regarder très curieusement. Cette maison, je le savais, avait appartenu jadis à Bosio, puis à la marquise de la Corte, et, à la place d'honneur, un grand tableau représentait l'*Amour* sous les traits de Jules Janin! J'examinai ce bon mobilier de l'empire, ces fauteuils en velours d'Utrecht et les tasses jaunes sur les guéridons à galeries de cuivre, quand une porte s'ouvrit derrière moi. Je me dis : « C'est elle! » Et ramassant tout mon courage pour lui débiter le petit discours préparé sur la route, je me retournai. Je vis que c'était Elle en effet, et je demeurai coi, la bouche ouverte et muet comme un poisson.

Elle avait les mains pleines de plâtre, c'est là ce qui me désorientait. Je ne m'étais pas attendu à cela. Elle vit ma stupeur et me dit en riant :

— Pardon, j'étais occupée à réparer un mur!

Balbutiant je ne sais quoi, je remis ma lettre qui fit un merveilleux effet. La glace rompue, je ne sais pas trop ce que je dis... Il paraît pourtant que je ne fus pas trop gauche... Je présentai assez heureusement mon *Candide* (car c'était un *Candide* en cinq actes), en faisant ressortir, on le pense bien, ce qu'il y aurait de piquant à voir collaborer Voltaire et Déjazet, etc., etc.

... Je déposai mon manuscrit sur la table, je serrai ses *blanches* mains avec effusion, et je pris la fuite sans me retourner.

Ah! que j'étais léger cette fois!... que le ciel me semblait plus bleu, l'air plus caressant, les oiseaux plus gais, les fleurs plus tendres qu'à mon arrivée! C'est qu'une voix secrète me disait: « Le charme est rompu, ton heure est arrivée! » et ma jeune chance, emprisonnée jusque-là, brisait sa coquille et pour la première fois battait de l'aile... Je courais, je volais, je franchissais les fossés tout pleins (je crois les voir) de gros bouillons blancs et de fleurs des champs dont je fis une moisson que je rapportai pieusement. Il y a de cela douze ans bien comptés (1869), et leur parfum dure encore.

Et n'est-ce pas que c'est charmant et exquis?[1]

1. Resterait à savoir ce que devinrent ces cinq actes de *Candide* que Victorien Sardou apportait. Cogniard les avait refusés pour les Variétés; Déjazet les reçut pour son théâtre. Mais la censure intervint, interdit la pièce. Déjazet demanda à Sardou une autre comédie pour remplacer *Candide*, et ce furent *les Premières Armes de Figaro* dont Vanderburck avait fait une façon de mélodrame où Figaro tirait sur Almaviva par-dessus un mur et dont Sardou, lui, fit une comédie brillante,

Maintenant, c'en était fait. Sardou était Sardou. Il pouvait, déjà accablé de demandes, laisser, sans toucher un sou, *le Bossu* à Paul Féval; il pouvait braver le sort; on acclamait le nom de l'auteur des *Pattes de Mouches;* on courait à *Monsieur Garat;* on allait applaudir et réapplaudir *Nos Intimes.* Sardou était à présent le maître de sa vie. Il était mieux que cela : il était un maître, il avait la gloire, la popularité, le succès, et il n'avait pas trente ans!

Désormais sa route est tracée. Il aborde avec un bonheur inouï, un esprit d'enfer, une vivacité et une vitalité prodigieuse, la comédie satirique, gaie et dramatique à la fois, avec *Nos Intimes, Nos bons Villageois, l'Oncle Sam;* il entre en bataille, avec une ardeur singulière, un mépris souverain et comme un appétit du danger, avec *les Ganaches, Rabagas, Daniel Rochat;* il écrit les deux plus beaux drames de ce temps, *Patrie* et *la Haine;* il triomphe encore dans la comédie intime, *Fernande, Séra-*

nerveuse, leste et preste comme une vraie comédie de Beaumarchais. Et le jour même où *les Premières Armes de Figaro* étaient applaudies au boulevard du Temple, Théodore Barrière lisait aux acteurs du Palais-Royal les *Gens nerveux*, cinq actes par lui, Barrière et Victorien Sardou.

phine, Odette, où la douceur des larmes s'unit à la joie des sourires ; il mêle, avec un art admirable, l'archéologie des *Merveilleuses* ou de son drame flamand au vif sentiment contemporain, actuel, qui le porte à peindre son temps, à le saisir et à le fustiger au passage. Avec quelle souplesse incomparable ce Parisien de Paris qui a écrit *la Papillonne* et *Maison Neuve,* qui enlèvera de verve ce chef-d'œuvre de raillerie, de gaieté, d'esprit, *Divorçons!* se pliera à la science, à l'évocation, à la langue même d'un temps ou d'un peuple ! *La Haine,* traduite en italien, a la saveur même d'une vraie chronique siennoise.

Il sait tout, Sardou, il a tout lu, il cause comme personne. L'auteur dramatique est égalé en lui — et ce n'est pas peu dire — par le merveilleux causeur, érudit, alerte, léger, profond, incomparable. C'est un conteur exquis et un *diseur* parfait. On l'a bien vu lorsqu'il a lu à l'Académie son discours sur les prix de vertu, brillant comme une de ses pièces, et lorsqu'il a succédé à Joseph Autran dans la Compagnie.

Ce fut pour lui un grand succès de styliste et de *lecteur,* de *diseur* en un mot. On pouvait citer le mot de M. Villemain recevant M. Scribe à l'Académie : « Monsieur, votre discours a

réussi comme une de vos pièces ! » M. Sardou, qui eût fait un maître romancier, à la Dumas, avec la précision dans l'érudition en plus, cet encyclopédique Sardou, est, comme M. Legouvé, un *lecturer* de premier ordre. C'est, quoi qu'il dise, une joie pour les artistes à qui il destine les rôles de l'entendre lire une de ses pièces. Il les détaille, il les interprète d'une façon extraordinaire. Sa voix se plie à toutes les intonations des personnages. Il *peint* les indications mêmes des décors, il les montre, il les fait réellement voir. Il est un maître, là comme partout ailleurs. Aussi peut-on dire à ceux qui applaudissent ses comédies, jouées cependant par de merveilleux artistes : « Ah ! si vous les lui aviez entendu lire ! »

Je voudrais, après avoir conté les âpretés de ses débuts, montrer Sardou heureux, acclamé et honoré des lettrés, populaire dans le public, en pleine maturité et en pleine gloire, se reposant, sous ses grands arbres de Marly, avec Paris à l'horizon, entre ses beaux enfants et celle qui, fille d'un savant hors de pair, porte si dignement le nom éclatant du dramaturge. — Se reposant ! Je me trompe : travaillant sans cesse, lisant, classant ses gravures, compulsant

les vieux parchemins, rêvant des constructions à Nice, des bâtiments nouveaux à Marly, artiste et curieux, passant d'une gravure de Debucourt à un roman de Walter-Scott, allant de Félibien à Molière et de Beaumarchais à Shakespeare ; — et, chaque jour, jusqu'à trois heures, écrivant dans ce cabinet de travail du rez-de-chaussée, gai, ensoleillé, les panneaux blancs ornés d'œuvres d'art, la large porte ouverte sur la verdure du parc, avec la blancheur des statues riant, là-bas, dans les touffes d'arbres...

Je voudrais le montrer, ce maître charmeur, dans le couronnement de sa vie de bataille et de renommée bien gagnée, se promenant là par les bois voisins ou accoudé au marbre blanc de sa terrasse, et regardant au loin à l'horizon ce Paris dompté, conquis, tantôt amusé et tantôt pris aux entrailles par ses inventions éclatantes, le rire clair et incomparable de ses comédies ou la grande voix magistrale de ses drames.

Mais ce Sardou-là, ce Sardou acclamé, tout le monde le connaît. De *Nos Intimes* à *Fedora*, tout le monde peut, sans s'y tromper, citer la longue liste de ces œuvres qu'il réunira, quelque jour, sous la forme définitive du *Théâtre*

complet. Le Sardou d'aujourd'hui, qui est aussi le Sardou applaudi de demain, appartient à l'histoire littéraire de ce temps. J'ai cru plus intéressant, plus piquant et plus poignant à la fois, je le répète, de montrer comment on parvient, quand on a le diable au corps, le génie de la vie, le cœur bien placé et le feu sacré.

Ce qu'il y a de plus curieux dans l'existence d'un homme, c'est la formation même de son être moral et de son œuvre. Victorien Sardou a écrit *les Premières Armes de Figaro*. J'ai tâché de conter les *Premières Armes de Victorien Sardou*. Et je salue, selon le vœu de Gœthe, ce « beau rêve de jeunesse » réalisé par l'âge mûr de cet enchanteur et de ce vaillant.

CÉLÉBRITÉS CONTEMPORAINES

GEORGES CLÉMENCEAU

PAR

CAMILLE PELLETAN

PARIS
A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1883

Qu'est-ce, en effet, que votre programme, sinon l'énoncé sommaire des réformes pour lesquelles le parti républicain s'est toujours proposé de détruire le principe monarchique si vivace dans nos institutions, afin de préparer la grande transformation sociale qui sera le couronnement de la Révolution Française.

Ce programme, je l'accepte, car c'est celui de la démocratie républicaine tout entière.

C'est le drapeau de 1869 qui fut, en face de l'Empire triomphant planté par vous sur les hauteurs de Belleville et de Montmartre, en signe de défi mortel. Le pays tout entier tressaillit d'abord à cet excès d'audace : puis à l'heure du péril c'est là qu'il vint se rallier.

Citoyens, dans Montmartre le drapeau flotte encore où vous l'avez planté vous ne le laisserez pas abattre

G. Clemenceau

EUGÈNE CLÉMENCEAU

Imp A Quantin

GEORGES CLÉMENCEAU

EORGES CLÉMENCEAU est un Vendéen, un Vendéen du Bocage. Il est né en 1841, à Mouilleron-en-Pareds, près de Fontenay-le-Comte.

On reconnaît dans chacun la sève du pays qui l'a produit. Un politique du Languedoc ne peut pas s'entendre avec un politique breton. Le premier sort d'un peuple à tête chaude, merveilleux de brio, superbe de passions à fleur

de peau, incomparable pour faire éclater l'éloquence en fanfare ; mais dans son pays les sautes de vent sont aussi fréquentes dans les idées que dans le ciel. Rien de plus opposé que ces populations qui vivent au fond de la vieille Gaule, sur l'angle de granit que la France enfonce dans l'Océan. Celles-là sont solides et résistantes comme le sol qui les porte. Là, les convictions s'obstinent. Point de changements soudains. En Bretagne, dans la Vendée, ce morceau de Bretagne coupé par la Loire, les idées pénètrent plus lentement ; mais quand elles ont pénétré, elles jettent de profondes racines, et on ne les arrache plus.

C'est là que les divisions politiques devaient être acharnées. Les partis s'y heurtent, roc contre roc. La Révolution a mis près d'un siècle pour commencer à mordre sur les éléments royalistes de cette région. Mais, dès la première heure, elle y avait ses fidèles, d'autant mieux trempés qu'ils ont toujours vécu en face de l'adversaire. Même énergie, même ténacité de part et d'autre. En face des chouans égarés dans notre siècle se dresse tel républicain qui semble dater de la Convention. On croirait voir un portrait de 92 sorti de son cadre.

C'est d'une famille de « bleus » vendéens que sort M. Clémenceau. Il y a trouvé la tradition révolutionnaire, que ses études, la nature de son esprit devaient le porter à élargir. Tout enfant, il a vu son père arrêté au 2 décembre. Il a reçu une éducation à laquelle toute idée mystique est restée étrangère.

Si vous voulez connaître l'homme, entendez-le à la tribune. Aucune parole ne ressemble à celle-là. Nul ornement, sinon, de temps à autre, un trait mordant, un mot frappé à l'emporte-pièce. Nul souci d'arrondir la période ni de faire chanter la phrase. C'est de la dialectique toute crue. Cette discussion serrée, concentrée, rapide, n'a pas besoin d'apprêt et dédaigne toute parure. La parole de M. Clémenceau est nue, trempée, aiguisée comme un fleuret : ses discours ressemblent à de l'escrime : ils criblent l'adversaire de coups droits.

On connaît cette figure énergique, à grosses moustaches, aux cheveux ras ; le front bombé, les yeux noirs, le noir et fort dessin des sourcils en complètent le caractère. Les mouvements trahissent une brusquerie nerveuse, mais maîtrisée par une volonté de fer, par un sang-froid toujours en éveil. La voix claire, vive, décidée,

impose la parole. Il y a chez beaucoup d'orateurs quelque chose de l'acteur : le cadre de la tribune comporte des gestes, des intonations de théâtre ; chez M. Clémenceau, rien de pareil. C'est, à la tribune, l'homme même, dans toute l'intensité de l'action, mais dans tout le naturel de la vie ordinaire. Il est tout entier à la lutte qu'il soutient. Rien n'indique, dans ses démonstrations, la pompeuse ordonnance d'un discours arrangé pour l'effet. L'ordonnance y est bien, mais le débit la dissimule souvent. On dirait des pauses au milieu d'un assaut pour reprendre haleine. Inutile d'ajouter que l'orateur dédaigne à la fois, et ces élans de passion presque lyriques par lesquels on cherche à saisir l'imagination d'un auditoire, et ces caresses flatteuses dans lesquelles d'autres endorment une majorité. Mais l'effet qu'il produit n'en est pas moins grand. Avec son éloquence directe, énergique et substantielle, il prononce le mot qui porte. Chez lui, la parole ne se distingue pas de l'action. Chaque fois qu'il descend de la tribune, il a taillé, coupé dans une question ou dans une situation, et l'on ne défait plus la besogne qu'il a faite.

Ce qu'une éloquence de ce genre exerce

sur une Chambre, ce n'est pas de la séduction. Toutes les Chambres ont des majorités d'hommes tranquilles qui n'aiment point à être dérangés. Mais la logique implacable, l'énergie concentrée de l'orateur, s'imposent au respect, à la conviction même de l'auditoire. On ne peut s'empêcher de subir l'influence de cette parole directe, qui attaque de front tous les obstacles; s'il y a des murmures, des cris, ils se brisent sur cette résolution que rien ne fait dévier. C'est une rude entreprise que de tenir tête, de la tribune, à une Chambre presque entière; que de suivre une démonstration, de conserver tout son sang-froid devant cinq cents auditeurs hostiles, malgré leurs perpétuelles rumeurs de mauvaise volonté, malgré les explosions de clameurs, alors qu'on a à peine une poignée d'approbateurs noyés dans le nombre. Ce n'est point dans les discours triomphants que l'on juge la trempe d'un homme, c'est quand il a une conviction assez profonde pour se heurter sans fléchir au sentiment dominant, et une parole assez forte pour s'imposer à la résistance d'une grosse majorité.

Quand on est capable de soutenir sans plier de telles défaites, on est capable, à plus forte

raison, de remporter des victoires. M. Clémenceau a eu les unes et les autres.

La politique de M. Clémenceau est comme sa parole, faite de convictions. Il a le malheur ou le bonheur d'avoir une éloquence qui puise toute sa force dans l'idée. L'homme ne voudrait pas mentir; l'orateur ne le pourrait pas. Il est arrivé à la situation qu'il a prise en suivant toujours la ligne droite; il ne sait pas dévier. Est-il besoin, maintenant, d'indiquer le secret de cette politique? Elle tient toute en un mot : fidélité, dans la victoire, aux idées que le parti républicain a soutenues dans le combat. Elle n'a qu'une tâche : empêcher, confondre les défaillances et les ruses. On a reproché souvent aux radicaux de n'avoir pas inventé leur programme : est-ce qu'on a un programme à inventer? Vienne le temps où tous les progrès demandés auront été réalisés, et où des progrès nouveaux se prépareront ! Pour le moment, le programme de la démocratie, tel que la Révolution l'a formulé, tel que le parti républicain tout entier l'a inscrit sur son drapeau, alors qu'il attaquait ou la monarchie de juillet, ou l'empire, est encore en souffrance. Le renie-t-on? On n'oserait : on l'ajourne. Et c'est pour

cela que les républicains restés «entiers», suivant le mot qu'a prononcé un jour M. Gambetta, sont réduits à prendre un rôle de critiques. A qui la faute ? Et peut-on leur reprocher ce qui est la conséquence forcée de la situation ?

Ce n'est point, il est à peine besoin de le dire, que les principes républicains pour lesquels luttent M. Clémenceau et ses amis soient des sortes de dogmes religieux, révélés sur un Sinaï révolutionnaire, et devant lesquels il faut se prosterner avec un sentiment d'adoration mystique, sans tenir compte des choses de ce bas monde. De telles conceptions, dans un esprit nourri à l'école des sciences expérimentales, seraient particulièrement inexplicables. Non. Les principes républicains ne sont pas des dogmes. Ce sont des notions de science politique qu'on peut tenir comme établies par l'expérience et la raison, puisqu'on ne peut leur opposer que des conceptions antérieures qu'elles ont déjà détruites dans le domaine des idées. Les adversaires qu'on trouve devant soi, dans les luttes qu'on soutient pour ces principes, ce ne sont pas des idées expérimentales différentes, ce sont des timidités, peut-être des arrière-pensées, — des intérêts unis avec ces appréhensions va-

gues qui ont fait juger tour à tour les réformes du passé impossibles, jusqu'à l'heure où elles ont été réalisées... et alors on a vu qu'il n'y avait rien de plus facile : témoin l'histoire de l'établissement du suffrage universel, de la suppression de l'esclavage, etc. Dans ces termes, la lutte n'est pas une affaire de doctrine, c'est une affaire de netteté dans les idées, de solidité dans l'esprit et de droiture dans le caractère.

Cette lutte, M. Clémenceau n'a cessé de la soutenir. Comme je le disais, il a débuté par les sciences expérimentales. Au sortir du collège, il fit des études de médecine qu'il commença à Nantes et qu'il acheva à Paris. Quelque temps après, il partait pour les États-Unis. Il n'est pas douteux que ce voyage n'ait produit en lui une profonde et durable impression. C'est là qu'il faut étudier la liberté en action. Quel vaste champ d'expériences, pour tout le domaine de l'activité pratique, que ce pays livré en entier aux merveilles de l'initiative individuelle, et réalisant, dans des conditions de prospérité inouïes, tout ce qui constitue, pour nos routines et nos préjugés, l'idée parfaite de l'anarchie ! Que de fois nos docteurs en conservation nous ont présenté, comme la néga-

tion même de toute société, des réformes pratiquées depuis longtemps de l'autre côté de l'Atlantique! Il sort de la réalité tangible une évidence, une certitude que la démonstration la plus parfaite ne donnera jamais. On comprend sans peine que la conception autoritaire de la Révolution et de la démocratie, encore si répandue en France, fut radicalement extirpée par les enseignements de l'expérience américaine.

M. Clémenceau s'attacha singulièrement à la vie des États-Unis, car il y resta près de quatre ans. C'est là qu'il s'est marié. Il n'est revenu qu'au moment où les événements rappelaient en France tous ceux qui s'étaient attachés au drapeau de la démocratie, alors que l'Empire désemparé, inutilement livré aux orléanistes, assailli de tous les côtés par le parti républicain toujours grandissant, allait chercher dans les hasards d'une guerre une dernière chance de durée, et perdre la France pour sauver la dynastie.

Quelque temps après, l'Empire était par terre, et Clémenceau entrait dans la vie publique par la mairie de Montmartre.

Les municipalités d'abord nommées par le

gouvernement, puis, après le 31 octobre, élues par la population, eurent, pendant le siège, un rôle singulièrement important. Dans le suprême péril de la patrie, il leur fallait organiser à la fois l'armement, la nourriture de leurs administrés. Après la brusque chute de l'empire, dans un temps où l'on n'avait guère le temps de légiférer, ils avaient, de par la force des choses, une certaine latitude pour adapter aux idées républicaines la situation de leur arrondissement, et c'est ainsi que quelques-uns, dont Clémenceau, laïcisèrent les écoles. Dans toutes les angoisses d'une résistance désespérée à l'invasion, ils se trouvaient les intermédiaires naturels entre le peuple de Paris et le gouvernement. Le conseil des maires était devenu à la fin un pouvoir constitué, une sorte d'assemblée délibérante.

Ce fut une rude épreuve. M. Clémenceau y conquit sa popularité. Aussi, quand toute espérance croula, quand les forts de Paris furent ouverts aux Allemands victorieux, quand cinq mois de résolutions désespérées, de souffrances intrépidement supportées, aboutirent au dernier désastre, le nom de Clémenceau figura-t-il dans les mémorables élections parisiennes de

février 1871. Il fut envoyé sur les bancs de l'Assemblée du jour de malheur; il alla s'y asseoir dans le petit groupe de républicains ardents, inflexibles, noyé au milieu de la foule monarchique et cléricale sortie de dessous terre au lendemain de nos défaites.

Il semblait qu'on fût arrivé au suprême malheur, et que l'imagination ne pût rien concevoir de plus affreux. On fut vite détrompé. On put bientôt deviner qu'à toutes les horreurs de l'invasion viendraient s'ajouter les horreurs de la guerre civile. La France devait descendre un à un tous les cercles d'un nouvel enfer plus effroyable que l'enfer de Dante.

Rien ne fut négligé de ce qui pouvait pousser à bout un peuple enfiévré, surexcité par de glorieuses souffrances. Il semblait qu'on ne lui pardonnât pas d'avoir défendu l'honneur français. Le pays de la Révolution était devenu la proie d'émigrés de l'intérieur sortis d'on ne sait quel Coblentz de province, hobereaux invraisemblables, figures de bedeaux, revenants de toutes les réactions. Cela insultait Victor Hugo et Garibaldi, préparait sans se cacher la restauration du « roy légitime », laissait éclater en scènes violentes, en mots inoubliables, sa

haine de la démocratie; et en donnait le plus provocant exemple, en choisissant, pour arracher à Paris sa couronne de capitale, le moment même où Paris venait, en s'immolant pour sauver le pays, de faire retentir de sa gloire l'Europe entière.

Une étincelle pouvait mettre le feu aux poudres. On sait comment l'affaire des canons vint compliquer la situation. Des pièces oubliées par l'autorité militaire dans la zone ouverte aux Prussiens lors de leur entrée triomphale à Paris avaient été enlevées par la population et conduits place des Vosges. Dès lors, une grande partie de cette population vivant dans la crainte d'un coup d'État monarchique était dans une méfiance toujours en éveil contre le pouvoir. On se disait : « Nous sommes armés ». On avait ces canons, on les garda, on en grossit le chiffre, et on les traîna en bon nombre sur les buttes Montmartre, où ils formèrent un parc d'artillerie assez considérable.

Si la partie la plus impressionnable de Paris se laissait entraîner par l'irritation, la plupart des politiques du parti avancé entrevoyaient avec terreur les éventualités qui pouvaient surgir d'une telle situation. Un conflit sous les ca-

nons prussiens, un conflit dans l'état désespéré de la France, et en face d'une telle assemblée... c'était le dernier des malheurs, et la conséquence inévitable était un écrasement de Paris, dans un massacre dont la démocratie ne se relèverait pas de longtemps. M. Clémenceau, avec sa netteté habituelle, vit le péril et fit des efforts désespérés pour le conjurer. Il comprit qu'il était nécessaire que les canons fussent rendus à l'armée sans combat. Il était très populaire dans le XVIIIe arrondissement. Il s'entremit entre les hommes qui gardaient les canons de la butte et le gouvernement.

Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer les origines du 18 mars ni d'en chercher les responsabilités. Ce qu'on doit dire sans préjuger les intentions, c'est que l'autorité militaire fit échouer comme à plaisir toutes les tentatives faites, soit par le maire de Montmartre, soit par d'autres républicains autorisés. Les faits semblent établis. M. Thiers, conformément aux traditions du régime de 1830, à ses propres antécédents, notamment lors des affaires de Lyon en 1835, désirait avoir l'occasion de faire un acte de force, persuadé qu'il était que le parti avancé était devenu trop hardi, trop puissant pour qu'on

pût se contenter de s'emparer de quelques pièces de canon, et pour qu'il ne fût pas nécessaire de l'intimider en trouvant l'occasion d'une répression.

Quoi qu'il en soit, malgré l'avortement des premières tentatives de négociations, M. Clémenceau ne s'était pas découragé; il avait obtenu du gouvernement la promesse formelle que rien ne serait tenté avant qu'on l'eût prévenu: il avait pu apaiser les esprits dans Montmartre avec cette promesse; le 17 mars au soir, l'affaire semblait perdre toute importance, et les journaux conservateurs eux-mêmes constataient que les canons n'étaient pas gardés, — quand, le 18 au petit jour, la troupe envahit la butte encore endormie, saisit et désarma les postes, s'empara des canons, et, bientôt entourée par la foule, les femmes mêlées aux gardes nationaux, reçut l'ordre de tirer.

On sait comment la troupe refusa de tirer et se confondit dans les rangs du peuple. Quelques heures suffirent pour faire tourner en désastre la tentative de coup de force. Quelle était la situation du maire de Montmartre? Trompé par le gouvernement, il semblait avoir trompé la population en l'amusant de paroles

mensongères. C'était lui qui avait affirmé qu'il n'y aurait pas de coup de force. Les colères se soulevaient de toutes parts contre lui. Invectivé, impuissant, il ne pouvait plus qu'assister aux malheurs qu'il avait essayé de prévenir. Il resta pourtant à son poste : on sait quels efforts il fit en vain pour sauver les généraux Lecomte et Clément Thomas.

Cependant la Révolution victorieuse prenait possession de Paris. Le gouvernement était en déroute, le Comité central s'installait à l'Hôtel de Ville. Montmartre tout entier lui appartenait. La mairie fut bientôt entre les mains d'une municipalité nommée par lui. M. Clémenceau répondit, avec une grande énergie, à l'envahissement de la mairie où les suffrages du XVIIIe arrondissement l'avaient appelé. De toutes les protestations analogues, celle-là est la plus vigoureuse. Elle fut également signée par M. Lafont. La réponse ne se fit pas attendre. Un ordre d'arrestation fut lancé de l'Hôtel de Ville contre MM. Clémenceau et Lafont. Les fédérés ne purent saisir que ce dernier, que du reste ils relâchèrent bientôt.

La situation était terrible. Un rien pouvait allumer la guerre civile sous les regards cruel-

lement joyeux des Prussiens, et faire couler des torrents de sang français. Les députés et les maires de Paris essayèrent de conjurer le péril à tout prix. En même temps qu'ils avaient dans Paris même un centre de résistance, ils négociaient des deux côtés afin de faire prévaloir une solution pacifique.

Mais c'est en vain qu'ils sacrifiaient leur popularité, s'exposaient des deux parts aux insultes et faisaient des efforts désespérés. L'œuvre qu'ils faisaient se défaisait d'elle-même. D'un côté, le Comité central était dans l'ivresse de sa miraculeuse victoire; d'ailleurs, comment traiter avec le gouvernement désorganisé qui campait en désordre à l'Hôtel de Ville, et que poussait aveuglément son armée? Était-il lui-même le maître d'arrêter les siens? Quand on avait négocié avec quelques-uns de ses membres, les négociations étaient à recommencer avec les autres. Enfin, une pente fatale entraînait les hommes du 18 mars vers les malheurs qui ont suivi : la plupart inconnus la veille, ils subissaient les passions générales et ne les conduisaient pas.

D'autre part, à Versailles, l'Assemblée monarchiste ne dissimulait pas son désir de voir

Paris écrasé par la force. Les partis conservateurs se rappelaient trop bien le profit qu'ils avaient tiré des journées de juin, pour ne point calculer ce qu'ils pouvaient gagner à la répression d'un mouvement insurrectionnel. Pendant huit jours, les maires et députés coururent inutilement de l'Hôtel de Ville à Versailles, trompés des deux côtés. Il y a autant d'arrière-pensée dans l'Assemblée que dans le Comité central, écrivait un rédacteur des *Débats*, M. John Lemoinne. Sitôt que le gouvernement paraissait accorder quelque chose au désir d'un arrangement, des scènes de violence se produisaient : c'étaient les clameurs qui accueillaient les maires de Paris, c'était ce projet de lieutenance du duc d'Aumale dont M. J. Simon a plusieurs fois témoigné.

Les Louis Blanc, les Schœlcher, les Clémenceau, les Lockroy, les Floquet, et leurs collègues ne se laissaient pas décourager; et pourtant il y avait là de quoi décourager les plus résolus. M. Clémenceau fit entendre en vain à l'Assemblée de pressantes objurgations, des prédictions clairvoyantes. Bientôt les élections de la Commune, conçues pour améliorer sa situation, l'aggravèrent : peu

après, la guerre civile était déchaînée, et le sang coulait.

M. Clémenceau, avec MM. Lockroy et Floquet, comprit dès le premier moment que dans une pareille lutte la place des représentants de Paris était dans Paris assiégé. Il adressa sa démission à l'Assemblée qui recommençait contre la capitale le siège prussien. Et quoique la lutte eût commencé avec un caractère d'horreur implacable (une exécution de prisonniers avait lieu, dès le premier jour, du côté de l'armée régulière), il reprit avec ses amis l'œuvre de pacification qui venait d'échouer.

Ainsi fut créée la Ligue d'union pour les droits de Paris. S'interposer entre les combattants, essayer de faire taire les passions allumées de part et d'autre, mettre fin à la guerre civile avant qu'elle eût abouti à une victoire forcément affreuse, tel était le programme de la ligue. Programme courageux s'il en fut. Placé entre les deux armées, on risquait d'être frappé par les deux. Suspecte au pouvoir parisien, qui craignait de s'attaquer ouvertement à elle, à cause de la force d'opinion qu'elle représentait ; condamnée à Versailles, où M. Dufaure, garde des sceaux, créait par une circulaire aux procureurs

généraux un délit nouveau, le délit d'appel à la conciliation, la ligue s'épuisait en vains efforts, tandis que le grondement du canon, les obus lancés sur les Champs-Élysées, les sanglantes et interminables batailles dans lesquelles Neuilly, les environs du fort d'Issy étaient disputés maison par maison, les outrages prodigués aux colonnes de prisonniers, les violences de la Commune emportée par le vertige de la défaite, les mille incidents de cette tragique période, enflammaient les haines de part et d'autre, et semblaient rendre chaque jour plus chimérique l'œuvre entreprise par quelques hommes de bien sans pouvoir d'aucune sorte.

On pouvait craindre que la Commune produisît les mêmes effets que les journées de juin, et que la France, dans un moment d'épouvante, se livrât à la réaction. Les élections de 1871, faites pendant la guerre, furent un triomphe inespéré pour le parti républicain. Dès lors la ligue eut un point d'appui dans tous les départements. Nombre de municipalités, fortes de leur mandat récent, se joignirent aux républicains qui, à Paris, essayaient d'arrêter l'effusion du sang. C'est l'époque où les grandes

villes envoyèrent des délégués des conseils municipaux à Paris et à Versailles, avec une mission de paix, et l'on projeta un congrès de ces représentants pour forcer les combattants à poser les armes.

La ligue des droits de Paris provoqua, stimula, tâcha de coordonner, dans la mesure du possible, ce grand mouvement d'opinions. MM. Clémenceau, Floquet, Corbon, Villeneuve et Le Chevallier furent envoyés dans les départements à cet effet, et quittèrent Paris du 5 au 10 mai. Le voyage de la plupart fut singulièrement court. Le gouvernement régulier restait fidèle à la doctrine qui érigeait les tentatives de conciliation en délit. Il paraît que la guerre civile était un principe d'ordre social. On était coupable si on cherchait à mettre un terme à l'effusion du sang. MM. Le Chevallier, Villeneuve, Corbon, furent arrêtés; M. Floquet put s'esquiver dans les Pyrénées; M. Clémenceau fut plus habile ou plus heureux. Il put aller à Alençon, à Nantes, à Bordeaux, puis revenir à Paris. Il arriva à Saint-Denis au moment où les portes de Paris se fermaient; quelques heures auparavant, l'armée venait d'y entrer par surprise. C'est probablement là ce qui lui sauva la vie.

Le massacre confus de la semaine de mai ne l'aurait sans doute pas épargné. On a raconté qu'un malheureux, pris pour M. Clémenceau, allait être fusillé, quand par bonheur il put se faire reconnaître.

Peu de temps après la reprise de Paris, la grande ville nommait son conseil municipal : Montmartre y fit entrer M. Clémenceau : quatre ans après, il était président du conseil.

Dans le discours qu'il prononça en prenant possession du fauteuil, il revendiqua hautement les droits de la capitale ; « Paris aux Parisiens, disait-il, pour le bien de la France et de la République. » Enfin, en 1876, M. Clémenceau fut élu, à une écrasante majorité, par le XVIIIe arrondissement.

C'est par des discours prononcés sur l'amnistie qu'il conquit sa place à la tribune. Quelque chose subsistait de la guerre civile dans les esprits. — Les sentiments les plus élémentaires perdaient leur nature, les idées les plus simples perdaient leur lumière, les mots les plus clairs perdaient leur sens, quand il s'agissait des terribles souvenirs de 1871. La répression continuait à être implacable ; obligée de prononcer les mots d'« oubli » et de « clémence », elle leur

ôtait toute signification, marchandait le pardon, usait de ruse et de secrets pour garder ses victimes en ayant l'air d'accorder des grâces. M. Clémenceau fut de ceux qui plaidèrent le plus énergiquement à la tribune la cause de l'amnistie. C'est une réplique à M. Le Royer sur ce sujet qui a mis le député de Montmartre à son rang comme orateur.

Il fallut quatre ans d'efforts incessants pour arriver à la victoire. L'amnistie plénière était un véritable spectre pour la majorité modérée. Elle semblait considérer comme des exaltés, ou comme des hommes en quête de mauvaise popularité, ceux qui osaient réclamer une pareille chose. Et l'amnistie plénière fut faite... pourquoi ? parce qu'on était contraint de la faire pour l'opinion publique. Depuis, à quel désordre a-t-elle donné lieu ? Une des questions politiques les plus difficiles, les plus brûlantes, a absolument disparu. Tel a été l'effet de cette terrible mesure.

Revenons à la Chambre de 1876 : il n'est pas besoin de rappeler à quelle tentative elle fut exposée, ni comment M. de Mac-Mahon fit contre elle ce que les complices de l'ancien président, faute de nom pour désigner ce coup

d'État intimidé et irrésolu, ont appelé le coup de vigueur. Naturellement, après la dissolution, aucun candidat à affiches blanches ne se risqua sur la butte Montmartre, et M. Clémenceau fut réélu à une écrasante majorité. Les conspirateurs étaient acculés à un crime. S'ils ne le firent pas, ils le rêvèrent. La préparation laborieuse et médiocrement vaillante d'un coup d'État succéda à la réélection des 363. On se rappelle qu'en présence du complot, la majorité remit le soin de la diriger à un comité de dix-huit membres pris de tous les côtés de la Chambre. M. Clémenceau fut au nombre des dix-huit. Il est inutile aujourd'hui de taire qu'en face de l'organisation de l'attentat, on chercha à organiser la défense de la loi; qu'on prépara les mesures à prendre pour déjouer ce coup d'État; que des plans avaient été tracés, des intelligences pratiquées. On connaissait l'énergie, le sang-froid de M. Clémenceau. Il eut un rôle dans ces préparatifs.

Cela devait finir, cela finit en effet par une capitulation. C'est ainsi qu'il gagna une année de répit. Le 16 mai vaincu resta encore une année à l'Élysée. C'est dans cette période qu'eut lieu le duel de M. Gambetta et de M. de Four-

tou. M. Clémenceau y servit de témoin, avec M. A. Targé, à l'ancien chef des 363. Je rappelle ce fait parce qu'il indique assez qu'il n'y eut rien de personnel dans la lutte entreprise plus tard par le député de Montmartre contre la politique du député de Belleville. L'année suivante, une campagne fut vigoureusement conduite contre la préfecture de police. M. Clémenceau porta la question à la tribune. Il eut gain de cause et renversa le ministre de l'intérieur, M. de Marcère.

C'est vers cette époque que son rôle prit toute son importance. Jusque-là, M. Clémenceau était resté un soldat d'avant-garde dans les rangs de l'armée républicaine. Mais les événements avaient créé une situation nouvelle. Au mois de janvier 1880, la démocratie républicaine, pour la première fois en France après quatre-vingt-dix ans de luttes, obtenait un pouvoir durable, dans des conditions pacifiques et normales; jusque-là, elle n'avait eu d'autre moment qu'une heure, en 1848, au milieu des plus terribles orages. Elle possédait enfin ce que le césarisme des Bonaparte, la royauté dite légitime, la monarchie bourgeoise avaient seuls possédé jusque-là, le moyen d'appliquer,

dans les conditions les plus favorables, ses idées politiques et sociales. Aucun autre régime n'eut même la part si belle; porté là par un immense mouvement d'opinions, acclamé comme un libérateur, le parti républicain était maître de l'opinion et de la confiance publiques; les crises n'avaient fait qu'éprouver sa force, et l'Europe entière saluait avec étonnement cette République qui dénouait pacifiquement les situations les plus redoutables.

C'est une terrible épreuve, pour un parti de progrès et de liberté, que d'arriver au gouvernement. On l'a vu en 1830, pour les libéraux de la Restauration. On l'a vu de nouveau, pour les républicains, dans les années qui se sont écoulées depuis 1879 jusqu'à l'heure présente. De tels partis sont portés au pouvoir par des luttes qui remuent profondément le pays. Le lendemain de la victoire, la nation, lasse de son effort, confiante dans les hommes qu'elle a mis à sa tête, s'abandonne au repos qu'elle a si bien gagné. Le gouvernement a une période de répit pendant laquelle il n'est plus incessamment stimulé par l'opinion. C'est pendant cette période que le pouvoir exerce sa dangereuse action sur les vainqueurs arrivés aux affaires.

La résistance des abus, les mille liens dont les vieilles administrations enlacent ceux qui les dirigent, l'action de la machine gouvernementale, façonnée pour des régimes réactionnaires, sur celui qui la met en mouvement, les routines et les préjugés dont les ministères sont imprégnés, et qu'on y respire avec l'air renfermé des vieilles monarchies, la peur des responsabilités, la force d'inertie, la différence du point de vue, suivant qu'on est au pouvoir ou hors du pouvoir, la tendance à se réconcilier avec l'autorité quand on l'exerce, agissent rapidement sur les oppositions de la veille, devenues le gouvernement d'aujourd'hui, et les entraînent à se servir à leur tour de tous les moyens dont le pouvoir dispose vis-à-vis la majorité parlementaire, pour calmer son ardeur et fléchir sa résolution.

Le temps des luttes paraît fini. La plupart des chefs du parti ne sont plus à l'âge militant; chacun s'est casé dans le gouvernement nouveau; on pense à jouir en repos de la victoire laborieusement acquise; on s'habitue à s'endormir dans le lit des réactions antérieures, où l'on se trouve fort commodément à une pareille heure. La mémoire du programme pour lequel

on a combattu jadis semble singulièrement importune. On ne le renie pas ; mais si on pouvait l'ajourner ou l'esquiver !... On gagne des mois, des années. Peu à peu on se laisse corrompre par les nouvelles habitudes d'esprit qu'on prend, par ce monde de serviteurs du pouvoir, qui passe toujours au succès. Et s'il se rencontre, parmi les vainqueurs, un homme d'une personnalité assez importante pour faire je ne sais quel rêve consulaire, ce sera fort étonnant si on ne l'y pousse pas, et s'il ne s'y laisse pas glisser.

Ce fut le grand mérite de M. Clémenceau de voir dès le début le mal avec sa netteté habituelle, et de se décider à lutter contre lui avec toute son énergie et toute sa résolution. On pourrait nommer en deux lignes la poignée de députés qui s'associa à cette attitude. Il faut citer en première ligne parmi eux Georges Périn. Au début, la tâche était singulièrement ingrate et difficile. Rompre la discipline à laquelle le parti avait obéi jusque-là, pour attaquer des républicains, ne point perdre la droite ligne démocratique au milieu des manœuvres de couloirs et des questions de personne, rompre avec les amis de la veille, s'exposer aux injures, dire

toutes les vérités importunes, engager à chaque instant, en petit nombre, la lutte entre une majorité encore populaire, — et cela alors qu'il serait si facile et si profitable de suivre le courant, — c'est assurément un rôle qui n'est pas de nature à tenter beaucoup de caractères.

On put voir où l'on allait, dès que l'homme qui avait été le chef reconnu du parti républicain pendant le 16 mai, évita, après la victoire, de prendre le pouvoir et ne voulut exercer sa grande influence qu'à l'abri de ministères plus ou moins voisins du centre gauche. M. Clémenceau signala la situation dans des discours adressés à ses électeurs ; en même temps, il sentit le besoin de s'appuyer sur un journal. Ainsi fut fondée la *Justice*. Mais il n'avait pas, pour cela, l'intention de prendre habituellement la plume de journaliste ; c'est à la tribune que s'exerçait son action. Il eut d'abord à soutenir des combats singulièrement difficiles, notamment quand il attaqua les brutalités de la préfecture de police de M. Andrieux, quand il dénonça, dès son origine, le ministère Jules Ferry, quand il signala les envois de poudre à la Grèce. Mais les événements marchaient. Ses discours sur la revision, sur la manœuvre des élections

hâtives, furent des victoires. Quand la législature finit, et que le suffrage universel fut appelé à nommer une nouvelle Chambre, le parti au nom duquel il parlait sortit du scrutin presque d'emblée, et lui-même fut élu dans trois collèges différents.

Je m'arrête ici : ce qui suit appartient aux événements du jour. Je n'ai pas à chercher ce que réserve l'avenir à la politique à laquelle M. Clémenceau a associé son nom : c'est le secret de demain.

CÉLÉBRITÉS CONTEMPORAINES

O. FEUILLET

PAR

JULES CLARETIE

PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1883

17

~~Pendant toute la journée la vieille ... de Lerne~~

Ce long entretien de Jeanne et de Madame avec M. de Lerne, qui en y causant [illegible] par causer, n'avait pas laissé d'éveiller la curiosité des plus humainement curieux ; Jeanne s'en était aperçue et en s'efforçant de se rendre à côté de la comtesse de Lerne, elle dit tout haut pour ôter tout ombrage à sa ... tête à tête ... : — Aucun espoir, ma chère Madame ; j'ai perdu mon temps.

La vieille comtesse, qui avait suivi de loin les diverses phases du dialogue, ne fut pas de l'avis de Jeanne. Elle jugea au contraire que sa jeune amie n'avait pas perdu son temps et qu'il y avait de l'espoir.

VI

On ne sait pas bien peut-être, généralement, comment l'amour commence ; on ne sait pas du tout par où commence la sympathie. Il est à peu près impossible de saisir les fils délicats et compliqués qui rapprochent deux cœurs et deux esprits dans ces sentiments bizarres qu'on appelle l'amitié féminine [illegible], il n'y est pourtant pas indispensable, puisque la sympathie se rencontre souvent entre des personnes du même sexe, et qu'elle ne s'offre pas des choses blanches [illegible] cette [illegible] qui s'établit entre deux êtres jeunes [illegible] l'un à l'autre, cette vivacité d'impressions [illegible], cette bonne intelligence [illegible] des regards, cette facilité et [illegible] de confidences ... dans quels secrets intérieurs d'idées, de goûts,

Octave Feuillet

Extrait de l'*Histoire d'une Parisienne*.

OCTAVE FEUILLET

Imp A. Quantin

OCTAVE FEUILLET

C'est Alfred de Vigny qui a dit, à propos de Benjamin Constant : « Noble profil. Des formes polies et gracieuses. Homme du monde et homme de lettres, alliance rare, assemblage exquis. » Je mettrais volontiers ces deux lignes en épigraphe avant de parler du parfait lettré et de l'homme exquis, pour répéter le mot, dont je viens d'écrire le nom. M. Octave Feuillet garde en

effet, dans la littérature de ce temps, une physionomie particulière : c'est un *gentleman* dans toute la force du terme, d'une grâce charmante, accueillante, d'un esprit raffiné, très simple en même temps, sans nulle morgue, aimant la gloire et détestant le bruit, et c'est un romancier hardi, un dramaturge qui a plus *osé* que bien d'autres, mais qui, dans les analyses les plus subtiles et les plus troublantes de ses romans, comme dans les situations les plus poignantes de ses pièces, garde toujours je ne sais quelle correction supérieure et quelle grâce gentilhommesque qui lui permettent de tout dire et de tout risquer.

J'appuie, dès les premiers mots, sur cette vertu, qui est celle des nerveux : ils ont la force sans avoir l'effort. Une badine vaut une massue et je crois même qu'au bout d'un fin poignet une épée de pur acier est plus redoutable et plus puissante qu'un sabre de cavalerie dans la main d'un rustre. Octave Feuillet, qui a souvent frappé fort, a toujours visé juste. Son escrime est savante, brillante, correcte et loyale. Il y a des éclairs dans ce jeu rapide et sûr; et je songe volontiers à une lame bien trempée, damasquinée d'or et emmanchée à une poignée

ciselée par un maître lorsque je pense à la plume qui a écrit *Monsieur de Camors* et *Julia de Trécœur,* deux des œuvres les plus hardies de ce temps.

Et, avant tout, entendons-nous sur ce mot : la hardiesse. Un homme est brave, généreux, ardent, dédaigneux du danger, aimable et souriant dans le péril; il se jette au feu le front haut; voilà un compagnon hardi; et je le salue. Un lourdaud parle haut, crie à tue-tête, rudoie et bouscule les gens, écrase les pieds; sa hardiesse prend un autre nom et je sais bien comment je l'appelle. M. Octave Feuillet est hardi comme un cavalier du bon temps et ses hardiesses sont séduisantes comme toutes les audaces des délicats. On peut avec lui aller partout sans crainte de s'égarer jamais-et, si l'on traverse parfois quelque boudoir où la tête défaille dans une atmosphère de parfums, on est bien certain qu'on se retrouvera tout à l'heure, la porte ouverte, dans un salon de bon esprit et de belle compagnie.

Et quand je pense que ce mondain, je veux dire ce conteur pour qui *le monde* se passionne, a longtemps savouré, comme un raffiné d'intimité, sa gloire du fond de sa province même,

au temps où son ancien collaborateur Paul Bocage lui écrivait rue Torteron, à Saint-Lô (Manche) pour lui demander du cidre normand...! Lamartine parle quelque part de la joie profonde, un peu amère, j'imagine, qu'il avait à s'enfoncer, avec Béranger à son bras, dans les quartiers populaires, les boulevards qui vont vers la Bastille, et à passer, ainsi coudoyé, inaperçu et ignoré, dans cette foule emplie de leurs deux noms. M. Octave Feuillet eut, lui aussi, des sensations pareilles, d'une pareille saveur et d'une semblable mélancolie.

« Parler du passé, me disait de lui hier quelqu'un qui l'aime, le connaît et l'admire, parler de son *jadis* lui semble pénible; il le compare au présent. Une fois cependant il m'a parlé, avec une sorte d'animation attendrie, de sa vie d'autrefois, à Saint-Lô, de la petite maison qu'il avait là-bas et qu'il n'a plus. Ses fils grandissaient et, pour leur éducation, il fallait venir s'installer à Paris. « Je suis, me disait-il, « attaché avec une espèce de fanatisme à mes sou- « venirs d'enfance. » Et il me faisait remarquer que la plupart de ses œuvres, si essentiellement mondaines et parisiennes, avaient été écrites dans le silence et dans la paix d'une

petite maison de Saint-Lô. Au temps de ses plus grands succès, il a passé des hivers entiers, enterré là, presque ignoré. Pour les gens de là-bas, bien longtemps il a été *le fils de M. Feuillet, le fi,* comme ils disent. » Son père était un personnage local, ancien secrétaire général de la préfecture. Très distingué, d'ailleurs. Il avait été *quelque chose;* Octave Feuillet n'était que *quelqu'un.* En province c'est beaucoup moins. On le mettait, dans les dîners de cérémonie, au bout de la table. Cependant, tout d'un coup, il devint *quelque chose.* Il venait d'être élu membre de l'Académie française! Il ne fit qu'un bond de l'extrémité de la table à la droite de la maîtresse de la maison. Sainte-Beuve raconte à un ami, dans une de ses lettres, qu'on ne s'aperçut de sa valeur mortelle, à lui, Sainte-Beuve, que lorsqu'il fut sacré immortel.

Parfois, au fond de sa province, une certaine tristesse s'emparait de l'auteur de *Dalila,* le désir de Paris, le désir de *voir,* de *sentir* ses succès. Mais son père était fort malade. Octave Feuillet restait. Il ne faisait que de courts voyages à Paris, passant brusquement du silence de sa petite ville de province au grand tapage de

Paris, n'étant plus *le fi de M. Feuillet,* redevenant *Octave Feuillet.* L'impression devait être délicieuse. Et là, ou plutôt ici, Octave Feuillet était charmant, causait à merveille ; on se l'arrachait, les femmes surtout. Ce n'est pas lui qui m'a dit cela, mais je le sais. Par lui, on ne saurait de lui que peu de chose et cela est à son honneur. Il n'a jamais été de ces gens qui parlent d'eux-mêmes avec de perpétuels transports; au contraire, il s'efface et se dérobe dès qu'on veut le mettre sur son propre compte.

La vie d'un homme célèbre appartient cependant, quoi qu'il fasse, à ses contemporains. On veut aujourd'hui tout savoir de ceux qu'on aime. On demande l'histoire de ceux-là mêmes qui n'ont d'autre histoire que celle de leurs œuvres, de leurs batailles, artistiques et littéraires, de leurs succès. M. Octave Feuillet s'est d'ailleurs laissé aller, dans une page intime, ignorée ou plutôt oubliée, à conter un de ses souvenirs de jeunesse, de ses plus chers souvenirs, je gage : une journée à Monte-Cristo, chez Dumas père, dans ce logis si rapproché de Saint-Germain-en-Laye où parfois l'auteur de *Sibylle* passe l'été, aujourd'hui...

Ce grand et cher Dumas! Il apparaît, au

début de presque tous les écrivains célèbres, qui avaient, lorsqu'il était dans toute sa gloire, vingt-cinq ou trente ans, il se montre comme un bon gros génie bienveillant et rieur qui encourage et dit : *En avant!* Joseph Autran, arrivant de Marseille avec *la Fille d'Eschyle* dans sa poche, loge chez Dumas, à Monte-Cristo et l'entend, la nuit, rire gaiement de ce qu'il improvise. Octave Feuillet, malade, est recueilli par Dumas père comme un enfant et soigné par Dumas fils comme un frère. Puis, des années après, lorsqu'il est déjà l'auteur de *Rédemption*, de *Bellah,* de *la Clef d'or,* du *Village,* de *la Crise,* lorsqu'il est devenu un maître, Octave Feuillet écrit à Alexandre Dumas, qui vient de fonder un journal quotidien, *le Mousquetaire;* il lui écrit de « son pays, du temps de Louis XIV, où le coche n'arrive qu'une fois la semaine, quand il fait beau » et il lui rappelle les bonnes journées où, débutant, il s'en allait trouver Dumas et se sentait heureux de ne point se heurter contre un piédestal et de rencontrer chez le grand homme une affection touchante et presque paternelle :

Parmi ces souvenirs datés de votre cour de Saint-Germain où vous succédiez à Jacques II, il en est un, écrivait M. Feuillet à Dumas, qui m'est demeuré cher entre

tous. Je venais de traverser votre capitale, et je regagnais à toutes voiles le pays où les pommiers fleurissent. J'étais souffrant, comme toujours, et je trouvai le moyen, inconnu jusqu'alors, de faire naufrage sur la côte de Poissy. Je vous connaissais à peine. Je n'en résolus pas moins, dans ma détresse, d'aller m'échouer à votre porte. J'arrivai, vous le rappelez-vous? — Sentimental comme une épave. Vous me reçûtes comme si vous aviez été le plus vieil ami de mon père. Votre villa me servit d'infirmerie, et vous, maître, de sœur de charité. — Le lendemain était un dimanche; ce souvenir m'est présent comme s'il était d'hier. — Chaque dimanche vous aviez coutume d'inviter à votre table une vingtaine de convives, pour varier avec les autres jours de la semaine où les convives s'invitaient eux-mêmes. — Vous auriez, en effet, donné des leçons d'hospitalité à un Arabe. Votre maison, ouverte à tous, au mendiant comme au prince (sans figure! car j'ai vu l'un et l'autre), me rappelait ces anciennes résidences chevaleresques où l'hôte était un être sacré, et dont la herse se levait nuit et jour avec respect devant le voyageur envoyé par Dieu. — Ce jour-là, vos convives étaient nombreux et choisis : je vis paraître tour à tour Hugo, Delacroix, Rachel, Duprez, Boulanger, Maindron, Dréault, et bien d'autres, célèbres ou ignorés : car, aux poètes et aux artistes qui venaient remercier leur maître ou serrer la main d'un frère d'armes, vous réunissiez toujours plusieurs pèlerins des deux mondes qui, entrés chez vous pour saluer, comme le disait un d'entre eux, *un monument vif* de notre pays, devaient en sortir avec le souvenir d'un ami. — Vous n'étiez pas encore installé dans votre féerie de Monte-Cristo : vous habitiez une blanche villa, dont la pelouse entourée de bosquets était suspendue sur les bords de cette admirable terrasse de Saint-Germain. Votre maison étant petite, comme celle de Socrate, vous aviez profité d'une magnifique soirée du mois d'août pour dresser votre banquet sur la pelouse. — Des fenêtres d'une jolie chambre tapissée

de perse rose, — où ma souffrance me reléguait, j'avais le spectacle de cette fête riante et somptueuse, où tant de beaux esprits épanchaient, pour leur seul plaisir, leurs dons et leurs trésors. J'entendais avec émotion ces voix, aimées du monde entier, retentir familièrement à mon oreille; je croyais écouter des génies conversant entre eux dans leur région surnaturelle. — Des amphores antiques, pleines de glace, étaient répandues sur le gazon; de grands vases d'or, aux formes orientales, servaient aux ablutions des convives. Au loin, la belle vallée de la Seine, étendant des clochers de Saint-Denis à l'aqueduc de Louveciennes ses doux horizons, adoucis encore par le soleil couchant, entourait d'un cadre grandiose et charmant cette scène qui me transportait, tantôt dans un coin des toiles de Véronèse, tantôt sous les pampres du Décaméron. Ce fut une heureuse soirée d'extase et de rêve dont je vous remercierai toujours.

Cependant votre fils Alexandre, l'auteur de *Diane de Lys*, héritier de votre brave cœur comme de tout le reste, s'arrachait de temps à autre à toutes ces magies pour venir s'informer du malade, qui n'était plus qu'un heureux visionnaire. — Merci, Alexandre; *si je n'y vois pas*, je me souviens.

Puis cette éblouissante fantasmagorie s'effaça peu à peu dans les ombres élyséennes d'une nuit d'été. Vos convives s'en allèrent, ou s'envolèrent, je ne sais. Vous seul, longtemps encore, au milieu d'un groupe plus intime que vous enchantiez de vos récits, vous ressembliez au conteur arabe prolongeant la veillée de la tribu sous le ciel étoilé du désert.

Le lendemain, je partais dans votre plus douce calèche : j'allais rassurer mon père et lui parler de vous. Lui aussi se souvient, n'en doutez pas.

Cette lettre de M. Octave Feuillet a paru dans *le Mousquetaire* du 21 décembre 1855 et

c'est la seule fois de sa vie que l'auteur de *Monsieur de Camors* ait parlé de lui-même ; encore était-ce pour payer une dette et avoir l'occasion de parler de Dumas.

En 1855, Octave Feuillet avait un peu plus que la trentaine. Il est né le 11 août 1822 à Saint-Lô. Élevé à Paris, on trouverait ce nom, déjà applaudi, d'Octave Feuillet sur le *palmarès* de Louis-le-Grand. A vingt-trois ans, le romancier débutait tout naturellement par un roman, *le Grand Vieillard,* qu'il écrivait en collaboration avec son camarade de collège, M. Paul Bocage, imagination puissante, et Alfred Aubert, dont je connais un joli livre fantaisiste, l'*Histoire de M. Boudin.* Les trois amis avaient choisi un pseudonyme commun à leur trio : *Désiré Hazard.* Il y aurait à retrouver ce *Grand Vieillard* dans le feuilleton du *National* de 1845. C'est affaire aux curieux. M. Octave Feuillet date pour moi de ses premiers articles dans *le Diable à Paris* (1846), dialogues charmants sous les marronniers des Tuileries et les tilleuls de la place Royale ; il date aussi de sa première pièce, *le Bourgeois de Rome,* une comédie, un acte joué en 1846 sur ce théâtre de l'Odéon où débutaient autrefois tous les littérateurs d'ave-

nir. Je vois bien, noté par un biographe, un vaudeville représenté, avant *le Bourgeois de Rome*, sur la scène du Palais-Royal; mais j'avoue que je ne l'ai point lu.

Ce que j'ai lu, relu, ce qui m'a fort ému et attiré, dans mes premières lectures, ce sont les comédies d'aventures et les drames romantiques des débuts d'Octave Feuillet. Toutes ces pièces de la vingtième année, spirituelles comme *Échec et Mat* (1846), ce *Pinto* rajeuni et vivifié, ou fougueuses comme *Palma — Palma* ou *la Nuit du vendredi saint* (1847),— étaient écrites en collaboration avec Paul Bocage. Le comédien Bocage, oncle du littérateur, jouait lui-même *Échec et Mat* à l'Odéon. Ce fut un grand succès. Les deux auteurs devaient donner encore *Palma* à la Porte-Saint-Martin, *la Vieillesse de Richelieu* à la Comédie-Française (1849) et *York, nom d'un chien!* au Palais-Royal (1852), puis chacun d'eux reprenait sa liberté et à son gré faisait sa vie, Octave Feuillet de plus en plus soucieux, chaque jour, des ciselures de l'art des délicats, Paul Bocage entraîné par Dumas dans le grand courant du roman qui remue les foules, au bas des feuilletons et sur les planches des théâtres, et prépa-

rant déjà ses futurs *Puritains de Paris*[1]. On m'a dit que M. Feuillet et M. Bocage n'étaient pas étrangers à cette jolie pièce de Dumas, *Romulus* qui ressemble à une œuvre d'Iffland *spiritualisée* à la française.

Ce n'était point sans résistance que M. Feuillet le père avait laissé son fils devenir « homme de théâtre ». Il le destinait au barreau et Octave Feuillet, peu fait pour les habiletés du métier d'avocat, n'a peut-être jamais plaidé qu'une cause, la sienne, celle de sa vocation, devant ce père tendrement aimé et doucement sévère qui, a-t-on dit, ne combattait ses désirs que pour mieux contraindre son fils à lui prouver sa constance et qui « allait être bientôt le confident heureux et le juge éclairé de ses succès ». — « Pardonnez-moi, monsieur, de réveiller ces souvenirs, disait, aux bravos du public académique, M. Vitet à M. Feuillet succédant à M. Scribe; les affections de la famille, les joies intimes du foyer font partie de votre talent : ce serait un oubli sans excuse, quand on doit parler de vos œuvres, que d'omettre les leçons pratiques reçues par vous dès votre enfance. »

1. Il a collaboré également aux *Mohicans de Paris*.

Octave Feuillet est, en effet, pénétré de ces poésies familiales qui donnent une saveur douce aux œuvres humaines. Je ne sais quel critique ou plutôt je sais bien quel critique fantaisiste disait un jour, en parlant de *la Jeunesse* d'Émile Augier, que le poète avait « mis des ailes au pot-au-feu ». Ne médisons ni du pot-au-feu ni de la bouilloire. De grands poètes ont fait de beaux rêves bercés au sifflement de l'un et au ron-ron de l'autre. On n'est point, comme on l'affirme, *un bourgeois* parce qu'on a, dans ce monde, un foyer et qu'on loge ses amours sous le grand manteau de la cheminée de famille. Chacun des romans de ce poète pénétrant, depuis *la Petite Comtesse* jusqu'à l'*Histoire d'une Parisienne* en passant par *le Roman d'un jeune homme pauvre*, l'*Histoire de Sibylle*, *Monsieur de Camors*, *Julia de Trécœur*, *les Amours de Philippe*, chacun de ces livres d'un charme aiguisé, irrésistible, d'une essence supérieure et d'un grain très fin, semble donner raison à ce joli mot de Vitet parlant de *Rédemption*, de *l'Urne*, du *Village* et du *Fruit défendu* : « La dernière de vos œuvres qu'on regarde est toujours celle qu'on croit aimer le plus. »

Dans les *Scènes et Proverbes* de Feuillet et

dans les *Scènes et Comédies,* M. Vitet, comparant l'auteur de *la Crise* à l'auteur du *Caprice,* louait surtout ces causeries délicates et attachantes, qu'il comparait — en vrai critique d'art faisant de la critique littéraire — à des œuvres qui auraient « le fini de la miniature et le négligé du croquis ». Je n'abuserai pas de la facile méthode du *parallèle* en littérature. L'art des comparaisons est usé. Il faut prendre un homme tel qu'il est et de pied en cap, — dans son idiosyncrasie, diraient les philosophes, — dans son tempérament, pour parler la langue d'aujourd'hui. Sainte-Beuve, à propos d'Octave Feuillet, a cité ce mot qui n'est qu'un mot parfaitement injuste comme tous les *mots :* le *Musset des familles* — il est de Jules ou d'Edmond de Goncourt, ce calembour trop rabâché.

Non, Octave Feuillet n'est point cela. Il est Octave Feuillet, c'est-à-dire un des talents les plus rares et une des natures les plus exquises de ce temps. Je me suis lassé, avec l'âge, d'admirer les pénibles tours de force des hercules forains et je ne trouve aujourd'hui, avec raison, de véritable puissance littéraire que chez les gens qui savent avoir l'audace sans la tension de muscles, et qui, risquant une hardiesse, gar-

dent encore la grâce, l'aisance, et peuvent faire, devant eux, plier le colosse en serrant sa grosse main lourde dans leur fine main gantée. La force, c'est le contraire de l'effort. Le maréchal de Saxe donne en souriant une leçon au maréchal ferrant. L'auteur de *Dalila,* de *Julia de Trécœur,* de *Monsieur de Camors,* de *Montjoye,* de sa dernière œuvre, si vaillante, *Un Roman parisien,* peut avoir dans son talent tout le charme enveloppant de la grâce féminine, il est de la race de ceux qui, avec leur élégance nerveuse, donnent à leurs créations l'accent et le sexe mâles.

Je viens de relire encore *Julia de Trécœur*. Lorsque Sainte-Beuve consacrait, en 1863, à M. Octave Feuillet les deux *Causeries* qui ouvrent le tome cinquième des *Nouveaux Lundis,* l'auteur du *Roman d'un jeune homme pauvre* venait de publier l'*Histoire de Sibylle* et, en pleine vogue, choyé d'un public à la fois *selected* et nombreux qui lui est resté fidèle.

M. Feuillet avait écrit *Dalila,* un chef-d'œuvre où la passion parle tour à tour le langage le plus ardent et le plus chaste, *Dalila,* un des rêves de notre jeunesse où la prose semble avoir comme un musical accompagne-

ment le *lamento* du vieux musicien voyant mourir sa fille; il avait signé *le Parc, Bellah, Onesta,* une admirable nouvelle italienne, du Stendhal passionné et charmant, *le Village*, ce songe de bonheur intime et tous ces *Proverbes* où, selon le mot de Sainte-Beuve lui-même, il n'imitait point Musset, il le contredisait et lui répliquait. Le critique des *Lundis* conseillait à M. Feuillet de « plonger dans ce vaste océan qu'on appelle la nature humaine ». Feuillet y plongea et il en rapporta une perle après un trésor, *Julia de Trécœur* après *Monsieur de Camors*.

Si j'avais la prétention d'enfermer en un volume un talent aussi rare, aussi divers, aussi sensitif et aussi profond que celui de M. Feuillet, je dirais que, de toutes ses œuvres, celle qui donna, plus que toutes les autres, la caractéristique de la nature même de son auteur, c'est *Julia de Trécœur*. Cette nouvelle, ce roman, concentré comme certaines essences dont une goutte vaut une fortune, est à mon sens, avec *Dalila* et *Monsieur de Camors*, avec *Montjoie* aussi et certaines scènes de *Julie,* ce qu'a signé de plus complet cette élégante plume de gentilhomme. Sainte-Beuve, le difficile, n'eût plus

donné de conseils : il eût sans réserves applaudi.

Julia de Trécœur, ce chef-d'œuvre d'un charme étrange, produit sur le cerveau l'effet de l'odeur des fleurs; elle procure une sorte d'enivrement bizarre et exquis. L'héroïne de *Julia de Trécœur,* comme l'héroïne du *Sphinx,* est une de ces créatures féminines inexplicables, agitées par toutes les fièvres, secouées par une sorte d'hystérie, capables dans la même journée et dans la même heure d'héroïsme et d'infamie, âmes troublées et corps souffrants appartenant plutôt à la physiologie qu'à la psychologie, et qui font le malheur de ceux qu'elles rencontrent en même temps qu'elles se détruisent elles-mêmes comme de leurs propres mains. Le roman et le théâtre contemporains ont peut-être abusé de l'étude de ces créatures d'exception. Mais, à tout prendre, ces caractères excentriques et fous sont bien modernes, et chacun décrit ce qu'il a sous les yeux. Lorsqu'il a affaire à un tel type, M. Dumas fils est implacable; c'est la *femelle de Caïn,* il la tue sans pitié. M. Feuillet généralement fait tuer cette dame Caïn par elle-même. Julia de Trécœur se précipite dans la mer, à cheval, du haut

d'une falaise à pic. Un coup d'éperon, un coup de cravache, et c'en est fait. Blanche de Chelles, cette sœur de Julia de Trécœur, avale un verre de poison et meurt dans des convulsions horribles. Et c'est ainsi que M. Feuillet, qui satisfait les mangeuses de fruit défendu en les montrant si séduisantes, si provocantes, si spirituelles et si belles, satisfait aussi la morale en leur infligeant une agonie finale qui rétablit les choses.

Dans la première partie de son œuvre — celle de sa *première manière*, comme on l'a dit, — M. Feuillet s'attachait à calmer doucement et finement, avec un léger ton d'attendrissement railleur, ces crisiaques du mariage. Il a plus d'une fois rendu service à des maris, ses spectateurs. On dit qu'un jour l'auteur de *Malvina* reçut de la main d'une mère ces mots pleins d'émotion : « Merci, monsieur, je vous dois ma fille, votre comédie lui a rendu la raison. » — « Que de confidences de ce genre vous auriez droit à recevoir, disait fort joliment M. Vitet à l'auteur de *la Crise*. Si la gratitude conjugale écrit aussi de tels billets, vous devez en être accablé ! »

Depuis, dans l'*Histoire d'une Parisienne*, dans

le *Journal d'une femme*, M. Feuillet a parfois poussé plus loin les choses, mais je ne sais quelle chevalerie de dévouement et quels scrupules d'homme d'honneur apparaissent tout à coup dans le roman et font ressouvenir, en ces hardiesses mêmes, des délicatesses d'autrefois. Ce qui est certain, c'est que M. Feuillet connaît la femme. Un peintre de portraits vit surtout par ses portraits de femmes. La postérité, comme la police, cherche la femme partout. L'auteur de *Julie* a sondé ces âmes féminines. Il a surpris leurs rêveries accoudées, écouté leurs confidences qui soupiraient, entendu gronder leurs révoltes. « Toutes les femmes n'ont certes pas fait ce que Feuillet fait faire à ses héroïnes, me disait avec franchise une fine Parisienne, très charmante et fort raisonnable, mais toutes ont rêvé cela, rêvassé si vous voulez ! La femme est un grand enfant qu'on ne berce plus mais qui se berce elle-même de chimères. »

Une *femme* de Feuillet, car le nom est courant maintenant, des mieux étudiées par l'auteur c'est la *Julie* de son drame, *Julie de Cambre*. Le cœur vide, le cerveau inoccupé, la vie dépensée en parties de cheval, en courses dans les

bois, Julie s'ennuie. Qui ne s'ennuierait ainsi ? Il lui faut M. de Turgy pour combler son *vague à l'âme*. Elle appelle son mariage un enfer. Un enfer, quand elle a des enfants ! Pauvre femme, sybarite de la vie à deux et qu'un pli de roses égratigne, elle ne sait donc pas ce que c'est que de souffrir ? La vie, l'âpre et dure vie l'a donc épargnée, qu'elle prend son dépit pour une douleur ? Mais quoi, c'est bien là la femme d'aujourd'hui, vaine et tombant sans passion, attirée fatalement vers la chute par l'énervement et la fatigue. Les héroïnes exaltées des drames romantiques, les pauvres folles, les Adèle d'Hervay, pouvaient du moins se vanter de connaître la souffrance ; les femmes de la race de Julie ne connaissent que le caprice. A-t-elle réellement du remords cette Mme de Cambre, l'adultère une fois commis ? Cette femme, ce n'est qu'une malade. Sa chute n'a été qu'une affaire de baromètre. Son remords n'est que la suite de son anévrisme. J'ai dit le mot : une *femme* de Feuillet. Il les a peintes toutes, je veux dire une catégorie de femmes, d'une touche inoubliable.

Je dirai volontiers qu'au point de vue littéraire *Monsieur de Camors* est le frère de *Julia de Trécœur*. Certes le *Roman d'un jeune homme*

pauvre a des qualités rares de récits d'invention, d'émotion, mais Camors est autrement vivant et saisissant. Là encore le roman est mâle, hardi et puissant. Les audacieux d'aujourd'hui n'ont rien imaginé de plus saisissant que le début de ce livre, le débauché souffleté par le chiffonnier.

M. de Camors est un peu une épreuve nouvelle d'un personnage très saisissant de Feuillet, Montjoie. La comédie remarquable s'est faite admirable roman. Montjoie, comme Camors, est *un homme fort,* ennemi de ce qu'il appelait le *bleu* dans les sentiments et tout prêt à voir couler, sans trouble aucun, « les larmes des femmes et le sang des hommes ». Entre ces deux caractères, la seule différence qui existe, c'est que Montjoie, homme d'affaires véreuses, enrichi par une série de spéculations louches, s'inquiète fort peu de *l'honnêteté,* tandis que M. de Camors, tout ambiteux et débauché qu'il est, se promet pourtant de garder intact en lui un sentiment, celui de *l'honneur*.

Il est plusieurs sortes d'honneurs, sans doute. L'honneur de Camors est celui du mondain et du gentleman. Cela ne suffit pas. Regardez-le. Est-il assez élégant, assez séduisant, assez intel-

ligent, assez clairvoyant! Il est fait pour appeler et supporter toutes les bonnes fortunes, et pour braver toutes les mauvaises. Habile à deviner les dangers, à les éviter avec tact, il est capable comme personne de les regarder en face et de les combattre en paladin, après avoir essayé de les détourner en politique. Il connaît à la fois et à fond l'escrime du monde et celle des salles d'armes ; il se défend dans un salon comme sur le terrain; il est à l'aise sur le terrain comme dans un boudoir. C'est qu'on est toujours le fils de quelqu'un, surtout en littérature. Camors a reçu de ses frères aînés toute leur science pratique et toutes leurs qualités romanesques. Il traite les affaires avec la sûreté de coup d'œil de Montjoie et monte à cheval, rime et dessine « avec la grâce du jeune homme pauvre ». Rien dans le cœur au surplus qu'un vide immense, rien dans le cerveau qu'une façon de délire ambitieux, mais cela suffit encore pour marcher droit au but déterminé et pour se tirer à son honneur de la bataille humaine.

Eh bien! encore une fois non, cela ne suffit pas. La preuve, c'est que M. de Camors est battu; sa barque sombre et sa fortune avec elle. Il lui manque l'étoile qui dirige le pilote, la clarté

d'en haut qui le guide; il se perd faute d'idéal. Là est la conception supérieure du livre. Et voilà un homme à la mer! L'honneur, paraît-il, ne saurait le tenir bien longtemps sur l'eau, et je ne m'en étonne guère, car M. de Camors a jeté cet honneur-là par-dessus tous les moulins et toutes les aventures. En manière de passe-temps il a pris, un jour qu'il pleuvait, la femme de son meilleur ami; un autre jour, la femme de son protecteur, le vieux général de Campvallon. Il a épousé Mlle Marie de Tècle après avoir, très chastement, il est vrai, adoré la mère. Il a trompé la pauvre femme, il s'est joüé d'elle, et c'est à peine, si à la fin, il s'est senti désarmé par les sourires de son enfant. Mais, en vérité, qu'est-ce donc que cet *homme d'honneur* qui prend de tels chemins, si effroyablement boueux, avec la prétention de ne point se salir?

On cherchait à deviner, lorsque *Monsieur de Camors* parut, qui M. Feuillet avait voulu peindre. « Il ne faut pas, dit Alfred de Vigny, en vouloir au public, que nous décevons par l'art, de chercher à se reconnaître et à savoir jusqu'à quel point il a tort ou raison de se faire illusion. Le nom des personnages

réels ajoute à l'illusion d'optique du théâtre et des livres, et la meilleure preuve du succès est la chaleur que met le public à s'informer de la réalité de l'exemple qu'on lui donne. »

Monsieur de Camors n'avait pas besoin de cet adjuvant au succès, et je ne sais pas jusqu'à quel point, quoi qu'on en ait dit, l'auteur avait choisi son personnage parmi les gens qu'il avait vus passer sous ses yeux. M. de Camors était mieux qu'un portrait; c'était un type, le type de l'homme qui, restant fidèle à son honneur à lui, croit pouvoir braver les hommes et déshonorer les femmes. Qu'est-ce que l'honneur? M. de Camors tuerait quelqu'un pour une allusiou impertinente et il emporte sur sa joue le soufflet du balayeur des rues.

Quand je pense que nous avons, un moment, étudié ce livre à travers ces lunettes spéciales de la politique qui grossissent et déforment tout! Fi de la mégère! Elle se traîne dans sa science variable du relatif et l'art plane dans l'absolu. Elle se déjuge quotidiennement dans les recherches de l'utile, qui est l'utile réclamé au nom de tous, appliqué à l'égoïsme et à l'ambition de chaque réclamant; le beau, au contraire, ne connaît pas ces variations hygrométriques :

il est ou il n'est pas. Combien de ministères, de régimes et de politiques *Monsieur de Camors* a-t-il déjà enterrés !

Nous lui reprochions de venir de Compiègne. Nous avons connu depuis des héros de roman qui venaient de la Courtille. Il n'est pas mauvais de se reposer avec des gens qui sentent bon, et les personnages de M. Feuillet, qui ont leurs vices, ont toujours les mains propres. Ils ont en outre presque tous, à un moment donné, le dégoût de leurs propres fautes et le repentir au dernier moment. L'auteur pousse même parfois un peu loin cet amour de la pénitence finale.

M. de Camors, après avoir commencé comme don Juan, finit comme René ou Obermann. La douleur le dompte et le brise. Les coquins que M. Feuillet étudie ont décidément l'habitude de ces conversions dernières. Montjoie, l'ennemi du *bleu* pendant quatre heures, sentait, au cinquième acte, se fondre toute sa carapace de froideur. Le Mercadet se convertissait au dénouement. Le matérialiste Camors, si sa maladie ne l'emportait brutalement, quitterait presque la tribune pour la chaire. Je n'ai qu'un regret, c'est que les Camors et les Mont-

joie, que nous coudoyons tous les jours, pratiquent si peu cette facile méthode. Mais c'est le charme même de ces romans de nous montrer à la fois la vie de certaines créatures telle qu'elle a duré, puis telle qu'elle devrait finir. Au surplus, au fond de l'être le plus vil, de la femme la plus perverse, il est un germe, étouffé parfois, que peut faire entr'ouvrir une larme. Il n'est pas défendu de la verser, cette larme, et de montrer quelque chose comme l'épanouissement du germe ignoré. Cela console. On oublie. Il suffit d'une conversion et d'une rédemption pour faire oublier bien des incorrigibles. Le difficile, c'est moins de trouver les pénitents et les pénitentes (il en est beaucoup) qu'un rédempteur comme M. Feuillet, et je n'en connais pas d'autre.

J'ai traversé naguère la Bretagne; j'ai voulu voir la tour d'Elven où le jeune homme pauvre a passé. Pour tout voyageur sentimental, un héros de roman est aussi vivant qu'un personnage de l'histoire. Duguesclin a fait sonner sans doute ses éperons à Elven. Ce n'est pourtant pas Duguesclin que j'y ai vu, c'est le héros de M. Feuillet. On les comprend, quand on a vu ces vieux châteaux de province, les ro-

mans du charmeur où les jeunes comtesses et les petites marquises passent sous l'ombre des vieux ormes et dans les vieilles salles des châteaux, parfois écroulées à demi. Leurs jeunes rires ou leurs précoces mélancolies ont pour cadres ces pierres ou ces paysages. De vieilles femmes aux cheveux argentés apportent aux romans d'amour leurs bons sourires d'autrefois. Il y a parfois, dans quelqu'un de ces vieux logis, quelque corsaire moribond qui rumine ses batailles de jadis. Mais on s'aime en ces vieux logis. Les bois sont faits pour les idylles. M. Feuillet affectionne ces scènes amoureuses par les forêts, sous la feuillée, au bord des étangs, au haut des vieilles tours bretonnes, par les clairs de lune romantiques, *per amica silentia lunæ*. Il aime ces paysages d'automne qui donnent une mélancolie aux amours printanières, ces promenades à cheval par les sentiers emplis de feuilles sèches ou dans les allées criblées de lumière, cavalcades heureuses où l'amour monte en croupe; ces sourires des choses encadrant les scènes de passion. On dirait parfois Marivaux soupirant dans une forêt de Shakespeare.

Au théâtre comme dans le roman, M. Octave

Feuillet a obtenu des succès éclatants et il est le plus complet exemple de l'injustice qu'il y a à refuser à tout conteur les qualités qui font le dramaturge. Et pourquoi un romancier qui, dans son livre, est son propre metteur en scène, son propre décorateur, son et *ses* propres acteurs, ne serait-il pas l'homme de ces planches poudreuses, moins difficiles à animer qu'une rame de papier? L'auteur de *Montjoie* — une œuvre hors de pair — de *Dalila,* du *Jeune homme pauvre,* du *Cheveu blanc,* de *l'Acrobate,* de *Rédemption,* du *Sphinx* et du *Roman parisien* (tant de pièces centenaires), a sa maîtrise, au théâtre comme dans le livre. Il y réussit par ces mêmes qualités de sentiment et de style, de charme pénétrant et de puissance rare qui, tour à tour, emportent une salle et mettent au coin des yeux des spectateurs une larme douce.

« O cœur humain ! ô corps humain ! » s'écrie, dans la plus terrible et la plus courte de ses comédies, Alexandre Dumas fils. M. Octave Feuillet a parfois déshabillé le corps humain, mais c'est le cœur humain, dans ses plus intimes replis, qu'il a étudié et analysé, dont il a compté les battements et noté les douleurs. Là est son œuvre. Il s'est moins occupé de

l'extérieur des choses que de l'intérieur des âmes. C'est le romancier et le dramaturge des sentiments.

Les œuvres s'expliquent par l'existence de leurs auteurs. Pour avoir cette délicatesse de touche unie à tant de vigueur nerveuse, ces vibrations de fin cristal, ce tact et ce goût, il faut avoir un foyer chéri, une femme adorée et supérieure, des enfants à qui l'on veut fièrement léguer un nom glorieux. Tout le secret des élucubrations de certaines gens est dans ceci : ce ne sont point des pères de famille, leur littérature est de la littérature de célibataires. Ce qui me plaît ici, tout au contraire, c'est cet amour de la famille, du coin du feu, des souvenirs d'antan, c'est la sainte affection de la compagne, les espérances mises au front des fils... Mais ai-je le droit d'aller plus loin ? Il se faut arrêter au seuil de toute vie privée, surtout lorsqu'elle est si paisible, si recueillie et si simple. Après avoir trop brièvement expliqué l'œuvre, il est cependant permis de saluer, en l'auteur, un des plus purs exemples de conviction et d'honneur mis au service de nos éternelles consolatrices, les lettres.

CÉLÉBRITÉS CONTEMPORAINES

CH. FLOQUET

PAR

MARIO PROTH

PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1883

..... puisse cet hôtel de
Ville qui a été agité par
tant de révolutions, qui a été
le témoin de tant de joies
et de tant de désastres, rester
désormais l'asile inviolé de
Paris libre dans la France
forte et respectée !

E. Arago

CHARLES FLOQUET

Imp A Quantin

CHARLES FLOQUET

Vous voyez, sous cette chevelure luxuriante, blonde naguère, aujourd'hui grisonnante, ce front puissamment modelé; sous ces sourcils bien fournis, ces yeux au regard clair, brillant et droit, ce nez aquilin et fort, aux narines bien ouvertes, cette bouche fine, aux lèvres minces et d'un régulier dessin, cette figure ouverte et souriante, sérieuse et d'un vif attrait; c'est Charles Floquet.

Il a, tous le disent ou l'avouent, un magnifique talent oratoire. Il a, ses adversaires le reconnaissent, un caractère, simple et fier. Avec un talent et un caractère on fait un type. Charles Floquet sera, en effet, une des figures typiques de la République troisième et définitive. Vous lui trouveriez facilement sa pareille parmi les portraits de la Convention. Homme d'action enthousiaste et prompt, tribun vigoureux, il eût été, en 92, un chef à la Montagne, un commissaire aux armées. Il fut contre le bas empire un révolutionnaire. Il est, dans le gouvernement du suffrage universel, un précurseur et un fondateur.

Né à Saint-Jean-Pied-de-Port (Basses-Pyrénées), le 20 octobre 1828, Floquet achevait, en 48, au collège Saint-Louis, d'excellentes études, couronnées souvent dans les concours. Éclate le 24 février. La guerre est dans les rues, et prudemment on garde les écoliers dans les écoles. Floquet force la consigne, et avec lui deux camarades. Ils s'échappent nu-tête, en tunique, le ceinturon à la taille. Aussitôt vus, aussitôt acclamés. Un flot de peuple les soulève et les dépose aux marches du Panthéon, en face d'un régiment de ligne,

le 37e. « Rendez-nous vos armes », crie le collégien en qui la foule, d'instinct, a salué déjà son orateur. « Voilà vingt-quatre heures, dit le colonel, que je suis là, sans ordre; ma foi, je rentre. » Et le régiment, colonel en tête et le peuple aux flancs, retourne dans sa caserne Lourcine. Soudain retentit un coup de feu isolé, sans but ni victime, un de ces coups de feu innocents et imbéciles qui provoquent les catastrophes. Postés aux fenêtres, les soldats arment leurs fusils, et la foule s'enfuit. Elle revient, furieuse de sa peur, houleuse et menaçante. Le colonel, bon citoyen, flaire un massacre inutile, et toutes grandes il fait ouvrir les portes. Il y a pour le peuple, il y a moisson d'armes. Floquet cueille un sabre et un fusil, et le voilà parti pour le Palais-Royal, au cœur de la lutte. C'est l'heure où brûle le poste des municipaux. Floquet se bat. Un instant, unique en sa vie, il voit apparaître la tête superbe d'Arago, dominant la bataille. Puis il entre aux Tuileries, non comme préfet encore. Beau départ, n'est-ce pas? et début gros de promesses. Floquet les a toutes tenues.

La République de 48 essaya une École d'ad-

ministration. Cette école vécut assez pour conférer à Floquet un brillant diplôme, et il fit son droit. Tandis qu'il préparait ses examens, celui qui s'est appelé Napoléon III, sans rire, donna aux étudiants quelques vacances forcées, vers le 2 décembre 1851. Floquet les employa en homme qui sait le prix du temps. Ne pouvant fréquenter l'école, il fréquenta les barricades. L'étudiant de 51 continua le collégien de 48. Car la logique, mais laissons là ce vilain mot, la suite ou la concordance est un trait dominant, une qualité maîtresse de cette originale physionomie.

En 1852, Charles Floquet, docteur en droit, président de la conférence Molé, avocat, ouvre par un coup de maître sa longue série de retentissants plaidoyers. Déjà cité pour sa parole, il figure parmi les défenseurs dans le procès de ce complot de l'Opéra-Comique, un des rares qu'aient dressés des mains françaises contre l'homme de Décembre. Il avorta, parce que les conjurés n'étaient pas des bouchers de viande humaine, et son insuccès nous coûta dix-huit ans de honte, plus l'Alsace et la Lorraine. On compta là quarante-sept accusés, vingt-cinq avocats, et à leur intention, dans le fond de la salle,

derrière le public trié, un peloton de municipaux, le fusil chargé. Il y avait en ce temps sinistre, je suppose, quelque courage à disputer leur proie aux voraces de la magistrature impériale. Charles Floquet parla haut et franc, et aussi dans le procès de l'Hippodrome, et aussi dans le procès Tibaldi. Le « pouvoir fort » trembla, et Napoléon le tout petit dut comprendre qu'il ne viendrait jamais à bout de notre génération, la génération des irréconciliables.

Tant que dura le bas empire, l'éloquence de Me Floquet, ardente et mesurée, d'une langue si pure, fut par toute la France au service de tous les persécutés, de tous les vaillants. Citerait-on en ces trente dernières années, au barreau de Paris, un avocat plus ubiquiste? Saurait-il énumérer lui-même tous les procès politiques, toutes les causes civiles qui lui valurent tant de bravos et de fêtes, au Nord et à l'Est, au Midi et à l'Ouest?

Mais on ne l'entendait pas qu'en France. Lui, comme tant d'autres parmi la jeunesse d'alors, étouffait dans l'empire. Pour respirer, l'on ouvrait la frontière. On s'épandait et l'on s'épanchait dans l'Europe libérale, on se retrouvait, on s'encourageait, on se comptait,

on se ranimait aux Congrès de Bruxelles, de Gand, d'Amsterdam, de Berne. Lumineuses accalmies, fêtes de consolation et de réchauffement; Charles Floquet volontiers n'en manquait pas une. Parfois nous fûmes son compagnon de route; et combien de fois nous l'applaudîmes, ici ou là, tout près ou bien loin de la pauvre chère grande patrie, alors si impardonnable et toujours si pardonnée!

Personnalité complète et bien armée pour le combat du siècle, l'admirable orateur est doublé d'un journaliste éminent. Il s'est formé aux bonnes heures, déjà si lointaines, de discipline et d'union, alors que le journalisme était une tactique savante, à peu près inabordable aux médiocrités. En 1861, au lendemain des fameux décrets du 24 novembre, qui entrebâillaient à une manière de liberté chlorotique les portes jusque-là verrouillées du simili-parlement, *le Temps* parut, et Floquet y fut un des ouvriers de la première heure. En 1860 déjà, il avait improvisé *le Courrier de Paris,* à frais communs avec Jules Ferry, Marcel Roulleaux et Clément Duvernois, alors républicain farouche. Cette feuille d'avant-garde, aujourd'hui une curiosité historique, avait trop

d'esprit pour vivre longtemps. Aussitôt née, aussitôt poursuivie, et presque aussitôt tuée. Une cotisation combinée de l'équipe et des rédacteurs pourvut aux dépenses du numéro testamentaire. En 1864, Floquet entra au *Siècle,* et il en fut jusqu'en 1870 un des rédacteurs les plus actifs, à Paris ou au loin, un jour menant la campagne contre les tripoteurs du Mexique ou les apostasies d'Ollivier; le lendemain, suivant et racontant Garibaldi dans sa fantastique expédition du Tyrol. Entre temps, nous le retrouvons çà et là, tiraillant avec la jeunesse du quartier latin, dans ces feuilles qu'elle lançait, légères, hardies, éphémères, à l'attaque de l'empire. Feuilles désormais historiques, elles aussi, où commença plus d'un nom aujourd'hui en vedette sur l'affiche politique et littéraire.

En 1863 (et plus tard en 1869), Charles Floquet se porte dans l'Hérault contre le candidat officiel. En 1863, c'était bien de l'audace, ou, pour parler comme à la cour de Bonaparte, du toupet. Contre cette candidature éhontée, le préfet à poigne ordonne la grève des colleurs d'affiches. Floquet toutefois finit par en trouver un assez courageux. Il lui assigne rendez-

vous sur la place publique, et, le lendemain de bon matin, en présence des autorités par lui prévenues, il colle lui-même sa première affiche, remet au colleur le pinceau, et l'accompagne, lui désignant les endroits propices, à travers toute la ville, suivi par un tas de badauds qui osent l'applaudir, sinon l'élire.

En 1864, Floquet s'asseoit avec douze de ses amis sur les bancs de la correctionnelle. Ces amis s'appellent Jules Ferry, Hérold, Dréo, Garnier Pagès, Carnot... Ne leur est-il point venu cette idée pour le moins singulière de tenter l'organisation d'un comité électoral démocratique? Vite on les poursuit. O zèle! O imprudence! Voilà que les prévenus se défendent, les accusés accusent, Floquet en tête. Soudain c'est Bonaparte avec sa bande qui, bon gré mal gré, apparaît sur la sellette. Cela s'appelle le *Procès des Treize*. L'histoire s'en souvient.

En 1867, autre crime de Floquet. Il lui en a valu des insultes, celui-là, et des sottises vomies par la valetaille de l'empire et les cockneys à la suite. Les insultes sont depuis longtemps éteintes, l'écho des sottises paraît se prolonger encore dans quelques cerveaux malades. C'était en l'an d'exposition 1867. Moins

méprisant que son père Nicolas, plus indulgent que son chancelier Gortschakoff, le czar Alexandre II était venu voir son bon frère, Napoléon III. On lui montrait les curiosités de la capitale : jeunes boulevards, vieux édifices, vieilles personnes, la rue de Rivoli et le gros Rouher, le musée de Cluny et la Schneider. Comme il montait les marches du palais de Justice, un avocat en robe s'approcha de lui, et, fort poliment, le saluant de la toque, lui dit en manière de bienvenue, d'une voix calme et ferme : Vive la Pologne ! Cet oublieux de l'étiquette qui avait négligé de se faire présenter, c'était Me Floquet. Grand brouhaha parmi les assistants. Ratapoil s'indigne, et Prudhomme proteste. Grand émoi dans l'entourage du czar. Alexandre, un peu effaré, rebrousse chemin et gagne rapidement sa voiture. A la portière, deux autres avocats en robe l'attendaient, et, fort poliment le saluant de la toque, lui dirent : Vive la Pologne ! L'un s'appelait Salvetat. Il est mort, préfet de la République à Marseille; l'autre était Gambetta. Le soir, à l'Élysée, Alexandre répétait à tout venant : Qu'est-ce qu'ils me voulaient donc, ces prêtres ? Sur les instances de quelques bonapartistes

échauffés, le conseil de l'ordre s'assembla, et il décida que Me Floquet avait, selon qu'il lui convenait, usé de son plein droit.

Ils en avaient usé aussi, tous ceux, vraiment innombrables, qui, sur le passage du cortège impérial, de la gare du Nord aux Tuileries, avaient crié : Vive la Pologne ! Ils en usèrent aussi, les cinquante dont fut Ulysse Parent, et qui aux portes de l'Opéra, le soir de gala, crièrent : Vive la Pologne !

Vive la Pologne ! c'était alors le sentiment, silencieux ou crié, de tout patriote français. En 1863, le guitariste maladroit du principe des nationalités, le sinistre imbécile Napoléon III avait excité de son mieux l'insurrection polonaise contre le czar. Il espérait le concours de l'Angleterre, mais elle le lâcha, comme d'habitude. Gortschakoff écrivit à toute l'Europe cette fameuse note où il est dit que quand un peuple a subi le 2 Décembre, il n'a pas le droit de s'occuper de la liberté des autres. Le Bonaparte se tut, et le bon frère Alexandre étrilla d'importance ses Polonais. Tant et si bien il les étrilla, qu'un cri d'horreur en retentit dans toute l'Europe. Nous-même, alors, nous écrivîmes pour deman-

der si en ce siècle de sensibilité universelle, où déjà l'on avait pourvu à la protection des petits chiens et des petits chats, il ne serait pas temps d'édicter « la loi Grammont des peuples », et notre demande trouva un accueil empressé dans les gazettes du temps.

Vive la Pologne! Cela voulait donc dire, en 1867 : Vive la France, qui n'a rien de commun avec son Bonaparte! Vive la République, qui nous débarrassera de ce Bonaparte! Vive l'humanité, que nous représentons, et que vous massacrez! C'était donc bien, en 1867, un cri patriotique et opportun que celui-là : Vive la Pologne! Honneur à Floquet et à quiconque alors le poussa!

En 1870, année glorieuse pour la dynastie corse, nous avons d'abord l'assassinat de Victor Noir par cet échappé de mâquis, Pierre Bonaparte. Au procès de Tours, le père de Victor Noir, partie civile, eut pour avocat Me Floquet, assisté de Me Laurier, qui jouait alors les jeunes premiers républicains. Le procès finit, cela va de soi, par l'acquittement de l'assassin, et aussi par son écrasement sous la poussée vengeresse de l'opinion. Ce dernier résultat, le plus important et le seul possible, fut pour la majeure part l'œuvre de Floquet. Ceux qu'on

appelait les juges gagnèrent en conscience leurs appointements. Insolents, plats et cyniques, ils ne négligèrent aucun mensonge, aucune farce, pour dérouter l'attaque. Peines perdues : elle fut impitoyable, sûre, décisive. La vérité apparut, jetée en pleine lumière par la haute éloquence de Floquet. Partout on lut, relut, commenta son plaidoyer magnifique, et sa réputation devint de la gloire.

Après le procès de Tours, le procès de Blois. Vous vous rappelez cette funambulesque histoire? Le faux complot contre la vie précieuse du Sire, les bombes Lepet et autres ingéniosités. On en rit beaucoup. Rire salutaire, à la veille de tant de larmes. Avez-vous lu la verveuse plaidoirie de Floquet? Non. Relisez-la; c'est un remède excellent contre le spleen.

Ce procès de Blois, ramassis de vieilles loques mélodramatiques, avait été allumé sous « la marmite infâme » où ce piètre sorcier, Ollivier (Émile), mijotait son plébiscite. En dépit des Jules Favre, des Picard, des Gambetta, Ferry, Floquet, Cernuschi, le plébiscite Ollivier réussit, comme a réussi depuis les temps historiques, et peut-être avant, tout plébiscite, car le truc plébiscitaire est encore la

seule infaillibilité connue. Il eut pour lendemain prévu la guerre, et la guerre pour lendemain prévu aussi, l'invasion.

« Le 4 septembre, nous l'avons dit ailleurs, ne fut pas une révolution, mais une purgation. » L'opération fut rapide et pacifique. Il n'y eut point mort d'homme à Paris. Tous les bonapartistes eurent la vie sauve, et, dès le 5 septembre, ils purent tranquillement conspirer. Seul, un homme de police reçut quelque légère égratignure. Un autre faillit être jeté à l'eau. Mais Schœlcher le sauva avec l'aide du combattant de février, Floquet. Le premier, en effet, avec son confrère Lenoël, Floquet avait forcé la ligne de sergents de ville qui barrait le pont de la Concorde. Au Palais-Bourbon, il demeura dans la salle de la Paix, exhortant ceux-ci, calmant ceux-là. Il y entendit proclamer, en une heure, trente gouvernements provisoires. Et puis, avec le gouvernement de la Défense nationale, il entra dans l'Hôtel de Ville.

Le 4 septembre est dans la vie de tout républicain d'élite une date significative. Elle marque une fin et un commencement, pour tout dire une métamorphose. La veille, on était homme d'opposition. Le lendemain, il

fallut se révéler homme de gouvernement. Et en ces affres terribles où Bonaparte fuyant avait laissé la France, dans Paris surtout, dans cette capitale immense et trop cosmopolite, jetée comme pour une monstrueuse expérience aux plus formidables périls, l'assaut possible, le siège certain, l'espionnage, la faim, la défiance, la colère, la lassitude, la discorde, — homme de gouvernement, cela voulait dire tout à la fois : homme de courage physique et moral, de bonne humeur quand même, d'organisation, de dévouement et de conciliation; homme de toutes les qualités enfin, originelles ou acquises, dont quelques-unes suffisent, en temps ordinaire, pour établir une réputation ou asseoir une popularité. Crier : vive la République! était alors chose très simple; la proclamer, inutile ou prématuré. Il fallait la créer lentement, la prouver à un peuple incrédule et affolé, la rendre possible et inévitable, l'armer contre une victoire malheureusement improbable et contre une défaite, hélas! trop assurée, contre tous et contre elle-même. La République était alors quelque chose comme un vaisseau tout neuf et inachevé, non gréé, non approvisionné, qu'on lançait en pleine

tempête, sans boussole, avec des chefs improvisés, écoutés à peine ou discutés par un équipage indocile, sur une mer sans bornes. Imposer à la France de 1851 l'empire, ç'avait été une œuvre peu laborieuse où l'entente de quelques conjurés avait suffi. Quels miracles de génie et de patriotisme, déjà oubliés, n'a-t-il point fallu pour faire accepter par la France actuelle, pourtant si éprouvée, la République de 1870!

Charles Floquet se montra de suite homme de gouvernement. Rochefort, délivré, venait d'entrer à l'Hôtel de Ville, et déjà autour de lui un groupe d'ardents se formait. Floquet, son ami de collège, lui tint un langage patriotique, écouté aussitôt par l'auteur de *la Lanterne*. Témoin, lui aussi, de l'imminent danger, l'auteur de cette biographie se précipita de salle en salle, à travers les gardes nationaux qui veillaient aux abords du conseil, et, non sans peine, il put prévenir Jules Ferry dont il connaissait les bonnes relations avec Rochefort. Jules Ferry accourut, embrassa Rochefort, et l'entraîna au conseil. D'où un équilibre provisoire pour le gouvernement de la Défense.

La première proclamation de la mairie de

Paris est de la main de Charles Floquet. Le soir, avec deux ou trois personnes, sans armes, il s'en alla au Sénat pour le disperser. Amusante excursion dont il faut lire le récit dans la déposition de Charles Floquet devant la fameuse commission d'enquête instituée par la célèbre Assemblée nationale. Ce corps prévoyant, imaginé, s'il vous en souvient, pour « ne point s'opposer », le Sénat s'était exécuté d'instinct. Le président Rouher avait pris le rapide, emportant les plus précieuses archives en son château, où Bismarck les dénicha. Plus de sénateurs au Sénat, sauf deux, le général Montfort, gouverneur, et Ferdinand Barrot, cet ambassadeur pharamineux qui écrivait à son empereur : « Mais quel génie vous avez, Sire! Vous m'avez envoyé dans un pays dont je parle la langue! » Et Floquet ne les dispersa point, car il restait au Sénat quelques paletots de sénateurs dont la garde leur fut confiée.

Nommé adjoint au Maire de Paris, Floquet dressa, avec Étienne Arago et Brisson, cette première liste de maires que tout Paris approuva. Du 4 septembre au 31 octobre, il eut sa part d'initiative dans toutes les grandes mesures, celle par exemple, de l'assemblée fré-

quente de tous les maires à l'Hôtel de Ville. Mais il s'était surtout attribué les rapports de la Mairie avec la garde nationale, rapports ardus et délicats où sa loyauté politique lui valut des sympathies nombreuses.

Le 31 octobre, il partagea les périls de l'autorité légale. Mais parce que le gouvernement ne procéda point sur l'heure aux élections municipales, selon l'engagement contracté par la Mairie centrale et rédigé par Floquet, il donna sa démission et ne la voulut point retirer. « Ma pensée, a-t-il dit, avait été de dégager ma responsabilité d'une politique à laquelle je ne pouvais plus m'associer, mais en même temps j'avais horreur de la guerre civile dans la situation où nous nous trouvions. Je mets au défi qui que ce soit de trouver un acte de moi, une parole qui ne soit pas conforme à ce double sentiment, ou de signaler ma présence dans les réunions où l'on aurait préparé quelque chose contre le gouvernement de la Défense. » Nul témoignage n'est plus exact. La porte de Floquet demeura fermée aux agités. Il vota *oui* au plébiscite de novembre. Il resta, inébranlable et simple, dans le devoir patriotique. Il s'engagea dans les artilleurs de

Schœlcher, et continua de prendre part aux séances de la commission des barricades que présidait Rochefort.

Bien empêchée de se manifester dans Paris, puisque les Prussiens, selon leur invariable habitude, ne tentaient point l'assaut, cette commission cherchait à s'utiliser au dehors. Dans la nuit du 1er au 2 décembre, le général Ducrot lui fit demander un envoi de deux à trois cents travailleurs. Dréo, Floquet et Albert, l'ancien membre du gouvernement provisoire, acceptèrent la mission de les réunir et de les mener à Champigny. A huit heures du soir, on battit le rappel dans les plus vaillants quartiers, et, de carrefour en carrefour, nos délégués haranguèrent les citoyens accourus. Une troupe assez nombreuse les suivit vers le champ de bataille. Une fois dépassés les avant-postes français, il y eut quelque indiscipline avec désertions. Les chefs alors mirent le revolver au poing et leur attitude sauva l'expédition. A onze heures du soir, elle gagna Champigny où Ducrot n'était point. Un colonel du génie la reçut, et, sous sa direction, les travailleurs parisiens élevèrent ces barricades qui permirent au 35e de ligne de repousser, vers cinq heures

du matin, le mouvement offensif des Prussiens.

Le 8 février 1871, 93,579 électeurs envoient Floquet à l'Assemblée nationale. C'est quelque chose, il semble, que de compter à son actif cent mille voix, et le scrutin de liste fait à ses élus une autre figure que le petit jeu du scrutin d'arrondissement. *Quousque tandem?*

A Bordeaux, Floquet s'inscrit parmi ceux qui, en toute raison, ne désespèrent point de la France. Il vote contre le traité de paix imposé par ces bons Germains, peuple de philosophes qui avait déclaré, en mettant ses grosses bottes sur le sol français, ne vouloir point nous prendre un village et ne faire la guerre qu'au nommé Napoléon. Il vote contre la formation cocasse d'une garde départementale de l'Assemblée. Il vote contre cette provocation bête, le transfert de l'Assemblée à Versailles.

Entre la courte session de Bordeaux et la première session de Versailles, il alla passer quelques heures dans la famille de Mme Floquet, en Alsace. Comme il regagnait Paris par le seul chemin alors praticable, la Suisse, il apprit la nouvelle peu étonnante, mais si douloureuse, de l'insurrection du 18 mars.

Elle venait d'éclater enfin, sous les yeux de

la Prusse qui riait à en décrocher sa large mâchoire, cette insurrection formidable, résultante de tant de fatalités et de complicités. La plus excusable et la plus folle, la plus explicable et la plus condamnable des insurrections, dont le lugubre souvenir pèsera éternellement sur la mémoire de l'Assemblée ingrate qui l'a obstinément provoquée, et des partis vaincus ou impuissants qui l'ont, dès le 5 septembre, attisée, fomentée : le parti bonapartiste surtout, en qui l'histoire démasquera le bénéficiaire unique de cet effroyable malentendu.

En ces mois les plus terribles de l'année terrible, le caractère de Floquet ne se dément point. Entre l'adjoint au Maire de Paris et le représentant du peuple, nulle contradiction, nulle disparate. Il fut en 1871 contre la guerre civile ce qu'il avait été, en 1870, pour la guerre contre les barbares : un citoyen courageux, homme de gouvernement. Il prit, avec ses amis Lockroy et Clémenceau, une part active aux délibérations des maires. Tous trois, ils se multiplièrent au péril de leurs jours et de leur popularité, avertissant la Chambre, adjurant l'émeute. Partisans énergiques des élections municipales à bref délai, ils signèrent la trans-

action célèbre dont le rejet par cette Assemblée, dite nationale, ouvrit l'écluse aux torrents de sang prédits par M. Thiers. Tant que n'eut point commencé, abominable, irréparable, dans la lice étroite concédée par les spectateurs germains, la civile bataille, on entendit, par-dessus le choc des passions exaspérées, vibrer leur ferme éloquence. Puis, quand tout espoir fut perdu, frémissant et haussant les épaules : « En vérité, ces gens-là sont fous ! » cria Floquet à l'Assemblée de Versailles. Ce cri, toute la France le pensait, toute la France le répéta, et l'histoire lui ouvrira son écho sans fin.

Puis Floquet, Lockroy et Clémenceau donnèrent leur démission. « Nous jurons, écrivirent Lockroy et Floquet, devant la nation que nous n'avons aucune responsabilité dans le sang qui coule en ce moment. Mais puisque malgré nos efforts passés, malgré ceux que nous tentons pour arriver à une conciliation, la bataille est engagée, nous, représentants de Paris, croyons que notre place n'est plus à Versailles. Elle est au milieu de nos concitoyens, avec lesquels nous voulons partager, comme pendant le siège prussien, les souffrances et les périls qui leur sont réservés. Nous n'avons plus d'autre

devoir que de défendre comme citoyens, et selon les inspirations de notre conscience, la République menacée. » C'était là un hardi langage en ces jours maudits de haines imbéciles. Le devoir qu'ils proclamaient, ils le remplirent aussitôt. A leur appel accoururent chez Floquet, rue de Seine, quelques Parisiens d'une espèce fort rare alors dans Paris, des patriotes qu'une ambition malvenue n'avait point enrégimentés dans les Étéocles d'ici ou dans les Polynices de là-bas, également hostiles aux enragés de la Commune et aux enragés de Versailles, des politiciens, comme disent aujourd'hui les malins de droite et de gauche, des politiques, comme l'on disait aux temps semblables de la Ligue. Et c'était pour une ligue aussi qu'ils s'assemblèrent : la *Ligue d'union républicaine des droits de Paris,* dont le nom résume toute la mission. Floquet en fut le premier président. Autour de Lockroy, Clémenceau, Floquet, vinrent se grouper les Allain-Targé, les Brelay, les Frédéric Morin, les Schœlcher, Stupuy, Jobbé Duval, Carlos Derode, Yves Guyot, André Lefèvre, Harant, Murat, *e tutti quanti,* parmi lesquels s'honore d'avoir pris place votre serviteur, aussitôt que

l'intelligente et généreuse intervention de MM. Protot, Paul Dubois et Dacosta l'eut arraché aux griffes obstinées de Raoul Rigault.

Déjà ébauchée par les déposants devant la Commission d'enquête du 18 mars, l'histoire de cette Ligue a été retracée, dans un volume récemment paru, par son secrétaire, l'éminent écrivain André Lefèvre. Plus qu'aucun autre, ce livre, de style impeccable et de haute pensée, facilitera la tâche des audacieux qui essayeront de débrouiller le sanglant écheveau de 1871. Si la Ligue ne put arrêter la guerre civile, elle en précisa tout au moins le caractère général et les responsabilités. Elle en adoucit çà et là les horreurs. Elle obtint, pour les habitants de Neuilly bombardés par Versailles et Paris, la trève du 20 avril. Elle prévint plus d'un attentat, imposa plus d'un conseil, et sauva plus d'une individualité méritante.

Actif contre la violence, Floquet le fut en dehors de la Ligue, comme à la Ligue. Au Châtelet, à la réunion des francs-maçons qui voulaient planter sur les remparts les bannières de l'ordre, il s'éleva seul contre la proposition de prendre les armes, au cas où ces bannières seraient atteintes par les balles. Il fut hué, il

persista, et il triompha. Mais, à se jeter entre des fous furieux, l'on court un double danger. Deux fois arrêté par les fédérés, il le fut encore par les agents de M. Dufaure tandis qu'il se rendait à Bordeaux, délégué par la Ligue au Congrès des Conseils municipaux de France. On le garda trente jours en prison à Pau. Son nom fut envoyé avec son portrait à tous les préfets, sous-préfets, commandants de gendarmerie et commandants prussiens, si bien que, relâché après une ordonnance de non-lieu, il subit une arrestation nouvelle en allant rejoindre sa famille d'Alsace.

Enfin ! le 23 juillet 1871, Paris est convié à se donner ce Conseil municipal dont l'élection en avril eût provoqué sans doute l'avortement de la discorde hideuse. Dès avant son entrée au Luxembourg, où le quartier Saint-Ambroise, du XIe arrondissement, l'envoya siéger le 28 avril 1872, Floquet aida ses amis Allain-Targé, Clémenceau, Lockroy dans leur minutieuse enquête sur le dommage irrémédiable causé aux industries françaises par la stupéfiante prolongation des poursuites. Cette enquête, sanctionnée par la majorité du Conseil, aboutit à une demande d'amnistie, — la

première d'une interminable série, — qui aboutit à un ricanement de la douce Assemblée de Versailles. L'histoire dira les services que rendit à la grande capitale, si bêtement calomniée, son premier Conseil municipal élu. Toujours parmi les plus assidus, Floquet ne borna point son zèle aux travaux si absorbants du Conseil. Quatre années durant, on put lire ses articles en première page, dans la *République française,* alors que les républicains unis s'en venaient chercher à l'hôtel Colbert le mot d'ordre de la politique des résultats, depuis sottement abandonnée. Et puis, comme sous l'empire, sa parole fut toujours prête aux victimes de l'insatiable réaction. Grâce à lui, plusieurs membres de l'Internationale se virent acquittés. Grâce à lui, le général Ducrot perdit son procès contre cette *Émancipation* de Toulouse qui avait osé, l'effrontée, discuter les agissements de l'invincible guerrier.

Réélu en 1874 avec les membres de la gauche avancée, Floquet fut élevé à la présidence du Conseil. En 1876, 21,889 voix, joli chiffre pour un scrutin d'arrondissement, c'est-à-dire la presque unanimité du XIe, l'envoyèrent à la Chambre défendre le programme

Laurent Pichat, c'est-à-dire l'amnistie, la levée de l'état de siège, l'instruction gratuite, obligatoire et laïque, les libertés de réunion, d'association, de la presse, le service obligatoire, la suppression du budget des cultes, le retour à Paris, toutes les revendications formelles de l'opinion républicaine. Floquet les soutint à la tribune, et aussi dans le *Peuple*, feuille vive et militante, à un sou, qu'il dirigea quinze mois, des élections de 1876 à la veille du 16 Mai.

A la Chambre de 1876, comme au Conseil municipal de 1871, Floquet ne se laissa devancer par personne dans la question de l'amnistie. Aussitôt arrivé, il prononça sur cette question maîtresse un discours dont l'impression fut telle, même sur la majorité rétive, que M. Dufaure dut promettre, séance tenante, la cessation des poursuites. Après cinq années seulement de répression, c'était gentil, n'est-ce pas? Un peu plus tard, le même ministre hautain retrouva devant lui le même redoutable orateur, dans la question des honneurs funèbres soulevée par l'enterrement de Félicien David, et cette fois il tomba.

Est-il besoin de dire que Floquet fut, parmi les 363, l'un des premiers à la peine dans la

lutte contre les récidivistes du 16 Mai? Dès sa rentrée à Versailles, la Chambre créa pour sa protection le Comité des Dix-huit, et Floquet en fut. Il lança contre ce tragi-comique ministère Rochebouët, préface du coup d'État, un réquisitoire terrible. Et il fut aussi de cette Commission du budget qui refusa l'argent de la France aux aventuriers de l'ordre moral. Mac-Mahon enfin capitula. Dès lors, le député du XIe ne cessa de jouer dans la Chambre des 363 un rôle prépondérant. Son rapport sur l'élection de Fourtou éclaira d'une implacable lumière les hontes du 16 Mai. Son discours pour l'invalidation de Paul de Cassagnac, le plus grand triomphe jusqu'à ce jour de sa carrière oratoire, retentit par toute la France, et seul, le manque d'espace nous empêche d'en citer après tant d'autres la péroraison superbe.

A l'avènement du dernier ministère Dufaure, le groupe de l'Union républicaine se reforma, et Floquet en fut le premier président, comme jadis de la Ligue. Après les élections sénatoriales de 1879, il prêta sa parole à cette interpellation du 20 janvier qui précéda de si peu la retraite de Mac-Mahon. Avec tous les prévoyants, il batailla inutilement pour la mise

en accusation des De Broglie et autres Fourtou.

Un discours de lui enleva le vote sur la suspension de l'inamovibilité de la magistrature. Un autre fit tomber le ministère Waddington. Il fut de toutes les commissions du budget. Il parcourut le sud-ouest avec la Commission d'enquête sur les candidatures officielles du 16 Mai. On l'entendit en plus d'une province, à Lyon, Valence, Beauvais, Elbeuf, Lille, Rouen..... ici, menant la campagne des syndicats ouvriers contre les aimables collectivistes, là, prêtant son éloquente parole au *Denier des écoles* et à tant d'autres œuvres républicaines. Il fit à Paris maintes conférences, dont une, au théâtre de l'Ambigu, particulièrement applaudie : celle où, opposant le vrai *Peuple* de Michelet au faux peuple des Na-naturalistes, il caractérisa si bien « la sensation de fatigue, de dégoût, d'écœurement » qu'éprouvent, à la lecture de l'*Assommoir*, les hommes de goût, les patriotes soucieux du renom français. Enfin, en 1881, nommé vice-président, il présida plus d'une fois la Chambre avec un tact supérieur, apprécié par tous les partis.

En même temps qu'il rentrait toujours député du XIe à la Chambre de 1881, Floquet

prenait avec Allain-Targé la direction du journal l'*Union républicaine*, sur les instances du conseil d'administration présidé par M. Marmottan. Dépossédé, comme il le fut sitôt, de cette double direction heureusement combinée, ce journal eut une brillante mais courte carrière. Le 14 novembre, en effet, Allain-Targé était appelé au ministère des finances par Gambetta, et, dans les premiers jours de janvier 1882, le Président du Conseil appelait à la succession du regretté Hérold, préfet de la Seine, son compagnon de luttes et de triomphes, son frère de combat, l'ancien président du Conseil municipal, Floquet.

Elle lui porta bonheur sa dignité nouvelle, et sa popularité grandit au pavillon de Flore. Il activa, il pressa, et le 14 juillet il inaugura enfin cet Hôtel de Ville *redivivus* qui semblait plus inachevable que la cathédrale de Cologne. O la belle, ô l'inoubliable fête! Et quel lendemain, cette lutte étonnante où le Conseil municipal de Paris battit le Gouvernement et la Chambre! Floquet un instant fut deux fois préfet, sur la prière de l'État et par le vote du Conseil, quasi Maire de Paris.

Cependant les ministres, en ces temps si

proches et déjà si éloignés de nous, se pressaient comme l'on voit que se pressent les flots. Un ministère vint qui emporta les espérances de la municipale autonomie, et nous ne le maudirons point pour cela. Mais la liberté municipale était, avec telle et telle réforme, la revision de l'octroi, l'admission des syndicats ouvriers aux travaux de la Ville, inscrite au programme de l'ancien député de la Seine, et d'une sinécure préfectorale il ne se souciait guère.

Plusieurs villes justement lui offraient un mandat législatif. Il choisit celui de Perpignan, et quitta les Tuileries, où rien ne lui paraissait plus à faire, pour le Palais-Bourbon, où dès hier une proposition célèbre.....

Oui, mais hier n'appartient pas encore à l'histoire, et puis l'espace nous manque. Ici, bon gré mal gré, finit notre récit. Vous semble-t-il un peu laudatif? Que voulez-vous? telles natures tout d'une pièce, avant tout sincères et bonnes, échappent volontiers à la critique. Charles Floquet, je le répète, est une de ces natures-là.

CÉLÉBRITÉS CONTEMPORAINES

ERNEST RENAN

PAR

PAUL BOURGET

PARIS
A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1883

Je crains les blasphèmes que la terreur physique de la dernière heure pourrait me faire proférer contre l'Éternel. L'existence a été pour moi un bienfait ; si elle m'était offerte, je l'accepterais de nouveau, et, à moins que mes dernières années ne me réservent des peines bien cruelles, je n'aurai qu'à remercier la cause éternelle de tout bien de la charmante promenade qu'il m'a été donné d'accomplir à travers la réalité.

qui m'a été donnée sans que je l'aie demandée

Ernest Renan

Extrait du manuscrit de *Mes Souvenirs*.

ERNEST RENAN

Imp A Quantin

ERNEST RENAN

C'est un petit hôtel garni tout voisin de la gare Montparnasse, à Paris. Au rez-de-chaussée, un café se creuse, obscur et paisible. Au premier étage, une salle de restaurant, qui peut contenir environ trente ou quarante personnes, abrite, les mardis et les samedis, la gaieté honnête des noces du quartier; mais, une fois par mois, le soir, cette salle accueille des convives d'une tout autre

espèce. Beaucoup de ceux-là parlent entre eux une langue qui n'est pas le français. Au dessert, ils chantent, sur de vieux airs, les paroles de romances dès longtemps oubliées, si jamais elles ont été sues au bord de la Seine :

Anne de France fut reine,
En sabots, mirlitontaine,
Vivent les sabots de bois !...

La cordialité des souvenirs du pays alterne avec l'ardeur convaincue des discussions philologiques... Les convives de ces agapes que le sifflet des trains en partance pour Nantes et pour Rennes coupe tristement, sont des Bretons établis à Paris et demeurés fidèles au culte de leur chère province. Le dîner qui les réunit s'appelle le Dîner Celtique, et le président qui siège au haut bout de la table porte tout simplement un des noms les plus fameux de notre époque. Ce n'est ni plus ni moins que M. Ernest Renan.

J'ai rencontré le Maître Écrivain bien des fois et dans toutes sortes de circonstances. — Je l'ai vu assis dans un coin de salon princier et donnant la réplique à des hommes presque aussi célèbres que lui, avec cette finesse de

causerie qui fait son charme incomparable, — tour à tour ironique et enthousiaste, évoquant, comme il sait le faire, du profond de l'histoire, les figures touchantes ou grandioses des martyrs et des saints, ou bien projetant sur l'obscurité de notre horizon philosophique et social quelques-unes de ces hypothèses étrangement séduisantes dont foisonnent ses ouvrages de fantaisie. Je l'ai vu retiré dans le silence de son cabinet de travail, accoudé sur le bureau où il a écrit tant de pages exquises, et parmi ses livres — les amis de ces heures studieuses et les complices de sa gloire. — Mais nulle part je ne l'ai trouvé plus rayonnant d'aise et d'une verve plus éveillée qu'à cette modeste table du petit hôtel d'à côté la gare Montparnasse, où j'étais son voisin par invitation, moi indigne — tandis que les jeunes gens auprès de lui chantaient le couronnement de la reine Anne, et que ses yeux bleus de Celte, fier de sa race, s'éclairaient d'une flamme. — Il y avait quelque chose d'infiniment rassérénant pour la pensée au spectacle de cet écrivain d'une si éclatante renommée, à ce point touché de la respectueuse sympathie dont l'entouraient ses compatriotes, et aussi simple dans son abord

que s'il eût quitté d'hier seulement sa cité de Tréguier, « la vieille ville sombre écrasée par sa cathédrale, mais où l'on sent vivre une forte protestation contre tout ce qui est plat et banal... » Il n'a pas menti lorsque dans un de ses *Souvenirs d'enfance* il a dit : « Je me retrouvais moi-même, quand j'avais revu mon haut clocher, la nef aiguë, le cloître et les tombes du XVe siècle qui y sont couchées. Je n'étais à l'aise que dans la compagnie des morts, près de ces chevaliers, de ces nobles dames dormant d'un sommeil calme, avec leurs levrettes à leurs pieds et leur grand flambeau de pierre à la main... »

M. Ernest Renan est en effet un des exemples les plus frappants à l'appui de la thèse qui attribue à l'influence locale l'originalité intime et comme la sève vivante du talent. Tous les traits particuliers au génie breton se retrouvent en lui. Une éducation d'intelligence scientifique et moderne n'a pu les modifier. Dans ce morceau d'une poésie singulière qu'il a intitulé « Prière que je fis sur l'Acropole quand je fus arrivé à comprendre la Parfaite Beauté », il a pu dire : « Je suis né, déesse aux yeux bleus, de parents barbares, chez les Cimmé-

riens bons et vertueux, qui habitent au bord d'une mer sombre, hérissée de rochers, toujours battue par les orages. On y connaît à peine le soleil ; les fleurs sont les mousses marines, les algues et les coquillages coloriés qu'on trouve au fond des baies solitaires. Les nuages y paraissent sans couleur, et la joie même y est un peu triste ; mais des fontaines d'eau froide y sortent des rochers, et les yeux des jeunes filles y sont comme ces vertes fontaines où, sur des flots d'herbe ondulée, se mire le ciel...

« Mes pères, aussi loin que nous pouvons remonter, étaient voués aux navigations lointaines, dans des mers que tes Argonautes ne connurent pas. J'entendis, quand j'étais jeune, les chansons des voyages polaires. Je fus bercé au souvenir des glaces flottantes, des mers brumeuses semblables à du lait, des îles peuplées d'oiseaux qui chantent à leurs heures, et qui, prenant leur volée tous ensemble, obscurcissent le ciel... » A ces lignes seules et quand nul autre document ne viendrait corroborer cette première induction, l'observateur reconnaîtrait la marque propre de la poésie celtique, cette imagination toute morale qui projette sur les objets la nuance intérieure des pensées de

l'âme, — imagination qui fait des mystiques bien plutôt encore que des artistes, et qui trouve son plein exercice dans les scrupules de la vie philosophique et religieuse.

Ce caractère particulier est-il dû au principe inexplicable de la race ou bien au climat? Très vraisemblablement l'une et l'autre influence ont dû contribuer à le développer. Si le milieu ne fait pas tout de l'homme — ainsi que paraissent le croire certains psychologues, — il n'en est pas moins vrai qu'il favorise ou combat d'une façon puissante les tendances primitives avec lesquelles nous sommes nés. Et la solitude mélancolique de la Bretagne était bien faite pour renforcer la disposition de l'âme celtique à se replier sur elle-même et à vivre dans ses rêves. Il est curieux de constater que chez M. Ernest Renan, par exemple, cette disposition a été victorieuse de toutes les doctrines de la rhétorique actuelle. Si l'on s'avise de comparer une quelconque de ses belles pages à plusieurs morceaux des autres maîtres contemporains, on constatera aisément combien le style de l'auteur de la *Vie de Jésus* est une exception dans notre époque. Le choix tout intellectuel des épithètes, l'harmonie toute spiri-

tuelle de la période, la subtilité toute délicate du développement contrastent à l'extrême avec les procédés positivistes et souvent physiologiques de notre prose d'aujourd'hui. Évidemment l'homme qui écrit ainsi a une manière de former ses idées qui lui est personnelle jusqu'à paraître étrange au critique. Mais la science ne nous indique-t-elle point que l'atavisme est le plus sûr facteur du talent, et qu'un grand écrivain n'est que la manifestation glorieuse d'un peuple d'ancêtres dont l'âme obscure prend en lui sa conscience éclatante et définitive?

Il n'y a pas d'indiscrétion à raconter ce que l'auteur de la *Vie de Jésus* a dit lui-même, — que M. Renan le père fut un marin et que le futur grand écrivain naquit à une époque où sa famille se débattait dans un état voisin de la gêne. Cette gêne s'accrut encore quand le marin fut mort à la mer. La sœur de M. Ernest Renan — cette personne distinguée dont il a raconté la vie dans une brochure presque inédite et qui demeure son œuvre la plus émue peut-être, sinon la plus accomplie, — prit la direction d'une école, tandis qu'un autre fils entrait dans une maison de banque et que le

dernier commençait ses études au petit séminaire de Tréguier.

Ce fut la seconde influence qui inclina l'esprit de M. Renan vers les contemplations de la vie morale. Dans ces premières années de collège, si dures à beaucoup d'enfants délicats, que la brutalité de l'existence commune écœure et que l'indifférence des maîtres décourage, le petit garçon de Tréguier eut devant les yeux la vertu simple mais profonde, et autour de lui la sympathie naïve mais réchauffante, de bons et dignes prêtres, demeurés fidèles aux meilleures traditions du clergé provincial. « Ils m'apprirent le latin, dit M. Renan, dans ses *Souvenirs*, à l'ancienne manière, qui était la bonne... Mais ils cherchaient par-dessus tout à former d'honnêtes gens... Ainsi, au lendemain de la Révolution de 1830, l'éducation que je reçus fut celle qui se donnait il y a deux cents ans dans les sociétés religieuses les plus abritées... » Et plus loin, résumant d'un trait l'impression durable et totale que cet enseignement fit sur sa jeune pensée, il déclare avoir été persuadé par ses maîtres de deux vérités absolues : « la première, que quelqu'un qui se respecte ne peut travailler qu'à une

œuvre idéale, car le reste est secondaire, infime, presque honteux, *ignominia seculi;* la seconde, que le christianisme est le résumé de tout idéal... » Il n'est pas besoin d'avoir lu beaucoup des livres de M. Renan pour constater que s'il a donné à ces deux vérités un sens de plus en plus subtil et raffiné, il n'a jamais cessé d'y subordonner son action et sa rêverie.

On a souvent remarqué, à l'occasion de l'auteur de la *Vie de Jésus,* que l'éducation religieuse avait chez lui, comme chez beaucoup d'autres, laissé une trace ineffaçable. Il y a une sorte d'onction presque sacerdotale dans son éloquence, qui trahit cette première empreinte. Les critiques hostiles et superficiels ont pu le regretter ou s'en affliger. Il me semble que nous aurions perdu à ce que cette trace fût tout à fait absente des œuvres de M. Renan. On oublie trop, quand on adresse un tel reproche à un historien des religions, que le grand instrument divinatoire est la sympathie, et que pour pénétrer avec une suprême délicatesse dans les consciences des croyants des anciens temps, il faut, soi-même, non seulement avoir eu la foi, mais en avoir gardé la nostalgie, partant l'intelligence. Quand un homme

de notre temps veut se représenter l'intérieur de l'âme de personnes pour qui la question de l'*au delà* était la grande, l'unique affaire, il est bon, disons mieux, il est nécessaire que pendant toute une période de sa vie il ait éprouvé naïvement, sincèrement, les profondes angoisses du problème de la mort et de la destinée. Il ne me semble pas probable qu'un savant elevé, comme Stuart Mill le fut par exemple, sans aucun enseignement de piété, puisse jamais se former une notion très exacte des exigences religieuses d'où les dogmes sont issus, tant est exacte cette conception maîtresse du *Wilhelm Meister* de Gœthe : que toute erreur, pourvu qu'elle soit de bonne foi, profite à l'esprit. « Le devoir de celui qui instruit les hommes n'est pas de les préserver de l'erreur, mais de guider celui qui s'égare, de lui laisser vider la coupe de l'erreur. C'est là la sagesse du maître. Celui qui ne fait que goûter à l'erreur la conserve longtemps avec lui, il la regarde comme un rare trésor; mais celui qui a épuisé la coupe connaît l'erreur, s'il n'est pas un insensé... » J'imagine qu'aujourd'hui qu'il a rompu à jamais avec son christianisme d'antan, M. Ernest Renan doit parfois se rappeler la

phrase de Goethe et remercier les vieux prêtres de Tréguier des vertus de cœur et d'esprit qu'ils lui ont données sous le couvert d'une théologie que leur élève a depuis jugée insuffisante.

Les jours se passent, la quinzième année arrive. Toutes les circonstances extérieures et intérieures paraissent destiner le jeune homme à l'humble et paisible fortune d'un curé de campagne. Le hasard en décide autrement. Mgr Dupanloup, alors simple abbé, mais déjà enflammé du zèle de direction et de propagande dont il devait brûler jusqu'à sa mort, gouvernait à Paris le petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Sa grande préoccupation était de racoler un peu partout des élèves remarquables et dont il pût un jour faire des prêtres éminents. Le *palmarès* du collège de Tréguier tomba sous les yeux d'un des amis que l'ardent supérieur employait au recrutement de sa jeune armée. Le nom d'Ernest Renan revenait dans ce modeste registre des triomphes scolaires avec une si évidente supériorité que l'attention de l'ami de l'abbé Dupanloup s'en éveilla. Renseignements furent pris, et une bourse offerte à l'écolier. C'était en 1836. Il avait alors quinze

ans et demi. Sa famille accepta cette chance inespérée d'une éducation exceptionnelle avec l'enthousiasme qu'on devine. « Nous n'eûmes pas le temps de la réflexion, dit M. Renan. J'étais en vacances chez un ami, dans un village près Tréguier; le 4 septembre, dans l'après-midi, un exprès vint me chercher. Je me rappelle ce retour comme si c'était d'hier. Il y avait une lieue à faire à pied à travers la campagne. L'Angelus du soir se répondant de paroisse en paroisse répandait dans l'air quelque chose de calme, de doux et de mélancolique, image de la vie que j'allais quitter pour toujours.... » Le 7 du même mois, le petit Breton entrait dans la grande maison d'instruction religieuse dont l'abbé Dupanloup avait fait la pépinière des futurs combattants du bon combat. En ses heures de doute — et qui n'en a pas, même parmi les enthousiastes? — l'évêque d'Orléans a dû songer souvent à cet appel par lui adressé à un de ceux qu'il considérait comme le pire ennemi peut-être de tout ce qu'il aimait!

« Oui, un lama bouddhiste, ou un fakir musulman transporté en un clin d'œil d'Asie en plein boulevard, serait moins surpris que je ne le fus en tombant subitement dans un milieu

si différent de celui de mes vieux prêtres de Bretagne... Ce n'était pas la même religion... [1] »
Non, mais d'une extrémité à l'autre de cette maison d'étude courait comme une flamme l'esprit de ce grand excitateur qui eut nom Mgr Dupanloup. Cet homme remarquable avait un idéal complexe et singulier de l'éducation où le culte passionné des belles-lettres se mélangeait à la foi profonde. Il y a quelque rapport entre ce prélat du XIXe siècle, ivre d'enthousiasme pour Virgile, pour Homère, pour Tite-Live, pour la noble prose, pour les vers harmonieux, et ces cardinaux de la Renaissance qui traduisaient en périodes cicéroniennes leurs réflexions morales et leurs idées théologiques. M. Renan nous a tracé, avec une coquetterie charmante d'impartialité, un portrait vivant et presque sans ombres de ce directeur d'un petit séminaire à la mode. Ce dont l'abbé Dupanloup raffolait par-dessus toutes choses, c'était le talent. Il allait le cherchant, l'éveillant, l'activant, — infatigable. Un élève écrivait une lettre touchante à sa mère. Le directeur, qui ouvrait toute la correspondance remarquait la lettre, s'occu-

1. M. Renan. *Souvenirs*.

pait de l'élève, et à la séance du vendredi, où il se faisait lire, devant tous les élèves assemblés les places et les notes de la semaine, il savait trouver la phrase qui allume dans le cœur des adolescents la réchauffante étincelle de l'orgueil littéraire.... « J'étais cinquième seulement ou sixième, — ah! fit le directeur, si le sujet eût été celui d'une lettre que j'ai lue ce matin, Ernest Renan eût été le premier[1] ». — Il suffit de se rappeler le collège et ce qu'il peut tenir d'émotion intime dans l'attente d'une bonne ou d'une mauvaise parole du maître pour comprendre la dictature morale que l'abbé Dupanloup exerçait ainsi sur ses élèves. Le règlement voulait que tous les soirs une demi-heure fût consacrée à la lecture d'un ouvrage de piété. L'abbé avait pris pour lui-même cette demi-heure, et il parlait à ces enfants, de dogme parfois, et parfois, j'imagine, de littérature; d'autres fois un événement, personnel au supérieur ou à l'un des enfants, faisait la matière de l'entretien. En un mot, cet incomparable éducateur vivait uniquement pour ses élèves, et, ce qui est la vraie méthode pour séduire et dominer

1. M. Renan, *Souvenirs*.

des âmes, il vivait avec eux. Les lecteurs du M. Renan désabusé, mais si merveilleusement artiste, de 1883, peuvent deviner de quel amour l'abbé Dupanloup dut entourer la plante grandissante de cette rare imagination. Peu de sentiments sont aussi féconds en profondes, en pures délices : voir une intelligence adolescente, et qui s'ouvre aux divines impressions des chefs-d'œuvre, comme une rose s'ouvre au soleil ; — la voir et la suivre et l'aider ; être pour elle ce que l'air léger, ce que le vent tiède, ce que les pluies bienfaisantes sont pour la fleur ; participer à cette éclosion d'une pensée ; devenir en quelque sorte, et d'une façon en un certain sens irréparable, l'esprit d'un esprit, j'allais dire l'âme d'une âme ; — n'est-ce pas la poésie même de l'éducation et la rançon de tous les dégoûts qu'entraîne avec soi la discipline de l'enfance ? Cette poésie, il est vrai, demeure le plus souvent le rêve ironique et impossible à posséder qui fait mieux sentir par le contraste ce qu'il y a de trivial et de médiocre dans la réalité. L'abbé Dupanloup, lui, à force d'enthousiasme, triomphait de cette réalité triviale et médiocre : « Il fut pour moi, avoue M. Renan, ce qu'il était pour tous, un principe de vie, une sorte de Dieu... »

Trois années s'écoulèrent entre l'entrée au séminaire de Saint-Nicolas et l'entrée plus grave au séminaire d'Issy, maison de campagne où les futurs Sulpiciens faisaient leurs études de philosophie. Ces trois années tuèrent quelque chose dans le petit Breton, venu de Tréguier après avoir écouté l'Angelus du soir. — L'enfant naïf et recueilli dont le clocher natal avait comme enveloppé l'âme de fraîcheur sombre et pieuse céda la place au clerc lettré, à l'excellent humaniste, à l'admirateur des artistes du siècle. L'élève de l'abbé Dupanloup avait lu les vers de Lamartine, ceux de Victor Hugo. Il avait aperçu la grande et violente mêlée de Paris, et compris la gloire. Il y a ainsi dans l'existence de tout homme destiné à devenir un écrivain une heure décisive où il cesse de voir les choses par dedans, — il n'écrirait pas, — et où il commence de les voir par le dehors. — Heure fatale, car de ce jour-là les sentiments cessent d'être tout à fait désintéressés ! Nous ne les avons plus en nous uniquement pour les avoir, nous les avons pour en tirer parti au profit d'une œuvre, où ils n'entrent, où nous n'entrons nous-mêmes qu'en qualité de moyens nécessaires ! — Heure bénie, car c'est d'elle

que date l'amour de la Muse. « Cet amour-là, disait l'héroïque Flaubert, console des autres et les remplace!.. » C'est dans la salle de travail de Saint-Nicolas que M. Ernest Renan, alors si inconnu de lui-même et du monde, devint l'homme de lettres qu'il est demeuré à travers toutes les métamorphoses de sa pensée, l'homme de lettres qui, à l'heure présente ne voit plus guère dans les vicissitudes de la vie qu'un prétexte à des pages éloquentes et fines. C'est encore Flaubert qui disait : « Le monde et sa propre personne ne fournissent à l'écrivain qu'*une illusion à transcrire....* » Ne serait-on pas tenté de croire que, du moins au point de vue chrétien, les vieux docteurs avaient raison qui considéraient le talent comme un péché splendide?

Le séminaire d'Issy renouvela chez M. Renan les sources à demi taries de la curiosité scientifique. Il nous a présenté un tableau charmant du petit pavillon de la reine Margot devenu, par les hasards des héritages et des donations, une succursale du grand Institut de Saint-Sulpice. La vieille construction, le parc attenant où des édicules pieux et des statues de sainteté dressaient leur forme grise au détour des allées, le petit cimetière de la compagnie, et

tout auprès une imitation de la *santa casa* de Lorette, — n'était-ce point là un cadre tout préparé pour la rêverie, érudite à la fois et dévote, d'une âme qui se croyait chrétienne, et qui n'était déjà plus que curieuse, sentimentale et poétique? « Mon premier idéal, a dit M. Renan, est une froide charmille janséniste du XVIIe siècle, avec l'impression vive de l'air et l'odeur pénétrante des feuilles tombées. Je ne vois jamais une vieille maison française de Seine-et-Oise ou de Seine-et-Marne, avec son jardin aux palissades taillées, sans que mon imagination me représente les livres austères qu'on a lus jadis sous ces allées... » Il faudrait rapprocher de cette phrase significative les pages du *Volupté* de Sainte-Beuve où Amaury raconte les promenades de ses après-midi d'automne, en compagnie d'un recueil de ces élégies antiques où il est parlé des jours qui s'écoulent, de la jeunesse qui ne reviendra pas. Sans que M. Renan s'en doutât encore, il passait déjà en lui un peu de ce frisson de mélancolique épicurisme qui lui a inspiré les étranges et admirables fragments de son *Eau de Jouvence*. Mais Amaury associait aux nostalgies des jours passés le désir de la femme aux lèvres parfu-

mées qui vous invite à vous couronner de roses en attendant qu'elles soient flétries[1], tandis que le séminariste d'Issy voyait seulement, dans sa candeur, la Science lui sourire, — maîtresse aussi perfide peut-être, aussi coquette, aussi torturante que les autres! — Un M. Pinault, qui était un des professeurs du séminaire, trouva un jour l'élève assis sur un des bancs du parc et lisant le traité de Clarke sur *l'existence de Dieu*. Certes, la distraction était innocente, mais les grands connaisseurs des choses de l'âme savent trop bien quelles formes subtiles le démon peut revêtir pour attirer ses victimes loin de la droite règle et de l'action stricte ; et, à voir le jeune homme enveloppé dans sa houppelande qui absorbait son opium métaphysique avec une infinie jubilation, le vieux prêtre s'écria : « Oh le cher petit trésor ! mon Dieu ! Qu'il est donc joli, là, si bien empaqueté ! Oh ! ne le dérangez pas. Voilà comme il sera toujours !... Il étudiera, étudiera sans cesse, mais quand le soin des pau-

1. C'est le passionné discours des impies dans l'écriture : « Coronemus nos rosis, donec immarcescant et nullum pratum sit quod non pertransiverit luxuria nostra. » (Sap. II, 8.)

vres âmes le réclamera il étudiera encore. Bien fourré dans sa houppelande, il dira à ceux qui viendront le trouver : ah laissez-moi !.. » Le bon abbé qui prédisait ainsi à M. Renan sous une forme pittoresque et naïve son dilettantisme implacable avait raison, et raison aussi ce M. Gottofrey, un autre maître d'Issy, qui s'épouvanta de la voluptueuse manie d'étude de son élève jusqu'à lui dire, un jour, comme illuminé de la vision de l'avenir : « Vous n'êtes pas chrétien !...»

Chrétien, certes, M. Renan l'était encore, et quoiqu'une acharnée curiosité l'eût déjà conduit à une sorte de scepticisme philosophique tout voisin du scepticisme religieux; il pouvait se répéter les vers du vieux Brucker :

Percurri, fateor, sectas attentius omnes.
Plurima quæsivi, per singula quœque cucurri;
Nec quidquam inveni melius quàm credere Christo[1].

Et il dut se les redire en effet lorsque, passant du séminaire d'Issy à celui de Saint-Sulpice, il fit cette démarche presque irréparable à la suite

1. J'ai parcouru, je l'avoue, toutes les sectes; — j'ai bien cherché, j'ai bien couru. — Je n'ai rien trouvé de meilleur que la foi au Christ.

de laquelle il ne pouvait plus guère devenir qu'un fanatique ou qu'un résigné. Pour celui qui a consacré les meilleures années de sa jeunesse aux études de la théologie, quelle carrière est ouverte s'il renonce au sacerdoce? A combien de personnes fera-t-il comprendre qu'ayant conservé la foi jusqu'à un âge de réflexion déjà mûre, et poussé la piété jusqu'à un degré de sacrifice suprême, il a dû cependant, pour garder sa propre estime, renier cette foi, désavouer cette piété, refuser ce sacrifice? L'immortel honneur de M. Renan sera d'avoir vu ces obstacles, — mais d'avoir vu aussi, avec une lucidité plus courageuse, cette grande loi de l'honneur intellectuel, qui veut que notre vie extérieure soit en accord avec notre vie intérieure, et nos actions avec nos idées. Quand il entra au séminaire de Saint-Sulpice, il croyait encore; — quand il cessa de croire, il en sortit avec la morne perspective d'une existence à refaire d'un bout à l'autre et dans des conditions redoutables d'inconnu. De telles déterminations sont de celles qui classent les âmes, — mais à un prix parfois bien cruel.

On trouvera dans ces *Souvenirs* de M. Renan qui demeureront la source souverainement

précieuse de toutes ses biographies, un récit simple, et saisissant par cette simplicité même, du drame moral dont l'issue fut une rupture définitive avec le séminaire et avec la foi de sa jeunesse. Ce fut un drame, en effet, mais un de ces drames lents et obscurs qui ne se résolvent pas en quelque scène tragique. M. Renan n'eut point, comme ce noble et plaintif Jouffroy, sa nuit de décembre. Il ne vit pas sa piété disparaître tout entière sous ses regards, comme le palais d'Aladin s'évanouit dans le conte des *Mille et une nuits*. Cela tient à ce qu'il ne se posa pas d'un bloc, comme beaucoup ont fait et feront, le problème de la vérité de la religion. Voué par nature aux recherches de l'érudition, il était devenu, à Saint-Sulpice, l'élève favori de l'abbé le Hir, lequel était chargé du cours de grammaire et du cours d'hébreu. Sous la discipline de ce maître, auquel il rapporte modestement tout ce qu'il vaut comme savant, M. Renan devint un philologue d'une grande valeur. Sa puissance de travail est restée considérable. S'il faut nous en rapporter à ses confidences, elle atteignit son plus haut degré dans cette période de sa jeunesse : « Je ne peux comparer ces années

de travail, dit-il, qu'à une violente encéphalite durant laquelle toutes les fonctions de la vie furent suspendues en moi. » Il connut alors les grandes œuvres de l'exégèse allemande, qui borne la critique religieuse à la critique des sources de la tradition religieuse, et c'est à la suite des objections toutes philologiques de cette exégèse qu'il arriva, mais lentement, à ne plus croire à la divinité des livres soi-disant révélés. « Mes raisons, écrit-il à la fin du récit de ce qu'il appelle sa *Nephtali*, sa lutte intime, mes raisons furent toutes de l'ordre philologique et critique ; elles ne furent nullement de l'ordre métaphysique, politique, moral... » Heure par heure la négation s'établit en lui avec une évidence qui ne lui permettait plus de porter sans hypocrisie la soutane du sulpicien. Le 6 octobre 1845, il descendait les marches de Saint-Sulpice pour aller jusqu'à un petit hôtel au coin de la place, où il avait retenu une chambre. Il croyait d'abord n'avoir brisé qu'avec une profession. Il se trouva qu'il avait brisé avec le christianisme tout entier.

Les observateurs de la vie morale ne manqueront pas de remarquer l'état d'entière séré-

nité où est demeuré M. Renan vis-à-vis des choses de la religion. Cette sérénité fut la récompense de l'absolue bonne foi avec laquelle il se conduisit en ces années d'effort vers le vrai. Mais cette bonne foi pouvait lui coûter cher, car il se trouvait réduit aux chétives ressources des leçons particulières dans une ville où il ne connaissait personne, et n'ayant même pas ce titre de bachelier qui ouvre aux nécessiteux les portes des humbles pensions. Un amer et tragique écrivain, M. Jules Vallès, a raconté dans son *Jacques Vingtras,* l'âpreté de la lutte qu'il eut à soutenir contre la destinée, pour avoir affronté, lui aussi, ce Paris formidable, et les misères du gagne-pain qu'il offre aux anciens lauréats des lycées ou des séminaires. L'heureuse fortune de M. Renan voulut qu'il rencontrât, dans ces heures de dangereuse épreuve, une protection faite de tendresse et d'intelligence, celle de cette sœur dont j'ai déjà cité le nom. Henriette Renan avait, à la suite d'essais divers, accepté la place d'institutrice dans une grande famille de l'étranger. Confidente de la crise intérieure que subissait son frère, elle l'avait encouragé à suivre le chemin montré par la conscience. Elle lui avait donné

ce secours du bon conseil qui soulage si délicieusement les solitaires angoisses du cœur. Elle lui donna le secours matériel qui écarte le besoin immédiat. Les douze cents francs qui vinrent d'elle au jeune homme, — économies d'une fille pauvre et fière, — suffisaient à écarter les premières et immédiates inquiétudes. M. Renan eut le loisir de regarder autour de lui, de se faire agréer comme professeur interne dans une modeste institution. Il y commença de préparer ses examens universitaires, qui furent comme un jeu pour cet esprit exercé à la rude gymnastique de Saint-Sulpice. En 1848, c'est-à-dire exactement trois années après avoir abandonné le séminaire, M. Renan était reçu le premier au concours de l'agrégation de philosophie. Dans l'entre temps, il avait présenté à l'Institut un mémoire sur les langues sémitiques, et remporté le prix Volney. La carrière de la haute science s'ouvrait devant lui.

L'existence d'un homme d'étude se passe tout entière entre les murs de son cabinet, parmi ses papiers. Aussi la nomenclature des ouvrages de M. Renan constitue-t-elle la seule biographie de ses années de virilité. Comment ne pas insister pourtant sur le gracieux et tendre

roman d'amitié qui fut le charme de cette entrée du jeune savant dans la pensée libre, et déjà dans la renommée? Sa sœur Henriette, revenue de l'étranger, habitait avec lui, participant à tous ses efforts, inspirant toute son énergie. Elle réalisait, cette sœur un peu jalouse et farouche, mais d'une incomparable délicatesse de sensibilité, cette chimère de l'amie idéale et bienfaisante, qui joint à la grâce d'un esprit de femme la beauté morale d'un grand cœur d'homme. Il n'était aucune des recherches de son frère auxquelles elle ne pût s'associer, aucune de ses subtilités qu'elle ne pût comprendre, aucune joie qu'elle voulût recevoir, sinon de lui, aucune peine qu'elle ressentît, sinon les siennes. Et quand elle mourut au cours d'un des voyages qu'elle fit avec son frère en Syrie, l'homme déjà illustre, auquel elle avait voué sa vie, put déposer sur son tombeau, comme une précieuse couronne de fleurs qui ne se faneront jamais, cette dédicace de la *Vie de Jésus*, sa plus admirable page peut-être et la plus suave : « Te souviens-tu, du sein de Dieu où tu reposes... » Il avait perdu en elle le bon génie de ses plus nobles heures.

Les années cependant avaient marché, M. Renan avait multiplié les publications : articles dans le *Journal des Débats*, essais dans la *Revue des Deux Mondes*, mémoires à l'Institut. Il avait occupé une place importante à la Bibliothèque nationale, conquis un fauteuil à l'Académie des inscriptions. Nommé professeur au Collège de France, puis tenu à l'écart de sa chaire par suite des manifestations bruyantes qui avaient accueilli sa leçon d'ouverture, en 1863, il donna au public sa *Vie de Jésus*, et il atteignit du coup une réputation européenne. La magie mélodique de son style était cette fois mise au service des idées qui touchent aux fibres les plus vivantes de la conscience de l'homme moderne. A la négation moqueuse de Voltaire, il arrivait, substituant cette sorte de négation mélancolique et adoratrice qui est la sienne. Il couchait au tombeau le Crucifié, avec des larmes ineffablement tristes et douces, le pleurant d'avoir souffert et d'être mort en vain, et se pleurant lui-même de ne pas croire à la divinité de la plus noble victime qui ait jamais versé son sang. C'était, ce livre demeuré unique, un si troublant et délicieux mélange de vénération et d'analyse,

de rêverie et de science! La poésie des paysages y faisait un fond si lumineux au visage sublime de Celui qui mourut réellement pour sauver le monde ancien des ténèbres et du péché! Les âmes pieuses furent tout à la fois consternées et ravies. Les âmes impies furent séduites. Les âmes indifférentes furent attendries. Une tempête de polémique se déchaîna, à travers laquelle le livre passa, guidé par un invisible esprit, comme l'esquif de l'Évangile, où Jésus repose dans la tempête aussi, mais calme et sans qu'une boucle de sa céleste chevelure tremble sous la brise. Aujourd'hui la tempête s'est éloignée, le livre demeure. Je ne sais pas s'il est exact, et il est possible que la portion philosophique et historique prête à des reproches justifiés, — mais la portion morale est au-dessus de ces reproches, et c'est par elle que l'œuvre est durable, par ce culte dépourvu de toute forme précise pour la personnalité idéale du Nazaréen, — livre vraiment incomparable d'élévation et de rêverie, et qui serait le plus beau des livres écrits sur Jésus, n'étaient *les Évangiles* et l'*Imitation!*

La portion morale, — à mesure que M. Ernest Renan s'est avancé dans l'âge et dans la

réputation, de plus en plus il l'a laissée se développer dans son esprit et dans ses livres jusqu'à prendre, à certains moments, toute la place comme dans ses deux comédies philosophiques et dans ses *Souvenirs*. Il me semble qu'il lui doit le meilleur de son talent, comme il lui doit les plus sincères de ses admirateurs. La grande quantité de science qu'il a dépensée dans son *Histoire des Origines du Christianisme* n'aurait pas suffi à lui conquérir cette place presque suprême qu'il occupe dans l'opinion contemporaine, si un souffle n'avait couru à travers toutes les pages de ses livres d'érudition, souffle de vie et d'âme. Dans une époque d'universel tumulte et d'effrénée dépense de forces, l'auteur de la *Vie de Jésus* reste le représentant d'un culte presque aboli. Il a la religion de la vie intérieure. Il continue de croire que l'existence n'a de prix qu'interprétée, que transfigurée par un Idéal. A cause de cela, même son scepticisme à l'endroit des formes de cet Idéal n'est pas meurtrier, même son dilettantisme reste noble, même ses négations n'aboutissent pas à la sécheresse. S'il y a un fond de pessimisme dans sa pensée, la chatoyante et lumineuse surface empêche de l'apercevoir. C'est la poésie

du génie celtique qui survit à toutes les expériences et à tous les désenchantements. Parlant au cours d'un de ses premiers articles de la *Terre de promission,* que la légende bretonne pare de fleurs éternelles, M. Ernest Renan disait : « Quelques hommes privilégiés seuls l'ont visitée. A leur retour, on s'en aperçoit au parfum que leurs vêtements gardent pendant quarante jours... » L'âme du grand écrivain a, elle aussi, visité, dans les premières années, une *Terre de promission,* celle des beaux rêves de sa race, et les phrases dans lesquelles s'enveloppe aujourd'hui cette âme vieillissante en ont gardé un parfum qui ne mourra pas.

CÉLÉBRITÉS CONTEMPORAINES

A. NAQUET

PAR

MARIO PROTH

PARIS
A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
7, RUE SAINT-BENOIT, 7
--
1883

Exposé des motifs.

Messieurs

Lorsque, au cours de la précédente législature, l'un de nous obtenait de la chambre le vote de la loi du 1er juillet 1871, il exprimait nettement sa manière de voir à l'égard de cette loi.

Elle était loin de lui paraître parfaite ou même suffisante, mais elle lui paraissait ~~présenter un~~ réaliser un progrès considérable sur la législation de 1868. Ne voulant pas s'exposer à retomber sous le régime impérial, il demandait au parlement de fixer les résultats acquis, ajoutant qu'une fois ce premier but atteint, il considérerait comme un devoir de faire tous ses efforts en vue de perfectionner l'œuvre à laquelle il contribuait.

A. Naquet

ALFRED NACQUET

Imp A Quantin

ALFRED NAQUET

Une caractéristique de Naquet, écrivait Paul Strauss, a toujours été sa manie voyageuse. Il a campé un peu partout. Il a de l'apôtre et du prophète, et ce tempérament de prédicateur est une survivance hébraïque. Quelle onction chez cet athée, et comme il sait faire bientôt succéder la sympathie à l'hostilité!... Un sémite qui s'est débarrassé de l'hyperbole, qui s'est baigné au soleil

de la Grèce, et qui s'est imprégné, dans le pays de Voltaire, de toutes les qualités de clarté et de bon sens de la race gauloise. »

Et nous, dans les *Vagabonds* qu'on nous pardonnera de citer parfois, car il n'est guère d'écrivain qui volontiers ne rabâche le premier livre de sa jeunesse : « Aujourd'hui plus que jamais, écrivions-nous (vers 1860), en ce siècle de synthèse et d'unité, la domination appartient aux intelligences encyclopédiques. Toutes les recherches de la pensée humaine, différentes et de forme et d'objets apparents, mais concourant toutes à un même but idéal, se prêtent un mutuel appui que des esprits prévenus peuvent seuls méconnaître ». Savant, artiste, philosophe, écrivain, orateur, politique, intelligence encyclopédique au premier chef, voyageur endiablé, Juif-Errant, Vagabond enfin à tous les titres, Alfred Naquet nous appartient donc. Il est un de ceux que nous avons racontés, ou devinés, vous l'allez bien voir.

C'est un enfant de Carpentras. En 1851, il a dix-sept ans. L'académie d'Aix lui confère ce premier *satisfecit,* où tant de jeunesses arrêtent leur minime effort, le baccalauréat ès lettres. Et il va commencer sa médecine au pays du

Médecin volant, dans la légendaire faculté de Montpellier. Mais Paris l'attire. Il y vient au plus tôt, et il y vit, avec son ami Cazot aujourd'hui sénateur, hier et demain ministre, d'une modeste pension alimentaire. Modeste et suffisante : mais Naquet n'était point un petit Prudhomme, et il eut, comme tous les originaux, ses jours de bohème. « C'était, nous raconte Strauss à sa manière vivante et humoriste, en août 1855; un jeune homme, bizarrement vêtu, se promenait mélancoliquement à travers les rues de Lyon; pantalon et gilet de velours noir usé, houppelande de velours déchirée, chapeau gris à longs poils, en forme de tuyau de poêle, mais extrêmement bas, de longs cheveux incultes tombant au-dessous des épaules, un je ne sais quoi qui tenait à la fois du bohème et du petit vieux. J'ai présenté Alfred Naquet, aux environs de la vingtième année, à une fin d'année scolaire parisienne, n'ayant pas de quoi continuer son voyage pour se rendre à Carpentras, et obligé de demeurer en gage, dans une misérable auberge lyonnaise. Notre étudiant, amené trop tard à Lyon pour prendre le bateau de la concurrence, sur lequel il avait espéré descendre le Rhône jusqu'à Avignon pour la

modique somme de deux francs, dut attendre que l'ami Cazot lui eût envoyé vingt francs pour payer son hôtel. Moyennant treize francs, il put prendre le bateau à vapeur et débarquer, avec cinq sous en poche, à Avignon où l'hôtelier connu de M. Naquet père l'hébergea, jusqu'à l'arrivée des subsides paternels. Sur ce bateau se trouvait un montreur de singes. Naquet se mit à l'interroger sur le prix de ses bêtes. La glace fut de suite rompue, et l'homme du singe lui dit avec un sentiment de profonde sympathie : Oh! nous sommes donc confrères! monsieur est comme moi artiste, montreur de bêtes. » Point si sot, l'industriel, qu'en dites-vous? Artiste, Naquet l'est à sa façon, et autant que personne. Politique et savant, il est deux fois montreur de bêtes... Lointaines années! C'est alors qu'un de nos amis vit Naquet dételant un gamin qui traînait une lourde petite voiture, et la menant lui-même à destination. Car il est bon, très bon, l'apôtre du divorce. Et distrait aussi. Traversant un jour une haie de voitures, il releva, pour passer, la tête d'un cheval, et, se découvrant, lui dit : Pardon, monsieur! Et puis, il éclata de rire.

En 1857, Naquet devient licencié ès sciences physiques. En 1859, docteur en médecine. Entre toutes les sciences qui concourent à cette vaste synthèse, la médecine, c'est la chimie qui a le plus attaché Naquet. Sa thèse : *Application de l'analyse chimique à la toxicologie* est signalée au ministre par le jury d'examen. Dès lors il décharge son père de tout sacrifice, et il gagne son pain en donnant des répétitions de chimie. Excellent répétiteur, il a formé plusieurs élèves dont le docteur Grimaux, aujourd'hui professeur à l'Institut agronomique et à l'École polytechnique, qui tous ont gardé de son entraînante parole le plus durable souvenir.

En 1860, il concourt pour l'agrégation en chimie. Sa thèse : *De l'allotropie et de l'isomérie* est une lueur soudainement projetée sur des questions obscures encore et controversables. Wurtz le chimiste, Gavarret le physicien votent pour lui. Mais une erreur dans l'épreuve pratique lui fait préférer M. Lutz. Nouveau concours en 1863, et cette fois triomphe complet. La thèse nouvelle, *Des sucres,* est une attaque haute et franche contre certaines idées fausses de Berthelot. Le jury est unanime, et voici Naquet nommé professeur

agrégé à l'École de médecine. Nommé, oui; installé, non pas. Il est dans notre Université des us antiques. Un de ces us, récemment aboli, consistait à laisser deux ans à la porte de leurs cours les agrégés nouvellement nommés à l'École de médecine. Cela s'appelait : années de stage. Ils ne faisaient rien, et, chose bizarre, ils ne touchaient rien. La caisse leur demeurait interdite, comme la chaire. Ces deux années-là, Naquet s'en fut les passer au loin, travaillant comme un simple mortel, gagnant science, argent et gloire, sans respect pour l'us.

Auparavant il fit son entrée dans la politique militante. Maintes fois nous le rencontrâmes, enthousiaste et infatigable, dans les odyssées de ce comité roulant qui, en 1863, secoua Paris et sa banlieue encore à moitié abrutis. C'était l'époque fabuleuse où M. d'Hausson-ville nous présentait au quartier latin son jeune élève, Prévost-Paradol, en nous priant avec une grâce ineffable d'attacher son nom de candidat à notre chapeau d'électeur. Et puis Naquet partit pour Palerme. En ce temps-là, dans cette ville italienne, on ne célébrait pas l'éphéméride des *Vêpres siciliennes*. Mais on demandait à la France un professeur de bonne volonté pour

y fonder à l'Institut technique national la chaire de physique et de chimie. Ce professeur fut Naquet. C'est à Palerme qu'il écrivit ses *Principes de chimie fondés sur les théories modernes,* où le premier il vulgarise la théorie atomique de son maître Wurtz. Trois traductions en anglais, allemand, russe, quatre éditions dont la quatrième en ce moment, indiquent assez la valeur de cette œuvre. A Palerme aussi il fit la synthèse de l'acide thymotique, acide nouveau qu'il préparait au moyen de l'essence de thym, et il en étudia les principaux dérivés. Lisez le récit de ses expériences aux *Comptes rendus de l'Académie des sciences* et au *Bulletin de la Société chimique* (1865).

En novembre 1865, Naquet rejoint son poste d'agrégé. En 1866, il fait un cours très brillant de chimie organique à la Faculté de médecine. Et nous le vîmes là, un jour d'émotion politique, fort entouré, coiffé de la toque et revêtu de la robe doctorale. Entre parenthèse, elles lui vont fort bien. On retrouve aussi dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* et le *Bulletin de la Société chimique,* au cours de la même année, ses travaux « sur l'acide formobenzoïlique et sa transformation par les

agents réducteurs en acide alphatoluique, sur les dérivés bromés du camphre, les dérivés bromés de l'acide cuminique, etc., etc. »

Ici la vie de Naquet se dédouble. Sous le savant, par le savant, le politique a grandi. En politique comme en science, Naquet obéit à son tempérament développé par une éducation républicaine. Toute idée généreuse lui sourit *à priori*. C'est un libéral, — vieux terme excellent auquel on imprime aujourd'hui de bizarres déviations, — un libéral pratiquant, sinon toujours pratique. Volontiers il jette à l'opinion une formule nouvelle, aujourd'hui un paradoxe, parfois interné jusqu'à nouvel ordre dans l'île populeuse des chimères, mais souvent aussi la vérité reconnue du surlendemain. Et puis il part en guerre pour la dame, sa pensée. C'est un éclaireur aux pointes hardies, qui se rabat en temps utile sur l'avant-garde, quelquefois sur le premier rang du corps d'armée, jamais plus loin. Donc en 1867, avec Émile Acollas, professeur de droit, il organise à Genève le célèbre *Congrès de la paix*, auquel adhèrent tant d'illustrations européennes. « Je propose au Congrès, s'écrie Naquet, de ne pas se séparer sans un vote de

flétrissure à la mémoire de Napoléon Ier, le plus grand malfaiteur du siècle. » Ceci est une de ces formules nouvelles dont je parlais tout à l'heure. Paradoxe hier, elle est aujourd'hui une vérité bien établie. Paradoxe, malheureusement elle l'était encore, en ces temps de naïveté relative, pour nombre de républicains. Parce que Victor Hugo avait appelé le neveu « Napoléon le Petit », et parce qu'il avait témoigné à l'oncle une indulgence parfois excessive, on se croyait obligé d'admettre un Napoléon le Grand.

L'Homme de Décembre, lui, n'avait pour l'Homme de Brumaire qu'une sympathie médiocre. Il s'estimait un arrivé, et le tenait pour un parvenu. En 1869, il ne célébra point le centenaire de son oncle, et sur la colonne il remplaça par un César quelconque le Petit caporal dont le chapeau et la redingote grise rappelaient trop sans doute, à lui et à tous, ses grosses farces de jeunesse, Boulogne et Strasbourg. Mais le cri de Naquet retentit, formidable, à son oreille. Il comprit qu'un des plus grands méfaits reprochés au plus grand malfaiteur de ce siècle était l'invention de la dynastie napoléonienne, et il jugea bon de simuler l'indignation. Puis la formule nouvelle

lui signalait en Naquet un combattant qu'il serait facile d'isoler des siens, un enthousiaste que l'on pourrait attirer dans un piège. Justement Bonaparte, qu'épouvantait le flot montant de l'opposition légale, commençait à éprouver le besoin d'une petite conspiration-réclame. Naquet et Acollas furent les victimes désignées. Un Hayot et un Godichet, agents provocateurs, se chargèrent de la chose. Ils arrachèrent à la confiance de Naquet une recette pour la préparation du fulmi-coton. Des proclamations furent rédigées, un soir chez Acollas, par Élisée Reclus, Delescluze et Versigny, frère du député. Elles visaient la dernière expédition de Rome. Imprimées à Genève, elles en revinrent tardivement, après Mentana, et quelques-unes furent saisies chez nos professeurs. On les arrêta; et le procès fut vite instruit. On leur adjoignit un journaliste, Verlière, et quelques obscurs, dont Hayot et Godichet. On alla jusqu'à douze, mais pas un de plus. Cela eût fait deux *Procès des treize* sous l'empire, et l'on eût trop ri. Delesvaux présida, ce fameux Delesvaux dont la fin tragique pendant le siège garde quelque mystère. On l'a suicidé, n'est-ce pas ? L'avocat général fut M. Lepeltier, petite personne sèche,

bien connue sur la rive gauche. Jules Favre plaida pour Acollas, Crémieux pour Naquet, et pour les autres plaidèrent Floquet, de Sonnier, un ferme républicain, aujourd'hui député, et Me Gatineau, le même qui, le 26 janvier 1882, a renversé le tyran! En 1867, il qualifiait « saturnales » le Congrès de Genève. Je viens de relire ce procès dit « de manœuvres à l'intérieur, et de société secrète ». Le truc était grossier. On évita d'exhiber les témoins à charge. Jules Favre, Crémieux, Floquet, furent éblouissants de verve et d'ironie. Et Acollas, et Naquet furent condamnés à quinze mois de prison.

L'empire avait eu sa petite conspiration; aussi se montra-t-il humain pour Naquet. Malade, il obtint la permission de subir sa peine à la maison Dubois, puis à la maison Duval. Ces quinze mois de prison furent quinze mois de travail obstiné : collaboration au *Grand Dictionnaire Universel*, au *Dictionnaire de Chimie* de Wurtz, au *Moniteur scientifique* du docteur Quesneville, le feuilleton scientifique de *la Tribune*, journal de Pelletan, le feuilleton scientifique de *la Démocratie*, de Louis Chassin; enfin ce livre, tout de suite célèbre : *Religion, Propriété, Famille*. Toute

l'idée maîtresse est dans ces lignes de la préface : « La forme sous laquelle s'est manifestée l'idée socialiste, véritable expression du progrès, ne peut plus exister. Il lui faut une forme nouvelle, scientifique, en harmonie avec les justes exigences de notre époque. L'étude des sciences a occupé la plus grande partie de ma vie. Aussi ai-je cru pouvoir essayer d'imprimer au socialisme cette nouvelle impulsion. Ce livre aura, je l'espère, le mérite de rendre évidentes des propositions repoussées jusqu'à ce jour, faute de démonstrations suffisantes. Puisse-t-il porter la conviction dans les âmes, et concourir au progrès humain...! »

Il a, je le répète, un riche tempérament, notre sémite méridional. Et il a la forme toute française, notre cosmopolite. Sa manière est chaude. S'il ne convainc pas toujours, il n'ennuie jamais. Artiste quand même, il appelle à son aide les anecdotes, les images, le pittoresque. Il adore Victor Hugo, son grand maître et son meilleur ami. Il lit et relit Alexandre Dumas père. Il méprise le « naturalisme. » Le sentiment le domine, lui, comme le maître socialiste, Rousseau. Et, comme tous les artistes, il se contredit souvent. Il veut, vous l'avez entendu,

« faire passer la conviction dans les âmes », et dans son chapitre, *Religion,* il nie l'âme. Sur ce premier terrain, nous ne le suivons guère. Nous l'avons écrit ailleurs : « Nous sommes avec toutes les irréligions, même la spiritualiste, contre toutes les religions, même la matérialiste. » Et tout récemment encore : « N'ayant plus la foi, ce siècle n'a plus la quiétude, et, malgré tout, il n'a point encore la science. Entre celle-ci qui vient lentement et celle-là qui ne reviendra plus, il flotte. Il ne croit même plus qu'il croit, mais il sait bien qu'il ne sait point encore, que sans doute il ne saura jamais le fin mot de la création. » Quant à la propriété et la famille, sur la couverture du livre un trait d'union significatif les relie. Naquet a trop d'intelligence pour ne pas comprendre l'une, trop de cœur pour ne pas aimer l'autre. Il les veut transformer pour les éterniser. Il s'attaque à Proudhon, ce brutal, ce surfait, et nous lui crions : bravo! Il s'en prend à Michelet, ce poète, ce génie, et nous lui crions : casse-cou!

Le succès d'un tel livre était chose illicite. Aussi valut-il à Naquet, en mars 1869, une condamnation à quatre mois de prison, cinq cents francs d'amende, et la privation des

droits civiques à perpétuité, pour outrages à la morale publique et attaques contre les droits de la famille et le principe de la propriété.

Ces quatre mois, Naquet ne les fit pas. Il s'en alla, correspondant du *Rappel* et du *Réveil,* au pays des Espagnes. Tout juste il s'y trouva pour l'insurrection républicaine de Septembre, et il en fut. Quelques provinces le virent délégué du comité insurrectionnel, et sa nomination au poste de Gobernador dans la ville de Velasquez et de Figaro était chose décidée. L'insurrection échoua, puis l'empire fit une de ses amnisties, cocasses comme sa justice, et Naquet rentra. Un autre us de notre Faculté de médecine, non moins barbare que celui du stage, est qu'une condamnation politique enlève sa chaire à l'agrégé. Gobernador manqué, professeur destitué, Naquet travailla, Naquet écrivit une traduction de la *Chimie analytique* d'Odling, les feuilletons scientifiques de *la Marseillaise,* de la politique au *Rappel,* et des articles au *Grand Dictionnaire Universel.* Et l'autre Septembre, celui de France, arriva.

Un des premiers, Naquet entra au Corps législatif et à l'Hôtel de Ville, avec Lockroy. Quelques jours après, nous le rencontrâmes

au ministère de l'intérieur, auxiliaire bénévole et précieux. Le 17, il partit pour Avignon, où sa candidature était posée. A tort peut-être le gouvernement retira son décret de convocation, et Naquet s'en fut à Tours, où Gambetta le nomma secrétaire de la commission d'étude des moyens de défense. Elle étudia, cette commission d'étude, où siégeaient avec Naquet MM. de Ponlevoy, commandant du génie, aujourd'hui l'un des membres les plus marquants de l'Union républicaine, Deshorties, lieutenant-colonel d'état major, président, Bousquet, chef d'escadron d'artillerie, Descombes, Dormoy, Marqfoy, ingénieur des mines. Elle donna dès novembre le conseil, tardivement suivi, de faire le vide autour de l'ennemi, en réquisitionnant les bestiaux et les fourrages, d'où advint pour la République une économie de dix millions en un mois. Elle examina vingt-quatre systèmes de transformation, rédigea des instructions aux troupes, obtint les camps d'instruction, indiqua cinq grandes opérations et réussit des expériences nombreuses. Elle eut quatre-vingts longues séances, et voyagea beaucoup. Ses écritures, fort considérables, étaient tenues par six secrétaires. Pour ses expériences

et ses voyages on lui donna quinze cents francs, dont elle rendit cinq cents, ayant duré trois mois et demi. Aussi tous les inutiles, les hobereaux, les parfaits tabellions, ardélions, tatillons et autres ruraux en qui se personnifia la France de 1871, ne manquèrent point d'accuser de concussion, dilapidation, malversation, spéculation, ces savants qui avaient étudié, ces patriotes qui s'étaient exposés. Elle est à lire, la séance du 29 juillet 1872, où Naquet et Gambetta confondirent les Basiles de la Commission des marchés. Elle est à lire, l'éloquence haute et emportée de l'un, l'éloquence méthodique, serrée de l'autre. A lire les grossiers tapages de la salle, et les anas des Lorgeril, et les interruptions à ressort des Gavardie! Oh! la drôle d'Assemblée que ça faisait, dans le théâtre des Montespan et des Dubarry!

Aux élections de l'armistice, Naquet fut élu en Vaucluse. Les puristes de Bordeaux découvrirent des irrégularités dans le vote de ce département, et ses cinq représentants démissionnèrent. L'élection du 2 juillet 1871 envoya Naquet à Versailles, et il s'inscrivit à l'Union républicaine, cette extrême gauche d'alors.

Jusqu'ici nous n'avons eu de cette personna-

lité multiple, sorte de phare à feux tournants, que deux faces voisines et conjuguées, le Naquet savant, le Naquet révolutionnaire. Voici venir une face, ou si cette autre image vous plaît mieux, une incarnation nouvelle, le Naquet parlementaire. En celui-ci l'on retrouve aisément les deux autres. Quand un homme de cette valeur entre au Parlement, c'est pour s'y affirmer dans la plénitude de ses facultés, et au besoin dans l'exubérance de son caractère, alors surtout qu'il est orateur. Et Naquet, je le répète, a la parole imagée, charmeuse, d'allure originale et d'entraînement facile. Il a l'intelligence d'un vrai savant, ordonnée, prévoyante, progressive. Et il a le tempérament d'un homme d'action. Un temps court, nous le verrons osciller entre la direction de son intelligence et la poussée de son tempérament, puis l'équilibre s'établira. Il rentrera, pour ne la plus quitter, dans la méthode scientifique, et vite il deviendra l'un des hommes les plus considérables et les plus aimés de la République.

A peine validé, Naquet prit position dans la loi des conseils généraux, excellente contre les coups d'État. Il renvoya, nous l'avons vu, penaude, la Commission des marchés à son officine

de cancans. Il combattit pour le retour à Paris, contre le pouvoir constituant de l'Assemblée, contre l'établissement du Sénat, pour le scrutin de liste, pour l'impôt sur le revenu, le droit d'association, et, chose toujours incompréhensible chez un homme supérieur, pour la rengaine plébiscitaire et le répugnant système du mandat impératif. Il demanda, car il était au moins juste que cette demande fût faite, la saisie et la vente des prétendus biens de Louis Bonaparte. Il proposa une réorganisation de l'enseignement médical contre laquelle un seul motif valable, mais suffisant, fut invoqué; son auteur s'appelait Naquet. En 1875 enfin, il eut, de complicité avec Madier de Montjau, Boucher, Ordinaire, Esquiros, l'audace inénarrable d'infliger à l'Assemblée de Versailles une première proposition d'amnistie. Et, avec demande d'urgence! Si l'indignation fut générale, il vous en souvient. O la terrible, ô la grotesque scène! Et Naquet vit encore! Un instant ses amis tremblèrent pour son mandat législatif.

Aux élections de 1876, Naquet se porta dans deux circonscriptions : à Apt contre le bonapartiste Silvestre, à Marseille contre Gambetta. Dans la phocéenne cité, aujourd'hui intransi-

geante, nulle attaque ne lui fut épargnée, ni aucune calomnie dans l'arrondissement d'Apt Six semaines de brigue, c'est long. Il revit trois fois chaque commune, et des jours advinrent où il ne mangea point. Vainqueur en Vaucluse, vaincu à Marseille, Naquet avait pris dans la lutte, ou la lutte lui avait donné une attitude passablement radicale. C'était en ces temps candides un bien gros mot que celui-là : radical. Les feuillants l'acceptaient volontiers comme un synonyme de démagogue, et Naquet apparut aux parlementaires de 1876 comme une sorte d'Hébert doublé d'une manière de Babeuf. Cependant le besoin d'une extrême gauche se faisait, paraît-il, déjà sentir. Nous étonnerons peut-être la présente Montagne en lui rappelant que son aînée hésita quelque peu à se former, par peur de Naquet. Elle se forma enfin, et lui concéda une butte sur ses sommets. Chez lui le savant dominait encore. Jugeant avec tant d'autres la bataille gagnée, il crut en bonne statique à la nécessité immédiate d'un groupe propulseur, en avant de Gambetta. Auteur de tant d'expériences heureuses, il en voulut tenter une nouvelle, dans le domaine politique. Et il commença une campagne retentissante,

diversement appréciée. Lancé par un rédacteur du *Petit Journal,* le mot « opportunisme » avait conquis une vogue rapide, au grand détriment de la politique opportune. Encore une fois, rien n'est absurde et dangereux comme un mot en *isme.* C'est un gros mille dans une cible. L'opportunisme, nous l'avons esquissé dès 1868 [1]. Ce n'est autre chose que la reprise de la tradition, souvent interrompue, de ce grand parti des politiques « soutien des heures difficiles », qui naquit en France avec la politique elle-même, aux temps de la Ligue. Il n'y eut, il n'y a, et il n'y aura jamais, avec tant d'épithètes et d'affublements divers, que quatre partis : les « bons chrétiens », les « réduits », les « hérétiques » et les « politiques. » « Penser en hérétique, agir en politique, » tel nous paraît être le mot d'ordre de toute besogne efficace. Mais où s'arrête la pensée? où commence l'action? c'est ce que chacun détermine à sa guise. Et Naquet, dans cette campagne toute de bonne et loyale intention, ne crut point cesser d'agir en politique.

Il improvisa un journal, *la Révolution,* qui dura du 12 novembre au 13 décembre 1876. Il collabora aux *Droits de l'homme,* avec Yves

1. *Au pays de l'Astrée,* chap. VI.

Guyot et Sigismond Lacroix. Il intervint dans deux élections de province, celle de Constantine ou son candidat fut battu par Thomson, de *la République française,* et celle d'Avignon où son candidat, Saint-Martin, l'emporta. Il fit en France un tour de propagande. On l'entendit à Nîmes et à Marseille avec Madier de Montjau, à Troyes avec Yves Guyot.

Vient le gentil Seize-Mai, tout à point pour éteindre, avec les illusions de Naquet, tant d'autres illusions de la France républicaine, qui passe en un jour de l'étonnement à l'irritation. Sur l'heure, Naquet écrit au *Radical* de Marseille une lettre célèbre, l'une des plus belles pages de sa vie politique. « L'union des 363, dit-il, c'est l'unique moyen de salut. » Aussi *le Radical* est-il condamné pour outrage au président de la République. Cette union indispensable et infaillible, Naquet en demeura « jusqu'au bout » l'un des plus utiles champions. Ainsi le jugeaient bien les conspirateurs, car ils mirent en jeu contre lui toutes les vilenies du vieux répertoire. On lui rejeta dans les jambes son ancien adversaire, Silvestre. Le préfet, le sous-préfet et les journalistes de Fourtou l'appelèrent loup déguisé en agneau, bête fauve

masquée, massacreur, ivrogne. Les magistrats de De Broglie le diffamèrent. Intimidation, provocation, mensonges, force armée dans les salles de vote, boîtes à double fond, faux en écriture publique, rien ne lui manqua. On lui flanqua, pour toute la tournée électorale, deux gendarmes aux côtés, un commissaire de police par derrière. Il y eut plus de bulletins que de votants; et Silvestre se compta cinquante voix de plus que lui. Même chanson pour les autres députés républicains de Vaucluse, Poujade, Saint-Martin, Gent. Cela leur fit un congé de semestre. En mai 1878, Gent seul se retrouva un concurrent. Et tous quatre, bras dessus bras dessous, ils revinrent à Versailles.

Dans sa campagne d'extrême gauche, Naquet ne s'était pas un instant départi de la justice et de la déférence dues par tous les républicains sincères de France à celui d'entre eux qui s'appelait Gambetta. Lisez ce livre de Naquet, *la République radicale,* qui parut en 1873, œuvre alerte et vivante plus peut-être que *la Religion, la Propriété, la Famille,* et vous verrez si Gambetta et Naquet ont jamais pu cesser d'être en politique proches parents et bons voisins. « Je me propose, dit Naquet, de chercher quelle

est la seule forme de gouvernement logique, quelle en doit être la constitution, et quelles sont les réformes actuellement réalisables et nécessaires. Il est bien entendu, d'ailleurs, que je me tiendrai toujours dans l'absolu des principes, et que je n'entends engager en rien ma liberté d'action. La politique est malheureusement le terrain du compromis ; l'homme d'État est souvent obligé de choisir non pas entre ce qui lui paraît bien et ce qui lui paraît mal, mais entre ce qui lui paraît moins mal et ce qui lui paraît plus mal. De là quelquefois la nécessité pour lui de faire des concessions qui n'empêchent pas ses convictions de demeurer entières, et de se rallier à une solution imparfaite qui permet d'attendre plus tard et plus sûrement une solution meilleure. »

Et dans ce magnifique chapitre, *Unité et Fédération,* les lignes suivantes ne sembleraient-elles point écrites d'hier à l'adresse de la Chambre décentralisante que nous a expédiée le scrutin d'arrondissement du 21 août 1881 ? « Quand chaque province, dit Naquet et aurait pu dire Gambetta, agit à sa guise, pour son propre compte, sans consulter les intérêts du voisin, il y a gaspillage de force et de temps;

l'unité le rend impossible. Restons donc dans la donnée de notre développement historique. Nous sommes la France une et indivisible, demeurons la France une et indivisible, et bornons-nous, en conciliant chez nous cette unité avec la République, à relever notre pays et à résoudre les plus grands problèmes politiques des temps modernes. »

La lutte, ou plutôt le débat, avait surtout porté sur des questions de tactique. Gambetta estimait que le moyen d'éviter la crise ou de la surmonter, c'était la temporisation vis-à-vis du Sénat. Naquet demandait qu'on marchât droit à l'ennemi. Le 16 mai, l'auteur de la *Politique radicale* jugea qu'en face du maréchal toujours président et du Sénat non renouvelé, la politique de concorde était seule possible et féconde. Cette politique opportuniste ou opportune, l'événement l'a sanctionnée, et l'opinion l'a baptisée : politique des résultats. Elle est dès lors apparue aux patriotes comme la seule valable. Avec eux Naquet pensait, il y a un an, et à nous il disait « que Gambetta résume l'une des étapes obligatoires du progrès républicain, et que son élimination ne profiterait qu'aux modérantistes. » La comé-

die du 26 janvier ne lui a point donné tort.

Les intransigeants — ce mot serait bien plus critiquable que celui d'opportuniste, s'il ne voulait dire, par une de ces malignes antiphrases familières à notre langue, les transigeants par excellence, — les intransigeants avaient pris Naquet pour l'un des leurs, et enregistré sa reconnaissance avancée à l'actif de leur entreprise. Grandes furent la déception, la colère. Tout leur étant question de personnes, ils abominèrent Naquet. Ils tirèrent sur lui, alors surtout qu'il dirigeait *l'Indépendant* (11 janvier — 15 juin 1882), des bordées d'injures, fournies au grand arsenal qu'ils ont en commun avec leurs bons amis de la droite. Naquet s'en rit.

Réélu sans concurrent sérieux, en 1881, il fut mêlé à l'interpellation sur la Tunisie. Il est aujourd'hui inscrit à l'Union républicaine, cette accapareuse de talents : et aussi à la gauche radicale, parmi ceux du groupe qui n'ont point joué au renversement du tyran.

Et maintenant ont défilé en notre esquisse les principaux titres d'Alfred Naquet. Il en a un autre, non le moins sûr peut-être, à l'immortalité. Un titre législatif et social que nous indi-

querons à peine, tant il sonne haut et clair dans la mémoire toute vibrante encore des contemporains : le rétablissement du divorce.

Il appartenait à cette justice énorme, la Révolution, de donner à la France ce droit naturel qui ne fut jamais en discussion chez les peuples antiques, cette propreté sociale élémentaire, dont jouissent depuis des siècles tous les peuples d'Europe, les latins exceptés : le divorce. Il appartenait à cette parade, à cette *sotie,* la Restauration, de reprendre à la France le divorce. Cela se fit le 18 mai 1816.

Les députés aux Chambres de Louis-Philippe s'épuisèrent en efforts louables pour nettoyer notre code de cette sanie cléricale. Quatre fois ils votèrent le divorce. Quatre fois la Chambre des pairs le repoussa. Si bien que le prisonnier de Ham, Louis Bonaparte, put écrire à Louis-Philippe en ce noble langage dont il avait le secret. « Qu'avez-vous fait ? Vous n'avez même pas rétabli le divorce, ce palladium de l'honneur des familles ! » La République de 1848 y songea bien, comme à tant de choses. Crémieux s'en occupa, et comme les dames de la Halle le venaient embrasser pour la peine: « Faut-il qu'elles y tiennent ! » dit cet homme

de grand esprit qui se savait ou se croyait le moins beau des hommes. L'ex-prisonnier de Ham, dont l'honneur des familles était le moindre souci, se garda bien de rééditer son « palladium. » Cela lui eût attiré des ennuis avec ses curés et avec sa femme. Et tant le préjugé pousse vite et profond des racines indestructibles en France, que seuls les nombreux intéressés au divorce en invoquaient tout bas, trop bas, le retour. La masse avait pris son parti de la séparation de corps, et les choses eussent été ainsi, bêtement, indéfiniment, la troisième République eût passé outre, s'il ne s'était trouvé là un homme de cœur qui, ayant souffert, ne voulut pas laisser plus longtemps souffrir les autres, un homme de persuasive éloquence et de ténacité indomptable, Naquet.

Oui, il avait beaucoup souffert. Une union contractée par lui s'était rompue à la longue et à l'amiable, avec quels déchirements! pour cause de mésintelligence religieuse. L'Église avait violé le domicile conjugal, et arraché l'épouse à l'époux. Sot calcul! Pour une femme qu'elle a prise, combien en aura-t-elle perdues! Naquet pensa que le divorce est une réforme indispensable, et il s'y voua.

Longue et rude fut la bataille, qui d'ailleurs n'est pas finie. Elle commença, voilà sept ans. Le 6 juin 1876, première proposition d'une loi rétablissant le divorce, par Alfred Naquet. « Je fus accueilli par des éclats de rire », nous dit-il au début de son livre, *le Divorce,* abondamment fourni de raisons et d'exemples, attachant au possible, et qui compte plusieurs éditions. Combien, je le répète, est inexpugnable en France la routine, on le voit aux rires inconscients de cette Chambre de 1876, de si libérale pourtant et si honorable mémoire. Le régime de 1816, œuvre de Basile et Carabas, était devenu au pays de 89 une habitude invétérée. Le 4 décembre, un rapport de M. Constans conclut à la non prise en considération, et cette conclusion arrivait à l'ordre du jour, quand sonna le Seize-Mai. Le 21 mars 1878, deuxième présentation du divorce, et renvoi à la 6e Commission d'initiative, nouvelle conclusion de M. Hippolyte Faure contre la prise en considération. Naquet semble vaincu. L'idée a fait du chemin. La semence a levé, au souffle de l'opinion. Le 27 mai 1879, duel de tribune entre Naquet et le rapporteur, M. Faure. La sixième est battue, le divorce est pris en considération.

Le 10 juin, une commission est nommée. Neuf voix pour, deux contre. Un député d'éloquence précise, de haute situation bourgeoise, ancien préfet de police très habile et versé dans la connaissance des vicissitudes sociales, M. Léon Renault, est nommé rapporteur. Un allié tout-puissant, l'un des maîtres de ce siècle, Alexandre Dumas fils, vient à la rescousse, et les éditions de *la Question du divorce* s'enlèvent avec une rapidité non surprenante. La bataille est gagnée... Point. La loi est repoussée le 8 février 1881. Oui, mais après trois jours de dispute ardente, et par 247 voix seulement contre 216. Si ce n'est pas le triomphe encore pour les partisans du divorce, c'est, comme le dit Naquet, une victoire à la Pyrrhus pour ses adversaires.

Aussitôt réunie la Chambre nouvelle, Naquet revient à la charge. Un rapport sommaire de la première Commission d'initiative conclut à la prise en considération; un rapport définitif, le 14 mars 1882, à l'adoption, et le rapporteur, cette fois encore, est un représentant distingué de l'opinion moyenne, M. de Marcère. Les 13, 15 et 17 mai, enfin! la Chambre vote à une majorité considérable, en deuxième lecture et avec de faibles modifications, le pro-

jet du député de Vaucluse. La deuxième lecture, la plus laborieuse, a fourni un triomphe nouveau à Léon Renault, la victoire définitive à Naquet. 336 députés contre 153 ont effacé la honte de 1816. Et maintenant, que le Sénat pèse bien sa décision prochaine. La cause du divorce est entendue et toute opposition désormais tournera contre les opposants.

Cette brave Chambre du 26 janvier, on l'avait, dès son apparition, saluée la Réformatrice. On ne se sera donc point absolument trompé! Elle comptera tout au moins une réforme à son actif, et il se trouvera demain, après-demain, et jusque dans le siècle futur, des milliers de braves gens pour la bénir un peu.

Quant à Naquet, tout assuré désormais d'un renom durable et universel, il se pourrait un temps reposer. Mais, comme son illustre ancêtre, le Juif-Errant de la légende ou l'Ahasver de Quinet, il marche, il marche toujours...

. . . . . tourmenté
Quand il est arrêté,

vers une conquête nouvelle, scientifique, sociale ou politique. Laquelle? nous le saurons bien, puisque nous marchons à ses côtés.

CÉLÉBRITÉS CONTEMPORAINES

EUG. LABICHE

PAR

JULES CLARETIE

PARIS
A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1883

Aujourd'hui chaque Français
naissant croit avoir droit à une place.
encore un peu, on prierait le gouvernement
de distribuer des numéros d'ordre à
Messieurs les nouveaux-nés. Toi, petit,
tu iras dans la diplomatie... tu as la
vue basse... celui-ci sera marqué pour
la marine. cet autre pour les finances,
coté des contributions directes. tout le
monde aura son bureau, sa petite table
son encrier et sa plume derrière
l'oreille.. jolie petit peuple!.. tout
cela grouillera, griffonnera.. et
émargera! qui veut des places?
prenez vos billets! et à ces administrés
que manquera-t-il?.. une seule
chose.. des administrés! mais on
en fera venir de l'étranger.. en
payant le port.

Les petites mains - acte 1er - Scène 4.

Eugène Labiche

EUGÈNE LABICHE

EUGÈNE LABICHE

Le théâtre du Panthéon n'existe plus. C'était, il y a quarante-cinq ans, un petit théâtre où l'on jouait des vaudevilles et des drames. Un beau jour de l'année 1837, un jeune homme de vingt-deux ans se présentait au directeur du petit théâtre, ancien chapelier nommé Tard, et lui apportait un drame en trois actes, *l'Avocat Loubet,* inspiré d'une nouvelle de Mme Charles Reybaud qui

avait fait du bruit dans la *Revue de Paris*. Le directeur toisa le jeune homme,—un grand beau garçon solide, l'œil malicieux et le sourire fin, — et le convoqua pour lire ce drame devant le *comité*. Le théâtre du Panthéon avait un *comité de lecture* comme la Comédie-Française. Étrange comité, d'ailleurs. Le chapelier Tard avait composé son *tribunal littéraire,* j'allais dire son *aréopage*, de cinq chapeliers de la rive gauche. Le jeune auteur comparut devant les chapeliers et lut son drame.

Il était fort intrigué, pendant la lecture du premier acte, de voir son chapeau, qu'il avait posé sur la table, faire le tour du comité. Chacun regardait dans le fond de la coiffe. Le lecteur remarquait même qu'en se passant le chapeau l'un à l'autre, ses juges avaient aux lèvres un léger rictus dédaigneux, non dissimulé. On ne lui laissa pas même lire le second acte. La pièce fut refusée : ce débutant, qui lisait un drame à des chapeliers de la rive gauche, avait la maladresse de se coiffer chez un chapelier de la rive droite.

L'année suivante, un autre directeur, Théodore Nézel, prit le théâtre du Panthéon. Il n'était pas chapelier. Eugène Labiche (car

c'était lui) relut sa pièce qui fut reçue et jouée avec un vif succès. Le maître du café du théâtre fit peindre, dans ses panneaux, les principales scènes de *l'Avocat Loubet*. Le futur auteur de *Monsieur Perrichon* se crut un moment né pour le drame. Dans cette pièce jouaient Dubourjal, Williams et Mmes Abit et Clarisse Miroy, des amuseurs disparus et des charmeuses oubliées.

Ce fut le 28 août 1838 que le théâtre du Panthéon représenta ce drame, aujourd'hui introuvable. Je l'ai lu pourtant. Il est émouvant et ses auteurs, Labiche, Auguste Lefranc et Marc Michel, auraient pu, dans cette voie, avoir de gros succès de larmes. L'action se passe à Aix, en Provence, au commencement du XVIIe siècle. Bien pénétrants seraient ceux-là qui devineraient dans les péripéties dramatiques de *l'Avocat Loubet* les futures inventions bouffonnes du *Chapeau de paille d'Italie !* Maître Loubet est un brave homme d'avocat provençal, qui, du fond de son cabinet de consultations, s'est épris d'un amour profond pour la belle marquise de Pontarlier, fille du président d'Entragues et veuve du marquis de Pontarlier. Elle est charmante et elle est faible. Elle a

pour amant le capitaine de Brissac, lequel est précisément amoureux de Catherine Loubet, cousine de l'avocat Loubet. Maître Loubet a deux cousines, Catherine et Louise.

Catherine a été tuée. Elle a été assassinée « dans un moment d'aveugle furie » par la marquise de Pontarlier, sa rivale. Catherine et la marquise ont l'une et l'autre pour amant le capitaine de Brissac. Or une méprise tragique fait accuser du meurtre de Catherine la sœur même de la victime. Toute la ville d'Aix est soulevée contre Louise que des preuves accablent. On vient l'arrêter. L'avocat Loubet, pris entre son amour et son devoir, forcé de livrer la marquise qu'il adore ou Louise qu'il sait innocente, n'hésite pas.

« Louise Loubet est innocente du crime dont on l'accuse, dit-il hautement, devant tous. Oui, innocente, car l'assassin de Catherine, je vous l'amène, et l'assassin de Catherine Loubet, c'est moi! »

Sacrifice inutile, tout prouve que Loubet est innocent. Brissac viendrait bien déclarer la vérité, mais l'avocat a tué en duel le grand seigneur. La marquise se livrerait volontiers, donnerait sa vie; mais elle hésite à donner son

honneur. Loubet est éloquent, Loubet plaidera pour Louise. Si Louise est acquittée, Mme de Pontarlier peut garder le silence.

Louise Loubet est condamnée à mort.

Une vieille femme, dévouée à Louise et inspirée par l'avocat Loubet, n'hésite pas alors. Elle donne à Mme de Pontarlier un toxique, et au seuil de la mort, la marquise avoue publiquement son crime involontaire :

« Louise Loubet est innocente !... C'est moi, c'est moi !... Mon Dieu, pardon ! »

— Morte ! s'écrie son père, le président d'Entragues.

Et Loubet, tout bas, au président :

« Morte pour tous ! Vivante encore pour vous ! Elle n'est qu'endormie d'un sommeil qui ressemble à la mort ! Elle se réveillera !

— Elle se réveillera, répond le président à demi-voix, dans un cloître, asile de la pénitence et du repentir ! »

M. Labiche se plaît parfois à redire aujourd'hui, avec son fin sourire, cette phrase à *effet* qui terminait son drame d'autrefois. Il n'y avait rien épargné des *truismes* obligés, et l'avocat Loubet rentrait en scène en s'écriant : *Sauvée, merci, mon Dieu !* Mais, en vérité,

je le répète, il y avait dans cette pièce, que nul ne connaît à présent, des scènes d'une puissance vraie et un instinct singulier du dramatique. N'est-il pas plaisant de voir débuter ainsi, par les grossissements de voix d'un drame judiciaire et les noirceurs d'une cause célèbre, un homme qui écrira plus tard *la Grammaire*, qui fera si gaiement de l'excellente comédie bourgeoise et qui sera l'éclat de rire de la scène contemporaine? Je livre aux curieux de menus faits ignorés cette bizarrerie, qui prouve une fois de plus combien souvent les gens de talent cherchent leur véritable voie avant de s'y engager bravement et décidément.

Mais, à vrai dire, le début de M. Eugène Labiche au théâtre, ce n'était point *l'Avocat Loubet* et je pense que l'auteur de *Monsieur Perrichon* avait été poussé tout d'abord vers le « larmoiement » par Marc Michel, son ami, qui donnait alors à la *Revue des Théâtres* des *nouvelles* gaies et à la *Revue de l'Époque* des histoires sombres, bizarres, mystérieuses, dans le genre des *Contes goguenards* de Théophile Gautier ou du *Champavert* de Pétrus Borel, le lycanthrope. Labiche entrant au théâtre par la poterne du mélodrame, c'est Molière ou Re-

gnard débutant par une tragédie. En 1838, Eugène Labiche avait fait représenter encore un drame-vaudeville en trois actes, *la Peine du talion*, au théâtre du Luxembourg, et *la Forge des Châtaigniers*, drame en trois actes, au théâtre Saint-Marcel, où Kopp, tout jeune alors, avait un rôle. La rive gauche plaisait décidément à Labiche, malgré ses chapeliers. Ces deux drames n'ont jamais été imprimés. Mais, pour être tout à fait exact, il faut dire que l'admirable auteur comique avait déjà présenté au public sa véritable carte de visite et donné *sa note* dans une première pièce représentée la même année que *l'Avocat Loubet*. Et sur quelle scène? Celle du Palais-Royal dont le répertoire de Labiche devait, si longtemps, assurer la fortune. C'était *Monsieur de Coyllin*, vaudeville en un acte.

Monsieur de Coyllin fut joué le 2 juillet 1838. Eugène-Marin Labiche, né à Paris le 6 mai 1815, avait alors tout juste vingt-trois ans. La pièce avait été simplement déposée chez le concierge du théâtre, et, quelques jours après, les auteurs, Labiche, Michel et Lefranc, compagnons de jeunesse que l'âge ne devait point désunir, entraient en répétition. Quelle joie

pour les débutants ! Il est vrai qu'on était au mois de juillet et qu'il faisait très chaud cette année-là. La censure exigea des auteurs qu'ils changeassent le nom historique de *Coislin* en celui de *Coyllin*. Il existait un descendant, pair de France, qui portait le même nom. Cette pièce servit aux débuts de Grassot, qui n'assista pas aux premières répétitions parce qu'il finissait un engagement à Rouen.

Eugène Labiche avait demandé au père Dormeuil « un homme très distingué » pour jouer le grand seigneur de la cour de Louis XIV.

Dormeuil répondait à chaque répétition:

« Patientez, je viens d'engager à Rouen un nommé Grassot, qui est la distinction même ! »

Grassot arrive. Il marche, il essaye de parler : Labiche fut épouvanté ! Dormeuil lui assura que Grassot serait distingué *le soir*. Il ne le fut pas, mais il fut grotesque et charmant. La pièce réussit.

Le vieux Dormeuil réserva souvent à Eugène Labiche de ces surprises qui n'étaient pas toutes aussi agréables. Dans un amusant vaudeville : *Si jamais je te pince !* il y avait, par exemple, un bal qui devait être fort animé. « Il sera très animé, répondait Dormeuil. — J'ai besoin de

beaucoup de figurants! disait Labiche. — Il y aura beaucoup de figurants! » On répète la pièce : le père Dormeuil avait fait peindre des invités sur la toile de fond, pour figurer les danseurs. Labiche parle encore avec effroi d'un monsieur qui, pendant toute la soirée, tendait une bavaroise à une dame qui ne la prenait pas. L'esprit de l'auteur empêcha, d'ailleurs, le public de s'occuper des bévues du décorateur. Et il y a toute une théorie dans ce petit fait : au théâtre, quand on écoute et qu'on s'amuse, on ne regarde point les accessoires. Le décor est déjà du théâtre de décadence. Peut-être le vieux Dormeuil tenait-il à démontrer la vérité de ce principe-là.

M. Labiche devait, un an après son succès de *Monsieur de Coyllin,* donner au Vaudeville, le 20 août 1839, un acte nouveau, *l'Article 960.* Mais il semblait alors moins attiré, chose singulière, par le théâtre que par le journal et par le livre. Labiche, journaliste! Nouvelliste plutôt. Il a publié dans *le Chérubin*, gazette imprimée sur papier rose, de ravissants et très joyeux épisodes d'un voyage en Italie, impressions de voyage à la Dumas ou plutôt, déjà, à la Labiche. Il dîna dans le nez de la

statue de saint Charles Borromée, à Arona, et le récit de ce repas est enlevé d'une verve charmante.

Le journal de son premier début s'appelait *l'Essor*. Il avait pour rédacteur en chef un nommé Tyrtée Tastet. Ce Tyrtée demandait à ses rédacteurs, Ferdinand Dugué, Albéric Second, Gonzalès, pour les imprimer, une cotisation de dix francs par mois : les plus intrigants y ajoutaient des cigares. La première nouvelle de Labiche, imprimée en 1835, était intitulée, à la cavalière : *Les plus belles sont les plus fausses*. On croirait lire le titre d'une comédie de Calderon.

M. Emmanuel Gonzalès nous signale encore de Labiche, un peu plus tard, une certaine *Tirelire de Rotrou* publiée dans la *Revue des Théâtres* et reproduite naguère par *le Figaro;* puis, dans le journal *le Juif-Errant* fondé précisément par Gonzalès, une étonnante nouvelle, de forme absolument originale et insolite, d'un drame noir, *Dans la Vallée de Lauterbrunnen,* une histoire d'enfant enlevé par l'aigle des glaciers.

Mais Labiche ne s'en tenait pas aux *nouvelles*. Il rêvait déjà des romans en plusieurs volumes

et il venait même d'en achever un. C'est en 1839 qu'il publia chez Gabriel Roux, éditeur, 2, rue des Beaux-Arts, un livre intitulé *la Clef des champs*, qui est devenu de toute rareté, et que poursuivent, à travers les ventes, les bibliophiles. On l'a catalogué déjà avec cette mention, qui a le privilège de faire monter les prix : *Romantique, rare.*

Labiche, romantique! Ce voltairien, ce Gaulois, ce roi du rire, *romantique!* il semble qu'il y ait là quelque ironie.

La Clef des champs n'a d'ailleurs, en dépit des catalogues, rien de *romantique*, sauf peut-être un suicide au dénouement. Mais le récit tout entier est chose gaie et d'une observation très pénétrante et très vive. L'auteur l'appelait, sur la couverture même, *étude de mœurs*. Chose curieuse, dès 1839, bien avant M. Champfleury, Eugène Labiche peut être regardé comme un romancier réaliste. Les parties de loto des personnages de *la Clef des champs* font songer aux plaisanteries et aux tics des *Bourgeois de Molinchart*. Avec une singulière netteté d'observation, Labiche a saisi et décrit là les mœurs de la petite bourgeoisie du Marais, raconté les ennuis profonds, les lassitudes que peut éprou-

ver un jeune homme enfermé dans ce milieu étroit et y étouffant comme en une prison. Il y a dans ce livre l'histoire d'un dinde mangé un vendredi chez la dévote Mme Bèche, malgré la dévotion d'une certaine Mme Saint-Clément et de l'abbé Plaisant, qui est une histoire tout à fait jolie et un petit tableau *d'intérieur* d'une vérité criante.

Le ton de ce premier et unique roman de M. Eugène Labiche est fin et souriant, d'une ironie très visible, mais déjà bonhomme, comme tout ce qui sortira de la plume de l'écrivain dramatique. Il y a, dans cette *Clef des champs,* des dialogues fort drôles, des discussions dans la cuisine, à propos d'une volaille, des détails pris sur le vif même et qui annoncent déjà *la Poudre aux yeux* et *les Petites Mains.* Pourquoi, après ce roman, délaissé pour la scène, et qui est fort joli, M. Labiche ne revint-il plus au livre ? Je l'ignore. Il annonçait pourtant alors comme *sous presse* trois autres romans à la fois :

Si Jeunesse savait, 2 vol. in 8°;

Le Curé de Pomponne, 2 vol. in-8°;

Et *les Aventures d'Alcibiade, premier cabotin de France,* 2 vol. in-8°.

Tout cela est resté dans les limbes et rentre, comme la *Quiquengrogne* de Victor Hugo, *le Maréchal ferrant* de Dumas et le « roman d'amour » de Gustave Planche, dans la catégorie des livres qui ne seront jamais écrits.

Qu'importe! Eugène Labiche a fait son œuvre et une des œuvres les plus personnelles et les plus remarquables de ce temps. L'auteur comique a tué le romancier, mais nul rival ne tuera l'auteur comique. Quant à ce premier livre, délicieux *péché de jeunesse,* M. Labiche nous disait lui-même : « Mon roman, *la Clef des champs,* écrit en 1836, ne fut imprimé qu'en 1839, et tiré à 300 exemplaires. Peu de temps après, l'éditeur fit faillite. J'y suis peut-être pour quelque chose. Je rachetai ce qui restait de l'édition, c'est-à-dire presque tout; c'est pourquoi l'ouvrage est très rare. »

A partir de 1840 Eugène Labiche n'a plus d'autre occupation, je veux dire d'autre plaisir, que le théâtre. Il donne tour à tour *le Fin mot, Bocquet père et fils, l'Homme de paille,* le *Major Cravachon, Deux Papas très bien, Embrassons-nous Folleville, Un Garçon de chez Véry, les Suites d'un premier lit,* des chefs-d'œuvre, en vérité, de vrais chefs-d'œuvre d'une

gaieté charmante, franche et bien française, où l'esprit jaillit sans être cherché. Chacune de ces pièces multiples, applaudies, où une fine idée comique, née de l'observation, se glisse toujours dans la fantaisie la plus joviale, toutes ces pièces qui, pour la plupart, furent jouées au Palais-Royal, quelques-unes au Gymnase et au Vaudeville, auraient, au besoin, leur histoire. Et que de souvenirs charmants elles évoqueraient! Par exemple, lorsqu'on joua *Deux Papas très bien* (16 novembre 1844), Labiche avait emmené avec lui, dans sa loge, un provincial de ses amis. La pièce, plus tard applaudie, fut orageusement ballottée, le premier soir. Et l'auteur s'en excusait auprès de son hôte : « Je vous demande pardon, je vous fais passer là une bien mauvaise soirée. — Mais non, mais non, répondit *l'ami*. Au contraire, je suis enchanté : je n'avais jamais vu une pièce tomber. »

A l'heure de ces comédies-vaudevilles, au moment où ce nom glorieusement aimé d'*Eugène Labiche* apparaissait, pour les premières fois, sur des affiches de théâtre. M. Labiche, le bibliothécaire de l'Arsenal, écrivait au futur auteur du *Misanthrope et l'Auvergnat* et des

Petites Mains : « Je vous saurais gré, monsieur, de choisir un autre pseudonyme que celui-là ! »

Et Eugène Labiche répondait : « Je vous prie de croire, monsieur, que si mon nom n'était pas mon nom, je ne l'eusse point choisi! »

Et pourquoi pas? Corneille, Racine, Boileau, La Fontaine, ne sont pas des noms si retentissants par eux-mêmes. Il suffit de publier des œuvres remarquables sous un nom tout simple pour le rendre étincelant.

Le premier grand succès de Labiche, hors des pièces en un acte, ce fut ce légendaire et admirable *Chapeau de paille d'Italie* dont les mots, les péripéties, les caractères mêmes — car il y a là des silhouettes qui sont des caractères — sont devenus classiques. On ne comptait guère au théâtre sur cette étonnante bouffonnerie. Dormeuil disait : « Bah! c'est une *risquade;* on peut la jouer au mois d'août! » Chaque fois qu'il arrivait à Labiche de faire une observation à l'acteur Ravel, le comédien lui répondait d'un air quasi-goguenard : « Oui, je ferai ce que vous me demandez,... *si la pièce va jusque-là.* » Le seul suffrage de Grassot soutenait Eugène Labiche. L'acteur Fechter avait

fait précisément des réponses analogues à M. Dumas fils pendant les répétitions de la *Dame aux camélias*. On ne doit point toujours se fier au flair si vanté des comédiens.

Il faut entendre raconter à Eugène Labiche la première représentation de ce *Chapeau de paille d'Italie*. Ce fut un si grand succès de fou rire, qu'un spectateur, riant un peu trop, le sang lui montant au cou, qu'il avait très court, fut emporté au milieu de la pièce, frappé d'une attaque d'apoplexie. On continua la comédie et on n'en rit que davantage.

Le lendemain Marc Michel, le collaborateur de Labiche, lui dit : « Eh bien, puisque c'est si amusant que ça, notre *Chapeau de paille*, je veux l'écouter, moi aussi ! »

Et, guilleret, il alla s'asseoir aux fauteuils d'orchestre. Il se trouvait à côté d'un spectateur moustachu, à tournure militaire, un officier qui arrivait du Mans et entrait au Palais-Royal, comme Marc Michel lui-même, pour s'amuser. On joue le premier acte, le militaire ne bronche pas; le second acte, l'officier fronce le sourcil; le troisième...

Au troisième acte, le voisin de Marc Michel se lève avec colère et tout haut, plantant son

chapeau de côté : « Eh bien, sacrebleu! quand on m'y repincera ! »

Et il sortit furieux, laissant l'auteur stupéfait et désappointé. Marc Michel n'avait pas eu de chance. Il faut bien choisir ses voisins.

Ce n'est rien, cette anecdote-là, et elle devient charmante (une vraie scène de comédie) lorsque M. Labiche la raconte. Les gens de théâtre se retrouvent partout.

Le Chapeau de paille d'Italie fut donc un étourdissant succès. L'odyssée de cette noce promenée en fiacre à travers Paris a quelque chose d'homériquement bouffon — de l'Homère de la *Batrachomyromachie!* Le myrte fameux de Grassot, la surdité du vieil Amant, les effarements de Ravel, le bain de pieds de Lhéritier sont aujourd'hui encore dans toutes les mémoires. Quelle verve ! quelle santé dans l'esprit! Comme on voit que Labiche pourrait dire avec Dumas père : « Ce que je fais est amusant; cela tient à ce que je me porte bien! »

Et quel observateur au regard profond se dissimule sous cet amuseur! *Les Vivacités du capitaine Tic*, *les Petits Oiseaux*, *la Cagnotte*, *Célimare le Bien-Aimé*, *l'Affaire de la rue de Lourcine*, *la Poudre aux yeux* sont des comé-

dies de la valeur la plus haute en même temps que du plus franc comique. On n'a jamais raillé plus gaiement le plus noir des vices, l'ingratitude, que dans *le Voyage de M. Perrichon* qui fut pour Labiche une sorte de pont jeté entre le vaudeville d'autrefois et la comédie de toujours. Il avait, le philosophe, depuis longtemps, enfoui dans ses notes cette simple phrase : *Les hommes ne s'attachent pas à nous en raison des services que nous leur rendons, mais bien en raison de ceux qu'ils nous rendent.* Il y voyait un ironique sujet de comédie. Oui, mais l'ingratitude lui paraissait difficile à rendre gaie au théâtre, et Labiche est un satirique sans amertume qui veut bien se moquer des ridicules et les châtier, mais en se divertissant. *L'ingratitude* lui paraissait un sujet sombre, à la Théodore Barrière, et il laissait dormir l'idée; ce fut Édouard Martin, son collaborateur, qui la réveilla un beau jour.

Martin, quand Eugène Labiche lui en parla, épousa cette idée avec tant de chaleur et de conviction que l'auteur du *Misanthrope et l'Auvergnat*—autre chef-d'œuvre—se laissa convaincre. « Il est probable que sans Martin la pièce n'eût jamais vu le jour », me disait Eugène Labiche.

Le personnage devait s'appeler originairement *Pérignon*. Mais Montigny, qui montait la pièce au Gymnase, avait pour ami le peintre de ce nom, un excellent homme ; il pria Labiche de débaptiser son carrossier et on lui donna le nom de *Perrichon*, qui est plus gai et qui ne faisait de peine à personne.

Ce fut un triomphe. Geoffroy, le Mercadet de Balzac, était admirable dans ce rôle de bourgeois naïvement égoïste. Geoffroy est d'ailleurs *l'acteur né* des comédies de Labiche, comme Mélingue fut celui des drames de Dumas père, Dupuis le comédien de Dumas fils et Got celui d'Émile Augier.

Geoffroy incarne excellemment la verve bonhomme et narquoise de Labiche. Il avait créé, pour la première fois, un rôle de *son auteur* dans une pièce intitulée *l'Enfant de la maison*, représentée au Gymnase le 21 novembre 1845. Il allait, au Palais-Royal, — et avec quel succès ! — créer *la Cagnotte*, mais il y joua d'abord les *Trente-sept sous de M. Montandoin* (30 décembre 1862), puis ce fut *Célimare le Bien-Aimé*, puis après, *la Commode de Victorine*, et enfin cette étonnante et étourdissante *Cagnotte* (23 février 1864), une merveille de drô-

lerie. Geoffroy a joué vingt-deux pièces de Labiche formant un total de cinquante actes. « J'ai été bienheureux de rencontrer sur mon chemin un artiste d'un talent aussi parfait », dit souvent l'auteur de *Monsieur Perrichon*, qui n'est pas ingrat.

Je ne parle pas ici des collaborateurs de M. Labiche. Il en a eu beaucoup ; mais pourquoi tout ce qui est sorti de ces diverses rencontres est-il du *Labiche* tout pur? Toujours et partout les autres s'effacent et Labiche apparaît, bien visible, très reconnaissable, avec sa personnalité charmante et son esprit narquois et pourtant bon enfant.

Je rencontrais parfois M. Edmond Gondinet pendant qu'il travaillait avec M. Labiche à cette comédie très profonde et très malicieuse qui a pour titre *Le Plus heureux des trois*. L'auteur de *Gavaud, Minard et Ce* était quasi stupéfait du soin presque minutieux, de l'attenion, du zèle incessant qu'apporte M. Labiche, ce maître devenu son collaborateur, à la confection de ses pièces. Il fallait travailler et retravailler, faire et refaire le plan, démolir un acte après l'avoir construit, puis le reconstruire encore. Quelle patience! Quel courage! Quel

labeur! Ainsi, ce comique si franc, si vrai, qui jaillit largement d'une situation et part comme une fusée claire, cette verve et cette gaieté sont, comme toutes les choses du monde, le fruit de la culture et de l'étude? Labiche analyse encore lorsqu'on supposerait qu'il s'abandonne aux expansions de sa nature. Il étudie, il cherche, il combine, et pourtant, devant ces comédies qui semblent composées d'un seul trait, on croirait, en vérité, — tant elles paraissent coulées d'un jet — qu'il laisse simplement courir sur le papier sa plume, la bride sur le cou, et bravement fait du théâtre tout simplement, en s'amusant.

Il y avait des années que M. Eugène Labiche était salué comme un maître, un de ceux qu'on n'imite point, car ils ont le *don*, — leur belle humeur et leur comique sans prétention se rapprochant beaucoup plus de la *grande comédie* que tant d'œuvres d'apparences plus ambitieuses — il y avait longtemps que l'auteur de *la Grammaire*, de *Moi* (représenté à la Comédie-Française) et de *Un Pied dans le crime*, était mis à son rang, au plus haut rang parmi les connaisseurs, lorsque M. Émile Augier, en écrivant une *Préface* au *Théâtre d'Eugène*

Labiche donna le ton à l'admiration définitive et prononça le mot décisif en comparant Labiche à Téniers, en louant cet esprit joyeux, profond dans sa gaieté, franc comme la santé.

Je n'avais jamais lu, dit M. Augier, ces pièces qui m'avaient tant réjoui à la scène; je me figurais, comme bien d'autres, qu'elles avaient besoin du jeu *abracadabrant* de leurs interprètes, et l'auteur lui-même m'entretenait dans cette opinion par la façon plus que modeste dont il parlait de son œuvre. Eh bien! je me trompais, comme l'auteur, comme tous ceux qui partagent cette idée. Le Théâtre de Labiche gagne cent pour cent à la lecture : le côté burlesque rentre dans l'ombre et le côté comique sort en pleine lumière; ce n'est plus le rire nerveux et grimaçant d'une bouche chatouillée par une barbe de plume, c'est le rire large et épanoui où la raison fait la basse.

Qui écoute Eugène Labiche retrouve, d'ailleurs, dans sa causerie, l'esprit même de son théâtre. Cet homme solide, beau comme son père dont le portrait orne son cabinet de travail et comme son fils, dont il est très fier, est un causeur exquis, poli, mordant et doux à la fois. Il y a comme de l'Érasme dans le visage de ce satirique aux traits pleins de malice et aussi d'indulgence. Labiche affecte, dans ses saillies (c'est une remarque d'Hetzel), une bonhomie prudhommesque qui donne un carac-

tère tout particulier à l'esprit dépensé par lui *argent comptant*. C'est avec une sorte de sang-froid railleur qu'il parlera, par exemple, de la Tragédie à M. Henri de Bornier, tout enfiévré de son *Attila* et de son *Mahomet* futurs.

« Jamais vous ne me ferez écouter une tragédie, mon cher ami.

— Et un opéra ?

— Encore moins, c'est une tragédie qui fait du bruit. »

Voilà la note de cette raillerie qui cache une bonté solide ; seulement, Labiche, dans la vie comme au théâtre, aime à ramener aux réalités strictes les fièvres du sentiment et de l'enthousiasme.

« Vous ne saurez jamais, lui disait naguère Gounod, combien je travaille pour achever mon opéra nouveau. J'ai déjà entassé une pile énorme de manuscrits. Une partition, c'est tout un monde à remuer, et quel monde !

— Aussi, interrompit froidement Labiche, pourquoi avoir choisi un métier comme ça ? »

C'est à Gounod qu'il assurait encore — en gouaillant — n'avoir jamais entendu un opéra, et qu'il demandait, en plaisantant :

« *La Juive*, est-ce de vous, *la Juive ?*

— Je voudrais bien qu'elle fût de moi », répondit Gounod.

Au total, Eugène Labiche possède à un degré supérieur deux qualités rares que n'ont point les plus prétentieux : il a de l'esprit et du bon sens. C'est un disciple de Molière qui a fait de la comédie durable, sans avoir la prétention de passer à la postérité, — un des meilleurs moyens pour y arriver, — et un charmeur qui a diverti son temps pour se divertir lui-même.

M. Eugène Labiche a succédé, à l'Académie française, à M. de Sacy, et il a, dans un discours achevé, applaudi, fait revivre avec beaucoup d'émotion et de goût la physionomie de ce fin lettré, amoureux de Mme de Sévigné.

C'est M. Legouvé et M. Émile Augier qui avaient mis en avant la candidature de M. Eugène Labiche.

« Y pensez-vous ? disait l'auteur du *Voyage de M. Perrichon* en souriant. Académicien, moi ! Est-ce que je suis un styliste ? »

Et puis il y avait les visites, les fameuses visites ! Pour un homme qui aime surtout à vivre en Sologne et à « faire des *moutons* », comme il dit, se présenter, solliciter, était chose dure. Il

s'y décida cependant. Les visites durent, au surplus, lui paraître faciles, car *M. Perrichon* les avait faites pour lui. Ce diable de théâtre exerce une telle fascination sur tout le monde que les *visités* les plus collet-montés éprouvaient la curiosité de voir de près l'homme qui les avait tant fait rire, et, après l'avoir vu, tous étaient enchantés de l'entendre causer.

« Mais il est charmant! » disaient les doctrinaires.

Il y a, dans le salon de M. de Noailles, une sorte de ligne fictive jusqu'à laquelle l'aimable et vrai gentilhomme reconduit, avec toutes sortes de politesses, ses visiteurs. Puis, arrivé à cette démarcation invisible, M. de Noailles s'arrête et salue. Eh bien, en reconduisant Eugène Labiche qui venait de lui faire sa visite, le duc de Noailles dépassa la ligne en question, et ce fut peut-être le plus grand et le plus complet succès de M. Labiche, que celui qui consista à faire franchir à son hôte un tel méridien.

Mais le plus piquant, en toute cette histoire du fauteuil de M. de Sacy, c'est que le premier qui parla décidément de faire de Labiche un académicien, ce fut, après un dîner chez M. Le-

gouvé, M. de Sacy lui-même. Il s'était trouvé, rue Saint-Marc, placé à côté de l'auteur du *Misanthrope et l'Auvergnat,* et ce voltairien de Labiche lui avait parlé de l'auteur de *Candide,* comme il parle, d'une façon irrésistible. « Mais il est des plus séduisants! dit M. de Sacy à M. Legouvé. Mais il faut lui réserver le premier fauteuil! » M. de Sacy fit mieux : il lui céda le sien. Je gage qu'il s'était dit que personne mieux que Labiche ne le pouvait embaumer avec plus d'esprit et plus de cœur.

Encore une fois, d'ailleurs, il eut là pour parrain Augier, avec qui il a écrit une comédie ironique et supérieure, *le Prix Martin,* comme avec cet amusant Philippe Gille il a écrit une bouffonnerie entraînante, *les Trente Millions de Gladiator.* Le soir de la première représentation du *Prix Martin*, ce bon grand géant de Gustave Flaubert criait bravo et disait: « C'est du Molière!... »

« Vous me demandez, me disait Labiche naguère, ce qui a décidé notre collaboration avec Augier? Je n'en sais rien. Augier non plus. Ou plutôt nous le savons tous les deux, c'est l'amitié. »

Labiche, comme Émile Augier et comme

Alexandre Dumas hier, comme Victorien Sardou demain, a publié ses *Œuvres complètes* ou plutôt ses œuvres choisies. Dix volumes de bon sang et de bon sens : un puits de gaieté. Peut-être y ajoutera-t-il quelques volumes nouveaux encore, car je ne sais point de répertoire plus riche que le sien. Puis il se reposera, étant bien décidé, dit-il, à ne plus rien donner au théâtre. Je souhaiterais que ce fût là serment de buveur, car on revient toujours à cette boisson tout à fait enivrante qui se distille dans les coulisses, entre une vieille affiche et une toile d'araignée.

« Non, non, dit volontiers Labiche, je me rappelle fort bien qu'un jour, étant dans le cabinet d'Offenbach, aux Bouffes, un garçon de bureau apporta une carte au directeur du petit théâtre.... Offenbach la prit, la regarda et, avec un mouvement d'humeur et d'ennui : « Répondez, fit-il, que je n'y suis pas ! » Or cette carte était celle de M. Scribe, vieilli. Scribe venait là proposer la reprise de sa *Chatte métamorphosée en femme* transformée en opérette. Et lui, dont les directeurs les plus fameux avaient jadis assiégé la porte, lui, l'universel et omnipotent M. Scribe, il faisait antichambre au

théâtre des Bouffes, et on lui répondait : « — Je n'y suis pas !... » Comme je ne veux pas que semblable aventure m'arrive, ajoute Labiche avec son sourire malicieux de bourgeois du bon vieux temps, je prends les devants. Je me retire des affaires. »

L'auteur du *Voyage de M. Perrichon* et de *la Poudre aux yeux* n'est et n'en sera jamais à redouter une telle réponse, mais il a eu raison de réunir ses œuvres éparses. On a vu là quelle est la valeur éclatante de ce répertoire comique. Il y a tels vaudevilles de Labiche, comme *la Grammaire,* ou *les Trente-sept sous de M. Montandoin,* qui sont, comme eût dit Flaubert, *moliéresques*. J'aime, entre tous ces petits actes légers et profonds à la fois, cette admirable *Grammaire*. Les pédants illustres comme M. Desfonandrès ne sont pas plus amusants que l'ignorant ventru jadis incarné là par Geoffroy. Ancien marchand de bois, il s'est retiré à la campagne, et rêvant les honneurs, il compte bien devenir un jour maire de sa commune, conseiller général, député, qui sait? ministre. Pour le moment, il se contente de briguer le titre de conseiller municipal. Il lui faut donc rédiger des proclamations, faire acte de can-

didat. Ce n'est pas une mince affaire; le malheureux ne sait pas, mais pas du tout, l'orthographe. On le voit le nez dans un livre, on le croit un savant fieffé; ah bien oui : il étudie la grammaire. C'est sa fille, un ange brun, qui lui échenille son style. Et voilà qu'on la demande en mariage et qu'on parle de l'emmener à Étampes, et de plus, pendant qu'elle est absente, un électeur influent vient réclamer un certificat au malheureux qui écrit certificat avec un *s!* Ah! quelles anxiétés chez le pauvre diable, quelle « tempête sous un crâne obtus », et comme il dissimule chaque mot douteux sous un pâté d'encre!...

La fausse science, la pose, les ambitions niaises, tout le ridicule de notre race bourgeoise n'ont jamais été mieux fustigés, plus joliment, sans aigreur, bonnement, gaiement, que dans ces comédies de mœurs moyennes où Labiche excelle.

Encore une fois, c'est là un maître inimitable, parce qu'il n'a pas de *manière* à lui, parce qu'il est le naturel même, parce qu'il n'imite personne, ne s'inquiète que de divertir d'abord, de bien voir, de bien peindre et de faire juste. Chaste avec cela, honnête au point

qu'on pourrait mettre son *Théâtre* entre les mains d'une jeune fille. Un franc Gaulois qui est un fin Français.

N'est-ce pas lui qui nous écrivait un jour, avec sa modestie sincère d'homme vraiment remarquable (les maîtres seuls et les forts sont modestes) :

« On me dit que j'ai fait des *œuvres*. Eh bien, je ne m'en doutais pas. Je ne songeais qu'à m'amuser en écrivant ! »

Sans doute. Mais je l'ai dit et le répète, c'est ainsi qu'on amuse les autres et qu'on donne au public de ces œuvres saines, vigoureuses, conçues dans la joie, et qui dureront tant qu'il y aura en France des ridicules à railler et du goût pour applaudir les railleurs.

C'est dire, je pense, que le *Théâtre* d'Eugène Labiche a des chances de durer longtemps. Et ce qui nous console de l'éternité de la bêtise, fort heureusement, c'est l'éternité de l'esprit.

S'il fallait le définir vivement et pour me resumer, ce magistral et gai *Théâtre* de Labiche, savez-vous comment je l'appellerais : *Le Théâtre d'un Honnête Homme en belle humeur*.

CÉLÉBRITÉS CONTEMPORAINES

ROCHEFORT

PAR

EDMOND BAZIRE

PARIS
A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
7, RUE SAINT-BENOIT, 7
—
1883

Samedi 31 mai 1868

La France contient, dit l'almanach impérial trente six millions de sujets sans compter les sujets de mécontentement. Avant d'essayer devant mes confrères en sujétion une sorte de cavalier seul dans le cotillon politique, je dois au public qui m'a montré souvent tant de sympathie — le diable m'emporte si je sais pourquoi — je lui dois dis-je, quelques explications sur les différentes particularités qui ont présidé à l'élaboration de la Lanterne : . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Henri Rochefort

HENRI ROCHEFORT

ROCHEFORT

ERS le milieu de 1865, le public parisien s'arrachait les chroniques d'un écrivain nouveau, qui, tout en se renfermant dans les limites assignées par le gouvernement impérial à la presse qui ne payait pas caution, trouvait le moyen, très littéraire, d'atteindre les institutions et les personnages du temps. Institutions fortes et personnages puissants. Napoléon III triomphait. Ses minis-

tres, ses fonctionnaires, ses courtisans, ses amours, — jusqu'à son frère adultérin — possédaient de redoutables influences. Rire d'une femme distinguée par le maître était grave. Plaisanter le calembour d'un membre dissimulé de la famille pouvait conduire loin. Ridiculiser un portefeuille ou un sous-préfet était gros de conséquences. Au lendemain de l'arbitrage réclamé par l'Autriche et l'Italie, à la veille de l'Exposition universelle, déjà en préparation, nul n'osait élever la voix.

Et cependant quelqu'un parla.

Ce fut une révélation. Un style alerte, tout hérissé de pointes, mouvementé, d'une verve inconnue, égaya les polémiques. Il était défendu d'exprimer une opinion en politique, en économie, en socialisme, en philosophie, en religion, en science... (*Voir le monologue de Figaro*).

Restaient les salons, les cabinets particuliers, les opérettes.

Les opérettes! — Justement, M. de Morny cultivait ce genre décolleté, sous le pseudonyme de Saint-Remi. Et ce conseiller intime des Tuileries entendit siffler à ses oreilles les premières flèches décochées. Les dévotes de l'entourage

espagnol éprouvèrent des ennuis cuisants. Puis ce fut le tour des financiers et des spéculateurs; puis les gens à l'échine flexible y passèrent; puis la magistrature inspirée; puis d'autres serviteurs que le trône et l'autel ordinairement protègent, — à cause de la protection qu'ils accordent eux-mêmes à l'autel et au trône : passe-moi l'encens, je te passerai la myrrhe.

On s'émut.

Quel était ce trouble-fête subitement apparu? Les traits qu'il lançait blessaient, effrayaient, consternaient. Eh quoi! ne retombaient-ils pas sur des hauteurs réputées inaccessibles? Le ministère s'inquiétait. D'où venait cet ennemi? Pourquoi ouvrait-il cette guerre? Comment signait-il?

Cet ennemi descendait de la plus vieille noblesse berrichonne, rajeunie et régénérée par le sang d'une mère plébéienne.

Il ouvrait cette guerre par conscience et par indignation.

Il signait Henri Rochefort.

Les célébrités, dès leur éclosion, attirent les biographes. Henri Rochefort alluma les

curiosités. Sa vie passée fut vite scrutée et contée. Il était né le 31 janvier 1831, à Paris, rue de Grenelle-Saint-Honoré, 38. Son père, ancien secrétaire général de l'île Bourbon, avait quitté l'administration pour la littérature dramatique et le journalisme. Il avait signé des articles du *Drapeau blanc* et des pièces de théâtre gaies, qui lui valurent une réputation. C'était un vaillant homme, d'humeur frondeuse, d'esprit ardent et vif, indépendant. Son indépendance, il la prouva dans son mariage avec une roturière, Mlle Nicole Morel. Plus tard, bien plus tard, le fils, à son tour, ne craignit pas d'affirmer une indépendance semblable, en faisant le contraire de ce qu'avait fait son père. Le noble s'alliant à la bourgeoisie eut ce pendant : le libre penseur s'inclinant devant la catholique moribonde. Qui estime l'un estimera l'autre.

J'anticipe, excusez-m'en.

Les parents n'étaient pas riches. Il s'en fallait. En revanche, ils étaient nombreux. Quand arriva la vingtième année, — en 1851 — sans aucune vocation pour la médecine, à laquelle on le destinait, Henri Rochefort obtint un emploi à l'Hôtel de Ville. Un très petit emploi.

Cent francs par mois. Et il avait à aider tout un monde : comme fils, comme frère, comme père! Sept personnes à nourrir. C'était rude, mais c'était bon.

Il le déclare volontiers.

Sans ce stimulant, eût-il travaillé? Sa conviction profonde se fût-elle exprimée, son originalité se fût-elle traduite? Tout ce qu'il a écrit était latent dans sa tête. La fortune n'eût-elle pas immobilisé ce capital? Il fut pauvre. Tant mieux : sans sa pauvreté, nous ne le connaîtrions peut-être pas.

Bienheureux les pauvres d'esprit, assure l'Écriture : l'Écriture a raison. Les pauvres qui ont de l'esprit sont bien heureux, puisqu'ils sont forcés de s'en servir, — et de nous en servir.

L'Hôtel de Ville produisait peu. Il n'avait que l'avantage de produire des relations. Beaucoup d'écrivains futurs pâlissaient sur les paperasses de cette maison du peuple, qui est dirigée généralement par un ami des monarchies ou tout au moins des ministères. Il y eut des rencontres. L'un d'eux collaborait au *Charivari*. La critique dramatique était libre. Rochefort, présenté par son camarade de

bureau, Gabriel Guillemot, je crois, en fut chargé. Il fut remarqué tout de suite. Le premier coup d'aile l'emporta. Et *le Figaro* d'alors, à l'affût de talents et comptant d'ailleurs sur cette vérité qu'un bon ténor égale une bonne recette, lui offrit ses colonnes. C'est de là que partirent les premiers coups à l'adresse du monstre impérial.

L'enquête des curieux et de la police réunis n'apprit rien de plus, si ce n'est que Rochefort à ses succès de polémiste joignait les succès du théâtre, et que, derrière la plume qui fouaillait les mœurs, il y avait toute prête une épée qu'il maniait crânement.

Ce terrible homme avait tout pour séduire en notre pays : il savait rire, il savait se battre, il savait se dévouer, il savait haïr. Et ce qui nous enthousiasmait, à cette époque où nous étions tout jeunes, c'est que nous partagions sa haine du bonapartisme, son dévouement à l'idéale république, et que ce dévouement et cette haine étaient, chez lui, servis par une gaieté chevaleresque. Une plume démouchetée, quelle belle arme!

Il passa au *Soleil,* que créa le vieux Millaud. Il continua à sabrer — littérairement —

le pouvoir. Sa popularité s'étendait : *le Figaro* le rappela. Ah! les jolies chroniques, enlevées, légères, aiguës, frémissantes! Comme nous applaudissions, nous tous, les lecteurs, et comme nous répétions nos lectures pour qu'on les répétât!

Un jour, nous sûmes que le satirique avait le droit de toucher la politique. Je me rappelle ce numéro de journal, marchandé, disputé, arraché. La police criait : « Circulez! » Nous ne circulions pas. C'était le journal qui circulait. Les bons souvenirs! Sur le colosse couronné, des coups de marteau sonnaient. Le premier article de Rochefort — on supprimait son prénom déjà — c'était la trompette de Jéricho. Trois ans après, les murailles s'écroulaient.

M. de Villemessant, qui ne détestait pas particulièrement le héros de Décembre, et qui aimait particulièrement sa propriété, eut peur en ce moment. Il reçut des conseils qui le persuadèrent, remercia son étoile et fit disparaître rapidement de sa feuille compromise le pamphlétaire en vogue.

Mais il l'engagea à fonder *la Lanterne*.

Il fit bien.

Cette œuvre saine devait éclater pour notre honneur. Elle fut comme un écho familier des *Châtiments,* que la frontière hérissée de bicornes empêchait de venir à nous et qui grondaient au loin dans l'exil. Les Persigny pâlirent, les Pinard se recroquevillèrent, l'Espagne se jeta sur un prie-dieu. — Le peuple applaudit. Je ne ferai pas l'histoire de ces attroupements devant les kiosques, de ces brochures pour lesquelles une foule qui s'aimait se colletait ; je ne reproduirai pas les mots devenus historiques qui, du boulevard Montmartre, gagnaient la province et, de la province, gagnaient l'étranger. La conscience vengée se réjouissait. Contre Bonaparte, l'arme était trouvée : ce petit despote que Pianori avait visé, qu'Orsini avait manqué, contre qui M. Ranc avait conspiré, succombait accablé par cet engin, le seul qu'il méritât : le ridicule.

La cour fut hautaine d'abord, haussa les épaules, fuma des cigarettes. Il paraissait de bon goût de mépriser ces plaisanteries. En commun, à table, dans les petits salons dont Mme de Galliffet était le charme et M. de Gal-

liffet le héros, les éclats de rire partaient comme des fusées. Mais, rentrée dans ses appartements, l'impératrice sanglotait. Mme de Galliffet avait des appréhensions. M. de Galliffet disait : « C'est grave! » — Il ne sentait pas qu'il devenait général.

Coïncidence étrange : il y eut, contre l'auteur de la revue hebdomadaire qui soulevait tant de bonne humeur, des provocations qu'on ne saurait accuser d'être intempestives : insultes, calomnies, violences. Il fallait bien le tirer de son sang-froid. Un Stamir lui roula dans les jambes. Un Marchal de Bussy lui mordit les talons. On essaya d'emplir sa brochure de communiqués, peu passionnants pour l'abonné, qui n'adorait nullement le style de la *Vie de César*. Finalement, on employa ce moyen catégorique : la saisie. Malheureusement — ou heureusement — Rochefort, lassé de tant d'infamies successives, se fâcha, et une après-midi, dédaignant de frapper les subalternes déchaînés à sa poursuite, s'en alla demander raison — à un imprimeur ignoré — des ordures qu'il confiait à ses presses. L'imprimeur fut insolent et fut corrigé. La magistrature n'espérait pas davantage. Elle s'empara de l'af-

faire et condamna la victime qui avait riposté. C'était dans l'ordre.

Le 13 août 1868, Rochefort était frappé d'une peine utile aux intérêts impériaux : Un an d'emprisonnement, 10,000 francs d'amende et privation des droits civils et politiques.

Dame, cela signifiait : « Tu n'écriras plus. Tu ne seras pas député. Nous sommes débarrassés de toi. »

Rochefort était en Belgique. Il écrivait. Les comités électoraux songeaient à lui. L'empire n'était pas débarrassé.

Les embarras, tout au contraire, ne faisaient que commencer.

Victor Hugo, en recevant le proscrit à Bruxelles, ouvrit les bras, l'embrassa, et dit :

— Voilà mon troisième fils !

Cette parole était faite pour enlever le souvenir des persécutions passées et pour rendre légères les persécutions prochaines. L'exil pesait peu dans cette famille où tout était grand et bon, et la lutte avait ses encouragements et ses compensations.

La Lanterne paraissait régulièrement. Tous les dimanches, l'empereur en avait la primeur

avant son déjeuner. Les coups étaient rudes, et le chef de l'État ne les sentait pas seul sur ses épaules. Ses associés, en même temps que lui, étaient atteints. L'empereur avait des doublures; les doublures gémirent. La mode et l'étiquette exigeaient que nul ne se rebiffât. L'un pourtant, moins minutieux ou plus brave, celui qui mourut au Bourget glorieusement, le fils du garde des sceaux, Baroche, réclama une réparation. Un duel fut décidé, duel de deux partis, plutôt que de deux hommes. M. Baroche eut la cuisse traversée, la poitrine effleurée, le côté droit troué. La rencontre avait été formidable; on s'était mesuré corps à corps, impétueusement. Ceux qui assistaient les adversaires témoignèrent du courage déployé. Mais ce fut l'impérialiste qui eut le dessous, et le républicain qui s'entendit acclamer. Il est vrai que, le contraire se fût-il produit, l'impérialiste eût-il été victorieux, l'empire était quand même vaincu. Être vaincu, c'était sa destinée.

La Lanterne brillait toujours. Seulement, les difficultés de l'introduire en France s'accroissaient. Les ruses s'usaient, à la longue; les fausses partitions de musique, les colis de

chocolat, les chiens savants, les douaniers improvisés, les bustes creux de l'auguste souverain... : mèches éventées! Les porteurs étaient arrêtés, les brochures confisquées, les délinquants condamnés, et la bonne parole n'arrivait plus à sa destination. Que faire? *Le Rappel* naquit, et Rochefort devint le collaborateur des Vacquerie, des Meurice, que nous voyons encore sur la brèche, — de Charles et de François-Victor Hugo, morts, hélas! si jeunes, en plein épanouissement de talent. Dès l'origine, la feuille vaillante était visée; faubourg Montmartre, rue de Valois, le peuple courait et le casse-tête courait après le peuple. Il y eut interdiction de la vente sur la voie publique. Qu'importait? Nous envahissions les libraires. Il y eut des charges d'agents féroces? Qu'importait? Nous ripostions. Il y eut des emprisonnements subis. Qu'importait? Les prisonnniers chantaient *la Marseillaise*. La chute de l'empire, en 1868, était joyeuse. Nous ne soupçonnions pas l'abîme de 1870, où le désespoir et la rancune nous allaient entraîner.

En Belgique, calme absolu. Rochefort patientait. Il se partageait entre le travail,

l'amitié du poète éternel de la *Légende des siècles* et son goût très fin pour les œuvres d'art. Il accomplissait religieusement sa besogne honnête et attendait, sans défaillance, que le chemin de la patrie fût déblayé.

Les élections pour le Corps législatif approchaient. Un décret les avait fixés au 23 mai 1869. Les républicains, jusqu'alors timides, s'éveillaient. Ils comprenaient que le terrain bien labouré leur préparait une moisson plus facile qu'à la précédente législature. D'ailleurs, on avait besoin, à la Chambre, d'une opposition moins platonique que celle qu'avaient menée, avec éloquence, sans doute, mais sans fougue, en orateurs diserts plutôt qu'en combattants décidés, les hommes qui sont restés dans l'histoire sous l'appellation célèbre des Cinq. Les collèges agités rêvaient davantage. Il était naturel que le nom de Rochefort fût désigné le premier. Il le fut. Des étudiants lui offrirent de représenter la septième circonscription. Il accepta, comme c'était son devoir. Certes, des journaux intéressés niaient son éligibilité. Il fut aisé de démontrer que son éligibilité n'était pas contestable. L'empire tremblait. Quel champion opposer à ce cham-

pion? Vainement on parcourut la liste des dévouements. Aucun dévouement n'était à la hauteur de la tâche. La dynastie manquait de supériorités.

Tout à coup, un concurrent surgit. Les Tuileries se réjouirent. Enfin! On avait donc un homme, un allié, qui n'était pas tout à fait démonétisé!

Cet homme, cet allié s'appelait Jules Favre.

Eh! nous avons, quoi qu'on en prétende, cette qualité de ne pas oublier ceux qui nous ont servis d'abord. Nous hésitons à ouvrir les yeux sur les défaillances, sur les ambitions, sur les conversions. Et, quand même, devant les conversions, les ambitions, les défaillances, le souvenir des générosités du passé nous émeut et nous invite à des indulgences coupables. Rochefort eut beau compter de loin toute l'armée jeune et vaillante qui portait son drapeau, la campagne fut inutilement conduite avec une conviction profonde et une ardeur inoubliable par M. Delattre; — il succomba. L'empire eut ce succès: Jules Favre élu! Non sans ballottage, ni sans pression, ni sans sommations armées. Rochefort eut pour lui Victor Hugo, Louis Blanc, la démocratie. Jules

Favre eut la police. Le vainqueur n'est pas celui qu'on envia.

La revanche ne devait pas tarder.

M. Gambetta, choisi à la fois par Paris et par Marseille, avait opté pour Marseille. Belleville était vacant; Belleville appela Rochefort. Et Rochefort quitta la terre hospitalière, traversa la frontière, fut arrêté, relâché par crainte de l'émeute, qui menaçait. Il parut dans les réunions publiques, parla, marcha d'ovations en ovations...

Je fus le témoin de cette popularité. Dès qu'on soupçonnait sa présence, les vivats montaient, les chants se croisaient.

Était-il reconnu? les bras se tendaient, les mains cherchaient ses mains, les hourrahs le saluaient. Que de fois il se débattit contre les honneurs du triomphe! Il n'y échappa pas toujours.

Bien plus, lui ressembler était un titre à l'acclamation. Un soir, à la Villette, à la porte d'une salle où le candidat était annoncé, un jeune homme se tenait. Il était très pâle, avait les joues saillantes, les yeux brillants, une moustache noire et des cheveux crépus que la bise secouait. « C'est Rochefort! cria quelqu'un! » Et sur-

le-champ, soulevé, entraîné, transporté, le jeune homme, stupéfait, protestant, jurant qu'il y avait erreur, fut jeté sur les vitres de l'établissement que le pamphlétaire devait visiter. Il les traversa, et le plus navrant de l'aventure, c'est que le propriétaire qui ne partageait pas la méprise générale, l'invectiva, le brutalisa même, et le renvoya par le même chemin.

Quelques jours après, Rochefort était proclamé collègue de M. Jules Favre.

Napoléon III, à l'ouverture des Chambres, eut le tort extrême de rire, lorsque dans la salle des États, retentit le nom de Rochefort, qu'un huissier, suivant l'usage, invitait à prêter serment. Le député de Belleville, informé de l'injure, la garda dans sa mémoire, et, dès la première occasion, en plein Corps législatif, devant la majorité des rastels, s'en vengea par une phrase sanglante, qui restera. L'aigle sur l'épaule et le lard dans le chapeau de l'aventurier de Boulogne soulevèrent les colères officielles. Mais l'hilarité populaire accueillit la boutade, et cette hilarité d'en bas épouvanta plus l'empire que les fureurs d'en haut n'épouvantèrent son implacable adversaire.

A cet esprit prompt, que le parlementarisme n'attachait guère, la tribune était insuffisante. De son banc, debout, Rochefort savait faire voler l'ironie droit au but; le discours, où la pensée se délaye, n'était point dans ses aptitudes. Il préférait la pointe qui scintille à la jatte empoisonnée qui s'épand goutte à goutte.

Aussi revint-il au journalisme : il créa la *Marseillaise*. Feuille de combat, dont tous les soldats avaient pour eux la jeunesse et la flamme. On y allait bon train, de tout son cœur. Prisons, cartels, assassinats, on y bravait toutes les menaces du césar corse. Il en coûta cher à l'un des plus sympathiques des tirailleurs de la rue d'Aboukir. Victor Noir en mourut. Un Bonaparte le tua, dans un guet-apens. Quelle journée! M. Odysse Barrot apporta l'affreuse nouvelle dans l'après-midi du 8 janvier. Nul ne le voulait croire. Noir, pourquoi? C'était Millière et Arnould que Rochefort provoqué avait chargés de se rendre à Auteuil, chez le prince Pierre. Puis, les renseignements affluèrent. Il était impossible de n'être pas ébranlé. Le doute, qui persistait, n'était qu'une espérance suprême. Flourens et un de ses amis coururent au Palais-Bourbon. Roche-

fort répondit : « C'est de la folie. » On l'entraîna cependant. A la porte de l'imprimerie, un inconnu lui dit : « C'est vrai. La dépêche est en haut. » Jamais plus violente douleur ne le déchira. Quelqu'un, un enfant, un fiancé, un camarade, succombant à sa place ! Il voulait les représailles immédiates. Les représailles étaient dangereuses pour la liberté. Le sang-froid de citoyens avisés le comprit. On se réserva pour les obsèques. Là, Rochefort fut de leur avis, et dans le délire de la foule ardente, dans l'emportement des républicains héroïques, unit sa voix à celle de Delescluze pour empêcher une imprudence qui nous eût coûté la vie — ce qui n'est rien — mais qui eût prolongé la durée du régime détesté.

La veille, il avait poussé, cependant, un cri de guerre et de révolte, — et le procureur général, pressé, avait immédiatement réclamé du Corps législatif l'autorisation de le poursuivre. Réclamer, c'était obtenir. Obtenir les poursuites, c'était assurer la condamnation. Assurer la condamnation, c'était comploter l'arrestation bruyante — et peut-être la bienheureuse effervescence que le canon apaise.

Prévisions réalisées. Le 7 février, Rochefort,

pris dans un traquenard, alla dormir à Sainte-Pélagie. Le lendemain, le 8, ses rédacteurs allaient dormir au Dépôt. Eux, du moins, sur le lit rond des cellules, jouissaient du sommeil bienfaisant. Aux Tuileries, l'anxiété veillait et réveillait.

Sept mois s'écoulèrent. Les prisonniers travaillaient sous des pseudonymes reconnaissables, et combattaient le plébiscite, et démasquaient les conspirations inventées, et, patriotiquement clairvoyants, se révoltaient contre la guerre des boutons de guêtre. Inutilement. L'empire sortit de France, honteux. Ils sortirent, eux, de leur cachot, la tête haute, et Rochefort, inoublié, fut porté droit de Sainte-Pélagie à l'Hôtel de Ville.

En cette période terrible, son rôle fut simple : il s'assigna la mission de pousser à la résistance et rêva de l'organiser. Il eut un tort. Il crut à M. Trochu. Ses collègues de la Défense nationale l'inquiétaient. Le gouverneur de Paris — qui ne devait pas capituler lui-même — le rassurait. Il renonça à tous ses goûts, il se consacra corps et âme, avec fièvre, aux travaux que le siège imposait. Il réclama la tâche de

diriger la commission des barricades, multiplia ses efforts, fut actif, énergique, déterminé. Ce qui est à regretter, c'est qu'il fut berné, que, loyal, il ne soupçonna pas les déloyautés, et que ses yeux s'ouvrirent juste quand Metz se fut rendue, quand Bazaine eut trahi. Trop tard.

Le 31 octobre éclata. Paris, indigné, exigea des élections qu'il faillit arracher. Un nouveau gouvernement fut nommé. Victoire d'une soirée. Le 1er novembre, le nouveau gouvernement était dévoré par l'ancien, qui reparut intact, sauf un de ses membres. Rochefort s'était retiré par dégoût.

Il se contenta dorénavant d'être artilleur, auprès de M. Schœlcher, dans la légion que le vieux et sûr démocrate avait formée et qui comptait tant de noms chers à la France.

Il fit ainsi son devoir, obscurément, jusqu'à cette date néfaste du 28 janvier, et le 8 février suivant, aux élections générales, Paris l'inscrivit le sixième sur la liste de ses élus.

Ce succès personnel n'était pas le seul qu'il remportait. *Le Mot d'ordre,* qu'il dirigeait, avait, en effet, recommandé les cinq qui le précédaient : Victor Hugo, Louis Blanc, Gari-

baldi, Schœlcher, Gambetta. Oui, Gambetta, dont il était alors le soutien le plus ferme, et qu'on ne recommandait pas impunément. Victor Hugo, lui-même, n'était-il pas en butte à toutes les hostilités de la réaction réveillée ?

Le séjour à Bordeaux fut bref. Victor Hugo démissionna, parce que Garibaldi n'avait pas trouvé grâce devant les zouaves du pape. Rochefort démissionna, parce que la paix honteuse était acceptée par l'Assemblée de malheur. J'ajoute à la gloire de la minorité qu'il eut vingt-quatre imitateurs.

Se déclarer, en ces jours graves, partisan de l'honneur national et de la lutte à outrance, c'était, aux yeux du Parlement naissant, provoquer à l'insurrection. Les patriotes de droite n'aiment pas le patriotisme de gauche. Rochefort, moribond des suites d'un érysipèle, apprit que son journal était supprimé par le gouverneur Vinoy. Il se guérit, rentra dans Paris, après que la Commune était proclamée et, juge sans passion, mais sans faiblesse, releva *le Mot d'ordre* interrompu et se dressa contre la monarchie qui s'insinuait. Il ne fut tendre ni aux puissants de la place de Grève ni aux

puissants de l'hôtel des Réservoirs. Sa bouche disait la vérité.

Il indisposait, en même temps, et Paris et Versailles. Menacé par Paris, il fut pris par les Versaillais à Meaux, quand il se sauvait. C'était sa punition d'avoir été sincère. Les jolies femmes de Trianon l'eussent écharpé; il échappa à cet écharpement pour se livrer aux conseils de guerre qui lui accordèrent ce genre de mort : la déportation dans une enceinte fortifiée.

Pourquoi dirais-je que Rochefort conserve en prévention son courage? Pourquoi dirais-je que, condamné, dans le fort où on l'enferme, il songe à s'évader? Pourquoi dirais-je qu'à Nouméa il accomplit le projet médité longtemps? Les événements sont si proches, le caractère est si droit que raconter les uns, que retracer l'autre, ce serait chose inutile. Aux Chantiers, il attendait la mort. A la citadelle d'Oléron, il attendait la délivrance. Sa gaieté fut la même dans les deux circonstances. A la presqu'île Ducos, il s'installa, guettant, avec une insouciance apparente, l'heure propice du départ. Ce fut tout un roman que sa fuite. Ce

roman sera écrit. Pour ma part, c'est l'homme que j'entends dessiner par des traits rapides.

La fuite réussit. Un jour, un télégramme parvint en France : « Rochefort a quitté Nouméa avec cinq de ses amis. » Quel émoi ! On ne comptait plus l'arrêter. L'Angleterre offrait son hospitalité. La Suisse ne refusait pas la sienne. Rochefort mit le pied à Londres, salua les Anglais et se rendit à Genève. Quelques mois, il ressuscita *la Lanterne*. Mais *la Lanterne,* à quoi bon ? A égayer l'étranger, sans espoir d'éclairer les Français. Le parti fut pris bientôt. Rochefort coupa court à sa publication, et se fit correspondant du *Rappel,* du *Mot d'ordre,* du *Réveil,* des *Droits de l'homme,* successivement. Un correspondant comme il en est peu : de loin, il dirigeait toute une politique, et, s'il profita de l'amnistie, il a le droit d'affirmer qu'il travailla fortement à l'imposer.

Cependant sa collaboration par delà les frontières ne l'absorbait pas tant qu'il ne songeât à satisfaire d'autres ambitions.

Il s'attacha à grossir son bagage littéraire. Il avait écrit déjà deux romans, *les Naufrageurs* et *les Dépravés*. Il y ajouta *l'Évadé, le Palefrenier,* des récits de voyage,

œuvres prime-sautières, d'un entrain inouï, qui dénotent l'art d'un romancier singulièrement équilibré. Ses livres ont ceci de spécial, qu'à l'intérêt de l'action qui se déroule ils joignent l'attrait de la polémique brillante, et qu'on y reconnaît, chez le conteur d'aventures imaginées, le mordant critique de faiblesses observées.

Je me souviens de cette fausse prophétie, prononcée quand Rochefort sortit de Paris :

— Rochefort ne sera plus Parisien !

Parisien ! Il le fut en Nouvelle-Calédonie. Il le fut à Saint-Martin-de-Ré. Il le fut en Suisse. Il avait emporté le boulevard Montmartre à la semelle de ses souliers.

Il le rapporta, d'ailleurs, consciencieusement, le 11 juillet 1880.

Je revois la gare de Lyon envahie, les vitres brisées, les accolades frénétiques, quand le train stoppa ; — le boulevard Beaumarchais obstrué par les voitures, où l'on s'entassait six ou huit, lorsqu'il y avait place pour deux ; — la petite cave où le triomphateur dîna pour échapper à l'enthousiasme ; — la salle sans meubles où Blanqui, Lockroy, Brébant,

quelques amis intimes, attendirent le « revenant », rue du Croissant.

Le surlendemain, *l'Intransigeant* paraissait. Cent quatre-vingt-dix-neuf mille exemplaires se répandaient dans Paris.

La cause était gagnée.

L'Intransigeant signifiait la réconciliation. Hélas ! on ne se réconciliait pas, et *l'Intransigeant* signifia bientôt la revendication.

Vous me pardonnerez ces mots lourds. Je les emploie, puisqu'on les adopta.

L'Intransigeant a pour origine le projet de transformer la question politique en question sociale, ou du moins de développer cette vérité : — La République existe en théorie. Il s'agit maintenant de faire qu'elle existe en fait. Ne plus avoir de maître : c'est bien. Avoir encore des malheureux : c'est triste. — *L'Intransigeant* veut la République. Il mourrait pour la République, et j'entends par *l'Intransigeant* ceux qui le rédigent. Mais il se dévoue également aux intérêts de ce qu'un papetier célèbre appelle le plus grand nombre. Il est pour la liberté et pour la fraternité.

Rochefort, à son retour, a groupé autour de lui des hommes qui partagent ses opinions. Il

a voulu mener une campagne qui frappât ceux qui la suivaient, et, lentement, progressivement, il a formé une armée vaillante et laborieuse qui se tient, — et à laquelle il tient.

Il a pour lui ce bonheur qu'il se sait séduisant. Quelquefois, il est rude, ou emporté, ou ironique; subitement, la rudesse, l'emportement, l'ironie s'effacent. Après tout, l'idéal n'est-il pas le même? Et les mêmes idéals entrevus, n'est-ce pas les mêmes amitiés partagées?

Rochefort est un père de famille qui aime sa famille, et il est aussi le camarade arrivé qui aime ses camarades. A *l'Intransigeant,* c'est ainsi qu'on le considère; cet ogre est aimable, et, très souvent, le soir, il nous ravit par les saillies que lui inspire la dernière « première », ou par les souvenirs qu'il évoque si joliment, ou par les vers de Victor Hugo, qu'il possède par cœur et qu'il dit à merveille.

L'Intransigeant a cette chance de n'être ni doctrinaire, ni gourmé, ni pesant; sans cela, Rochefort aurait, depuis longtemps, réclamé sa liberté.

Il faut résumer ce court portrait. J'ai dû, en

cette vie si mouvementée qui sera probablement, dans l'avenir, le thème de plus d'un volume et de plus d'un drame, choisir les épisodes principaux.

Rochefort a de beau et de rare, — je mets à part son esprit — son inébranlable fidélité à ses convictions.

Le 24 février 1848, au lycée Saint-Louis, il entraîna toute sa classe aux barricades. Il n'y eut ni mort d'hommes ni mort d'enfants. Mais l'intention y était. Au 2 décembre, il amoncela des pavés au faubourg Saint-Martin, se battit, tira sur les conspirateurs, faillit être fusillé, se faufila, le long des murs, jusque rue Jean-Jacques-Rousseau, où sa mère, anxieuse, le pleurait. En 1863, il rencontra, dans une réunion du cinquième arrondissement, l'ami qui l'accompagnait aux jours féroces où l'empire se fondait :

« Vous êtes toujours aux bons endroits », lui dit son voisin, qu'il ne reconnaissait plus.

En effet, Rochefort était toujours aux bons endroits : en prison, en exil, en enceinte fortifiée.

Il restait et il est resté dans sa ligne ; il n'en a pas un instant dévié. Très libéral, et non ja-

cobin, il n'a cessé, ne cesse de combattre pour sa liberté et la liberté des autres. Il attaqua, dans ces temps derniers, les lois ressuscitées contre les congrégations : séparer l'Église de l'État, c'est évidemment un des articles de son programme ; mais laisser attachés ces deux irréconciliables : le laïque et le clerc, lui paraît d'autant plus absurde que la guerre est déclarée entre eux. J'ai entendu des imbéciles excellents affirmer que Rochefort était acheté par des jésuites. Oh ! très cher : plusieurs millions.

La logique des attitudes a pour récompense les accusations bêtes.

Et son histoire est faite de logique.

Sa polémique enflammée contre une personnalité éclatante qui n'est plus n'a pas d'autre origine que l'horreur persistante d'une domination dangereuse. Il fut violent, je ne le méconnais pas. Mais sa violence s'explique par l'anxiété qu'il ressentait pour l'avenir de la République et du pays.

Chez lui, la République et le pays passent devant tout. Un jour, après la défaite communaliste, il eut l'occasion de s'évader. Un général prussien, ancien ami de son grand-père, lui offrit de le réclamer, de le soustraire aux gen-

darmes conservateurs. Il refusa. Il ne supportait pas l'idée de devoir son salut à l'un des vainqueurs de la patrie.

Comment ne se fût-il pas montré impitoyable pour qui rêvait des asservissements? De là tant de rancunes. Il devinait trop bien les aspirations secrètes. On se vengea de sa perspicacité, comme on put, par la calomnie surtout. On le représenta sous des aspects antipathiques; vicieux, joueur, buveur, mauvais père... Regardez-le entre ses petits-enfants, ce mauvais père. Épiez ce buveur, qui n'a jamais bu que de l'eau rougie, et qui, à vingt-trois ans, entra pour la première fois dans un café. Surveillez le joueur qui ne joue pas, si ce n'est, parfois, sur les champs de courses, où il se passionne, en artiste, pour un beau cheval.

Récemment, on exhuma, à son intention, des papiers dont l'authenticité est plus que problématique. Ce n'est pas impunément qu'un talent de cette envergure est doublé d'un principe de cette fermeté.

Non; ce virtuose exècre les variations. Il y a dix-huit années que nous suivons sa marche. Il n'a pas chancelé.

Implacable ennemi de la dictature, il l'a com-

battue quand elle était debout. Il la combattra jusqu'à son dernier souffle, n'existât-elle qu'à l'état de possibilité.

CÉLÉBRITÉS CONTEMPORAINES

JULES CLARETIE

PAR

G. DE CHERVILLE

PARIS
A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
7, RUE SAINT-BENOIT, 7
—
1883

Le Million

Miss

~~La pauvre miss Barker~~ Maud se sentait, chez Ribeyre, dans un calme béni. Elle adorait Andrée, et lorsque ~~un jour~~ certain soir, le négociant voulut essayer de ~~lui démontrer~~ lui démontrer ~~à l'institutrice~~ qu'une institutrice représentait pour lui maintenant un luxe que la nécessité devait lui interdire, ~~l'Anglaise miss~~ ~~Barker~~, l'Anglaise, froidement, avec une ~~sorte d'éloquence~~ ~~comme l'accès de son pays~~ nette, coupante + en accès + lui prouva que ~~seule~~, sans parents, pensionnée d'ailleurs par M. Guillemard, elle serait la bien obligée du logis, s'il lui était permis de vivre près d'Andrée, et au besoin de partager les épreuves de la maison, en amie fidèle.

~~Chère~~ Pauvre ~~Humble~~ ~~Pauvre~~ miss Maud Barker! ~~Elle faisait~~ Maintenant Victor Ribeyre lui savait que de sa présence. ~~De Elle~~ Dans sa tristesse Mélancolique, elle faisait pourtant sourire Geneviève ~~par fois~~ et ce diable de Louis était si drôle ~~quand~~ encore drôle, lorsqu'il taquinait la vieille fille!!

[C'était ~~tout un un un un~~ mystère, cette grande Anglaise aux cheveux blancs, ~~froide comme une quakeresse~~ froide, comme une quakeresse et ~~qui~~ qu'elle jadis chargeait de l'instruire, cette adorable petite Raymonde, pétulante, gaie, avec sa ~~bouche~~ rose bouchelette, ses grands yeux pruvelles étonnés, ses cheveux roux de ~~fillette~~ jolie de Clouet. (~~La cigale surveillée par~~ ~~la fourmi~~)

Jules Claretie

Elle était triste mais souriante, sans amertume et souriante, elle appelait volontiers le monde ce bon univers — this good ally universe comme le poète Wordsworth

elle l'aimait comme une enfant

une sorte d'éloquence

Elle faisait partie du logis comme un meuble de famille

qui semblaient poudrés, la rajeunissaient, paraissaient bizarres, avec ailleurs reflets verts d'~~aigues marine~~ de vague,

(non)

JULES CLARETIE

Imp. A. Quantin

JULES CLARETIE

La biographie d'un écrivain auquel vous attachent une profonde estime et une vieille amitié est certainement une tâche agréable, mais je n'en sais guère de plus ingrate.

Il ne faut pas se le dissimuler, le public ne se montre friand de ces sortes d'écrits que lorsqu'ils se présentent comme une critique, lorsqu'ils promettent quelques révélations pi-

quantes. Auriez-vous la prétention de lui apprendre que X... est un littérateur de talent et Z... un garçon d'esprit ? Il le sait aussi bien que vous ; souvent même il le sait beaucoup trop, car ce n'est pas uniquement vis-à-vis des justes que nous nous montrons Athéniens.

Ce qui ne lui déplairait pas à ce public, ce serait d'entendre dire qu'une réputation est surfaite et qu'il est outrageusement volé. L'attrait d'une biographie se mesure un peu aux indiscrétions qu'elle promet ; quand elle arrive à friser le scandale ou à pratiquer « l'éreintement » son succès est assuré. Un pamphlétaire qui fit tapage, il y a quelque vingt-cinq ans, n'eut pas d'autre système, et il enrichit son éditeur.

Si vous n'avez que du bien à dire de votre sujet, regardez à deux fois avant d'entreprendre une œuvre de ce genre ; si justes que soient vos appréciations, on les taxera de banalités, si méritées que soient vos louanges, on n'y voudra voir que l'indulgence peu désintéressée de la camaraderie. Vous avez, il est vrai, la ressource de vous procurer un certain vernis d'impartialité en assaisonnant vos compliments de réserves désobligeantes, en promenant la

loupe sur les plus menus travers ; mais peut-être alors votre conscience entrera-t-elle en révolte ; sa susceptibilité n'a pas besoin d'être excessive pour que vous reconnaissiez que mieux valait affronter l'indifférence du public et rester vrai.

Cependant, il faut être juste : par ce temps de dénigrement à outrance, de déchaînement, de sottes et plates envies, se livrant carrière avec le vocabulaire que vous savez, quelques noms, en bien petit nombre, ont le privilège d'une sympathie presque unanime. Celui de Jules Claretie est de ceux-là. Quoi que nous dicte notre respect pour son caractère et notre admiration pour son talent, nous sommes à peu près certains de ne pas rencontrer de contradicteurs, de n'avoir été que le porte-parole des sentiments de ses confrères aussi bien que du public. C'est cette considération qui nous a décidé à aborder un travail au-dessus de nos forces et tout à fait en dehors de nos thèmes de tous les jours.

Il y a déjà bien des années que nous avons, pour la première fois, rencontré Jules Claretie ; c'était aux alentours de 1860, à l'occasion d'une ouverture du Tir national de Vincennes.

L'auteur du *Million* était presque un adolescent, nous-mêmes un peu moins vieux. Déjà sur le déclin de la vie, obscur collaborateur du plus fécond des romanciers, du plus irrésistible charmeur de son époque, j'avais de très bonnes raisons pour me croire parfaitement inconnu.

Malgré son extrême jeunesse, Claretie avait déjà conquis une notoriété assez grande pour qu'elle pénétrât dans la retraite où je vivais à la campagne. Cependant, ce fut lui qui vint à moi avec une affectueuse déférence qui me toucha d'autant plus qu'elle me surprenait davantage. Vingt-deux ans ont passé sur cette première poignée de main, sans effacer la sensation agréable qu'elle me causa.

Je pourrais vous dire que je fus séduit par sa physionomie fine et distinguée, attiré par son regard profond et singulièrement doux; mais je suis de ceux qui estiment que les causes déterminantes de la sympathie échappent à l'analyse; on la subit, on ne l'explique pas. Le système des atômes crochus n'était peut-être pas si fou.

J'appartenais, par mon âge, à cette génération si profondément insoucieuse de tout ce

qui n'était pas les lettres, qui eut pour chefs de file Gérard de Nerval, Théophile Gautier, Murger, etc., qui avait alors pour derniers représentants Amédée Rolland, Jean Du Boys, Ch. Bataille et quelques autres, aujourd'hui disparus comme leurs aînés. J'avais subi et je gardais le reflet de leurs doctrines et de leurs idées. Après quelques causeries avec mon jeune et nouvel ami, je reconnus que nous n'aurions guère ressemblé à ceux qui étaient appelés à nous succéder.

On a considéré la Bohème illustrée par Henri Murger comme une peinture excessive de quelques existences exceptionnelles. La vérité est que cette bohème représentait des tendances alors assez générales dans le monde des lettres et des arts. Les irréguliers n'ont pas précisément manqué dans la Grande Armée littéraire de 1830; nous ne serions pas embarrassé pour citer pas mal de ses illustres comme exemples. En fouillant dans l'existence des plus célèbres, on y retrouve un parfum très caractérisé des mœurs en honneur dans le petit cénacle du café Momus. Il est impossible de ne pas être frappé de la différence qu'affecte cette existence avec la vie positive et rangée, c'est-à-dire émi-

nemment bourgeoise du « monde des lettres » d'aujourd'hui. Moins amusant pour la galerie, celui-ci a incontestablement gagné en considération comme en dignité.

Cette évolution se préparait dès 1860. Le mouvement d'opposition au régime impérial, qui devait éclater si énergiquement cinq ans plus tard, commençait à poindre chez la jeunesse et la rattachait à la politique que ses devanciers avaient un peu trop dédaignée. L'isolement dans lequel se produisaient ses aspirations à l'affranchissement, la perspective d'une lutte contre le colosse, dont personne, hors le Poète, n'avait entrevu les pieds d'argile, inspiraient à ces jeunes esprits une gravité précoce, leur imposait une sévérité d'études, de travaux, de tenue, présentant un très vif contraste avec le débraillé de sentiments, d'habitudes et d'allures que leurs prédécesseurs avaient affecté. C'est ce qui me frappa chez Jules Claretie.

Claretie écrivait alors au *Diogène*, ce journal qui, — suivant d'Hervilly, un autre de ses collaborateurs,—rétribuait sa rédaction « à beaucoup d'égards la ligne», et se trouvait néanmoins mieux servi que beaucoup de ses héritiers payant aujourd'hui en espèces plus trébuchantes.

Le petit journalisme d'alors, écrivant sous l'épée de Damoclès de la suspension, était exclusivement littéraire, nous n'avons pas besoin de le dire; les succès faciles de la guerre des personnalités lui échappaient; il n'en était que plus élevé par le fond et plus épuré par la forme de ses articles.

Ce passage au *Diogène*, où parfois il écrivait, sous divers pseudonymes, *le numéro* tout entier — pour rien, pour le plaisir — cet apprentissage fut loin d'être inutile à Claretie; il le familiarisa avec la rapidité d'exécution qui est un des caractères du journalisme; il confirma ses facultés natives et maîtresses : la fécondité et le don d'assimilation. Cependant il ne se laissa point, comme tant d'autres, absorber par la petite presse; il eut beau s'y prodiguer, tout l'esprit, toute l'imagination dont il se mettait en frais ne le détournèrent pas un instant du but qu'il avait assigné à sa vie : le travail profond et fécond.

Ce but, Claretie l'a certainement visé à un âge où les jeux étaient, à nous autres, l'unique affaire — la jeunesse d'aujourd'hui a d'autres objectifs, les plaisirs! — Il y eut en lui une de ces vocations puissantes qui, non seulement se

jouent des obstacles, mais n'attendent pas l'âge où l'on raisonne pour entrer en action. Je jurerais que dans les vagues rêveries des premières années, où l'avenir se présente toujours avec les multiples miroitements du kaléidoscope, jamais l'idée qu'il pût être autre chose qu'un écrivain n'a traversé sa cervelle. Sa devise si caractéristique, *Liber libro,* « Libre par le Livre », doit dater du collège comme ses premiers essais.

A l'époque où nous le rencontrâmes, il avait déjà emmagasiné une dizaine de volumes. La maturité de son jugement le dissuada de leur donner la volée; il les tenait pour œuvres d'apprenti, bonnes à le préparer à passer maître. Il les a gardées inédites, ces œuvres de jeunesse écrites en Périgord, chez son grand-père, car, né à Limoges, comme Noriac, Claretie est d'origine périgourdine. Sa famille est de Sainte-Alvère, près Bergerac.

Modeste avec ces essais, il sut également résister à l'entraînement de ses succès dans le petit journalisme; il ne leur tailla, dans sa vie, qu'une part proportionnée à leur importance; la plus grosse, il la réserva à l'étude. En attendant que l'observation lui livrât les secrets du

document humain, il apporta à la recherche du document écrit une ardeur infatigable. La production énorme de Claretie a soulevé bien des étonnements; l'universalité de ses lectures nous semble bien plus extraordinaire. Ce travailleur infatigable a quêté, fouillé, creusé tout ce qui, en histoire, en littérature, en beaux-arts, lui a paru digne d'intérêt. Curieux d'inédit, il n'a jamais hésité devant les voyages, devant les fatigues, devant les sacrifices pour se renseigner aux sources sûres, pour éclaircir un fait douteux. C'est à cet énorme bagage, classé avec une admirable méthode, qu'il doit d'avoir donné le spectacle d'un courriériste qui était aussi un érudit et d'avoir pu aborder les thèses historiques avec des aperçus pleins de nouveauté.

Il va tour à tour à l'*Artiste,* avec Arsène Houssaye, et à la *France* où il signe « Olivier de Jalin »; puis il entra dans cette forge d'où sont sorties les plumes les plus finement trempées de ce temps-ci, au *Figaro*. Il passa de là à l'*Illustration,* à l'*Indépendance belge,* à l'*Avenir national,* dans bien d'autres journaux encore; enfin, en pleine maturité de son talent, il prit au journal le *Temps* possession de la *Vie à Paris,* dont il fit, du premier coup,

la chronique la plus lue et la plus répétée de la presse parisienne.

Malgré les qualités solides et brillantes qu'il y apportait, la profondeur et la finesse de ses aperçus, la verve et la grâce de son style, le journalisme ne fut cependant qu'une des faces et la moindre de cette carrière multiple. L'œuvre de prédilection de Claretie, celle à laquelle l'attachaient ses préférences aussi bien que son aptitude, celle à laquelle il tailla la plus large part de son écrasant labeur, ce fut, — après l'histoire, — le roman.

Nous avons dit que ses débuts dataient de 1862. Né le 3 décembre 1840, il avait alors vingt-deux ans. De cette époque à 1880, il a publié successivement : *Pierrille,* histoire de village qui lui valut les suffrages de George Sand; *Robert Burat,* son premier succès, loué par Sainte-Beuve; *Une Femme de Proie; Madeleine Bertin*, dont l'effet fut profond; *les Muscadins; le Beau Solignac; le Train 17; la Maison vide; le Troisième dessous;* un roman politique intitulé *Michel Berthier,* et enfin, — avant le *Million* et les *Amours d'un interne,* — son roman « sensational », *Monsieur le Ministre.*

Nous en oublions probablement; nous négligeons volontairement les œuvres patriotiques, les travaux purement historiques, les recherches sur *Camille Desmoulins,* sur les *Derniers Montagnards,* sur *un Enlèvement au* XVIIIe *siècle*, sur les *Quatrains de Pibrac* et sur *Molière, sa vie et ses œuvres*. Nous ne voulons peindre ici que le romancier, physionomie très distincte dans le groupe des écrivains de ce genre et de ce temps.

Quel que soit le volume que vous choisissiez dans ce bagage déjà énorme, vous y retrouverez les qualités maîtresses de l'écrivain : l'originalité de l'invention, la solidité dans l'action, la finesse dans l'observation, la fidélité et le trait dans la peinture des caractères. Ces fictions sont aussi exemptes de banalité que de trivialité; aucune ne cherche l'intérêt aux dépens ou de la vraisemblance ou du bon goût; ces romans traduisent la passion sans jamais perdre ce cachet de distinction qui est un des caractères les plus saillants de l'auteur.

On a dit, à propos de *Monsieur le Ministre,* que Claretie s'était résumé et concentré dans ce roman. Cependant il avait déjà fourni une note singulièrement personnelle lorsque, pas-

sant du roman historique qu'il avait abordé dans *les Muscadins* et dans *le Beau Solignac,* il avait donné coup sur coup *le Troisième dessous, la Maison vide* et *le Train 17.*

Le *Troisième dessous,* vraiment remarquable, n'était point parfait, mais il reste cependant pour nous une des œuvres les plus « empoignantes » qu'ait écrites la plume de Claretie. L'action se noyait un peu dans les descriptions du concours du Conservatoire et de l'ouverture du Salon; quelle que fût l'originalité de ces tableaux si essentiellement parisiens, ils avaïent le tort grave de suspendre l'intérêt déjà éveillé par ce sombre drame. Claretie s'est guéri depuis de ces descriptions à outrance dans lesquelles le roman contemporain se complaît vraiment un peu trop. Quelques personnages du *Troisième Dessous* eussent pu encore être élagués sans dommage; mais le grand tort du livre fut son titre, incompréhensible pour beaucoup de lecteurs et pris dans l'argot des coulisses, une langue qui ne franchit guère le contrôle du théâtre. Claretie l'eût intitulé *la Comédienne,* que son succès décisif eût daté de là.

Il avait, d'ailleurs, si bien compris l'incon-

vénient de ces mises en scène ne se rattachant qu'indirectement à l'action, même quand ils arrivent à leur place de hors-d'œuvre, qu'en décrivant le foyer de la danse, dans *Monsieur le Ministre,* il a eu grand soin de le rattacher à son drame.

C'était le théâtre indiqué pour les débuts d'un provincial si fraîchement transformé en Excellence; il était impossible de mieux choisir une occasion de montrer le papillon se brûlant aux feux de la rampe, un meilleur cadre pour mettre en valeur les traits du personnage. Je regrette qu'il n'ait pas entièrement persévéré dans cette saine appréciation de la sobriété nécessaire en cette matière. La scène des magasins du Louvre, où Marianne Kayser se rend pour jeter dans la boîte aux lettres un billet à son amant, pouvait être supprimée. Cette fois le hors-d'œuvre arrive au second service.

Avant de devenir un roman, *Monsieur le Ministre* devait être une comédie. Il y avait longtemps que Claretie y songeait, lorsqu'il apprit que Sardou méditait une pièce devant s'intituler *Arrivé!...* et dont le principal personnage devait être un ministre; cela le décida à donner au sien un roman pour cadre.

Mais il faut croire que les idées ont leur fatalité comme les êtres ; celle-là était probablement dans l'air, parce qu'elle était bonne, et Sardou n'était pas seul à songer à l'exploiter.

Claretie avait déjà écrit la moitié de son livre lorsqu'on l'avertit qu'Alphonse Daudet terminait *Numa Roumestan,* dont le sujet présentait avec le sien de frappantes analogies. Un autre se fût peut-être découragé, mais lui, il y avait tant d'années qu'il creusait, qu'il fouillait ce thème, qu'il s'en était passionné!... Il ne voulut pas l'abandonner, le termina avec fièvre et le donna à l'éditeur, malgré le succès très grand des *Amours d'un interne,* qui venaient de paraître chez Dentu et que la mise en vente de *Monsieur le Ministre* fit trop vite oublier ou plutôt dépassa rapidement.

On a cherché l'original couvert par ce ministre Vaudrey auquel sa maîtresse dit narquoisement : « Êtes-vous assez Sulpice, mon cher? » Claretie se défend énergiquement d'avoir fait le portrait d'aucun des titulaires, assez nombreux cependant, qui ont passé par le pouvoir depuis quelques années.

« J'ai commencé à m'occuper de *Monsieur le Ministre* il y a neuf ans, nous écrivait-il; mes

premières notes datent de 1872. Depuis ce temps-là, il y a eu assez de ministres pour que j'aie pu emprunter des traits à l'un et à l'autre et quelque chose à tous ; mais je n'ai absolument visé personne. Ce n'est pas un homme politique que j'ai étudié, c'est la politique ; ce n'est pas le Ministre, c'est le Ministère. »

L'entourage d'un honnête homme arrivé au pouvoir, la tourbe des quémandeurs, des solliciteurs, des moustiques, des frelons encombrant son antichambre, voilà le véritable sujet du livre. Il y a un joli mot pour caractériser la misère de cette éphémère puissance : « — Oui, c'est une belle position, le ministère, mais cela ressemble trop à un cerf-volant ; cela va très haut, seulement c'est presque toujours quelque galopin qui tient la ficelle !... »

Je ne sais qui a reproché à Claretie sa faculté d'assimilation dont je le louais tout à l'heure ; or ce qui est frappant, dans son œuvre, c'est qu'il a devancé, dans ses trouvailles, plus d'un écrivain ; son *Robert Burat* a précédé *l'Affaire Clémenceau* (1866) ; *Une Femme de Proie* (1867) est venue près de dix ans avant *Nana ;* le roman politique contemporain était abordé par lui dès 1868 avec *Madeleine Bertin.* Et cette

hystérie, ces névroses dont on abuse dans la littérature actuelle, le premier, Claretie les a étudiées dans les *Amours d'un interne*. On a tant répété ces mots : *modernisme, vie moderne,* etc.! Or comment Jules Claretie appelait-il, en les réunissant en volumes, les feuilletons de critique dramatique qu'il publiait dans l'*Opinion nationale ?* Deux volumes : *la Vie Moderne au Théâtre !* Et ce titre était pour lui comme un programme. Ni naturaliste acharné ni idéaliste quand même : *vivant* et *moderne,* voilà son mot d'ordre.

Là, comme partout, ce que Claretie cherche visiblement, en même temps que l'étude des caractères, ce sont les drames de la « vie moderne » et leurs multiples émotions. Il veut toujours rester « vrai », mais il doit être convaincu que l'observation seule ne suffirait pas, qu'il faut créer, composer, dramatiser sans sortir de la vérité, pour l'enchâsser dignement.

Il applique à ce programme l'énergique et scrupuleuse curiosité qu'il avait mise au service de ses études historiques; il ne « peint jamais de chic », comme disent les artistes. Dans *le Train 17,* il avait à décrire une scène de chemin de fer; il ne s'est point fié aux ren-

seignements, il ne s'est pas contenté d'avoir *vu* : il a tenu à conduire une locomotive de Paris à Chantilly; il y a figuré en blouse, noir de poussière et de fumée, regardant, interrogeant, mettant la main aux pièces du mécanisme, ne s'interrompant que pour prendre des notes, et c'est grâce à cette transformation du romancier en chauffeur que la scène si dramatique où Martial est tenté de perdre le train qu'il conduit et où se trouve l'amant de sa femme, a dû d'être prise sur le vif.

La préparation des *Amours d'un interne* ne fut pas l'objet de moins minutieuses investigations. M. Pailleron avait présenté Claretie au docteur Charcot, qui l'introduisit à la Salpêtrière, où le romancier put étudier les phénomènes si bizarres et si variés de l'hystérie pour composer cette poétique Jeanne Barral, la fille de salle enfermée volontairement avec des aliénés et des malades pour soigner sa mère devenue folle.

Il avait fait une plus large part à l'imagination dans *la Maison vide*. Il s'agit là d'un mari qui a tué sa femme. Le jury l'acquitte, il reparaît dans un salon : c'est la rentrée d'Othello dans le monde. Rien de plus poignant que la situa-

tion de ce mari justicier qui s'éprend d'une femme ressemblant à la morte et retrouve pour rival l'amant qu'il aurait pu tuer et qu'il n'a plus le droit de frapper. Il y aurait là un drame tout fait.

Le sujet de *la Maîtresse* est plus simple : un fait divers, rien de plus. C'est une femme plaidant contre son mari qui l'a trahie et finissant par lui pardonner à cause de ses enfants. La peinture des sentiments est singulièrement touchante dans le terre à terre de l'action; et puis, il y a là une très curieuse étude de la vie des cafés-concerts et de ce que Claretie appelle « la bohème bourgeoise. »

Tout écrivain a pour objectif son but, son désir. Celui de Claretie est très aisément perceptible. Il croit, non sans raison, qu'entre l'idéalisme et le naturalisme absolus il y a place pour le roman vraiment humain, touchant à la fois à l'un et à l'autre. « Ni ange ni bête, voilà l'homme. » Ce mot de Pascal pouvait servir de devise à l'auteur de *Monsieur le Ministre*.

Le grand paysagiste Jules Dupré, le cousin de Claretie, lui disait un jour :

— N'oublie jamais que, pour qu'une œuvre

d'art soit bonne, il faut la traiter comme Dieu a traité ses arbres : les racines dans la terre et la cime dans le ciel.

Trop de terre, on devient banal, trop de ciel, le regard humain se brouille. Claretie a parfaitement profité du conseil. Parisien de goût, attiré par toutes choses, — par trop de choses, peut-être, — il veut désormais se mettre tout entier dans ses romans. Il a fait de l'histoire, de la causerie, des conférences, il s'est prodigué, sans s'être cependant dépensé : il nous annonce maintenant qu'en dehors de ses romans et du théâtre il n'écrira plus que ses causeries sur *la Vie à Paris,* dont le succès en volume égale celui qu'elles rencontrent dans le journal. La troisième année en a paru naguère, et on recherchera un jour ces notes parisiennes comme nous consultons les lettres de Grimm.

Ainsi Claretie se veut *concentrer,* comme on dit. Nous l'en félicitons. Depuis qu'on l'appelle « l'auteur de *Monsieur le Ministre* », depuis que le théâtre a consacré la valeur de son roman, on ne lui conteste plus ce que d'aucuns lui refusaient jadis : cette concentration même, la pensée, le soin, la force. Il doit considérer son talent comme arrivé à son apogée; ce n'est plus

l'heure de se dépenser sans compter dans le métier ingrat dont il est un des maîtres.

« Voilà notre sort, à nous qui fabriquons les autres, dit le vieux Ramel, un des personnages du roman de Claretie : on nous dispute le droit de produire des œuvres profondes, parce que nos canevas, nous les écrivons gaiement et sans façon. »

Sans façon, voilà bien ce que Jules Claretie voudrait être. Il hait la pose et l'affectation, dans le style comme dans la vie.

« Le style, nous disait-il, c'est la clarté. Je voudrais qu'il fût clair comme une vitre laissant entrer le jour, ou comme une eau de source. L'eau claire rafraîchit; l'essence trop concentrée donne la migraine. La vraie couleur, c'est la lumière!

Du reste, il s'est peint lui-même, avec une franchise aimable, dans une notice sous forme de lettre accompagnant un portrait de lui gravé à la pointe sèche par Mlle Abbema (2e livraison des *Croquis Contemporains.*) Cette confession vaut peut-être la peine d'être citée. C'est un *document,* comme ils disent :

Faire avec plaisir et honnêtement un travail qui vous plaît, écrivait Claretie, c'est le bonheur tout sim-

plement. Ajoutez à cela des livres curieux, de rares tableaux, un enfant qui court sur le tapis, et la liberté de vivre donnée par le travail, voilà qui console de perdre beaucoup de ses cheveux, et quelque peu de ses illusions, tout en gardant, je crois, tous les amis de sa jeunesse, excepté ceux qui sont tombés.

Ah! que de morts déjà, quand j'y songe!

Lorsque, à mes débuts, j'allais voir un homme à qui M. Sarcey s'obstine à me comparer, — croyant me railler peut-être et me faisant, en réalité, grand honneur, — Jules Janin me dit :

« Mon enfant, il faut songer à avoir un bel enterrement!... »

Au fond il était sérieux. *Avoir un bel enterrement*, c'est avoir, par son travail et la dignité de sa vie, mérité le regret de ceux qui demeurent; c'est avoir été aimé et estimé; c'est n'avoir jamais repoussé une main tendue, un espoir tremblant, n'avoir point fermé l'oreille à une plainte, la porte à un malheur, l'espérance à un début, la pitié à un vaincu.

Pauvre et bon Janin, qui ne fut rien qu'un grand homme de lettres à l'heure où tant de gens sont affamés de pouvoir, de plaisir, d'argent, de gloriole officielle, bibliophile Janin, Janin qui fut un sage, et dont le buste souriant est toujours là-bas, entouré de vigne vierge, posé dans la muraille du chalet de Passy, vous aviez raison, mon ancien, et je dirai après vous à ceux qui me demanderont un conseil :

— Il faut songer à une seule chose : avoir un bel enterrement!

Mais, en attendant, me dira-t-on, qui êtes-vous? Moi? je suis comme tout le monde, fait de contrastes. Je passe pour être l'homme le plus ordonné de la terre, et je serais bien embarrassé de trouver un livre, du premier coup, dans une bibliothèque encombrée. Je prends des notes et ne sais où je les range. Je suis timide au point de ne pas entrer dans un magasin où je vois un bibelot qui me tente et j'ai fait des confé-

rences, devant deux mille personnes, sans la moindre émotion. Au théâtre, j'ai donné des pièces dont je voyais parfaitement certains défauts que je ne corrigeais point pour ne pas déplaire à tel directeur, qui attendait la *première* pour sa fin de mois, ou qui m'attendrissait en me disant qu'il avait fait beaucoup de dépenses. Je suis dupe en sachant que je suis dupé! Je me promets d'ailleurs de ne plus l'être et je recommence. Je dois passer pour habile aux yeux des envieux et je suis tout le contraire de l'homme habile. N'osant pas aller dans les bureaux de journaux, je mettais, jadis, furtivement mes premiers articles à la poste. Aujourd'hui même, au *Temps*, où je suis de la maison, je n'entre jamais dans le cabinet de rédaction sans un certain trouble. J'ai l'air d'un mondain et je suis un sauvage. On me voit un peu partout, et je ne me sens à l'aise que la plume à la main, devant une table de travail. Ah! le travail! c'est là ma vie!

J'ai fait du roman et j'ai tâché de dégager de la stricte réalité humaine ce qu'elle a de consolant et de progressif. J'ai fait de l'histoire et j'y ai cherché, après mon maître, Michelet, l'âme même de la patrie. Je serais, au besoin, chauvin; c'est un ridicule honorable. J'ai fait de la critique et *j'ai toujours parlé des gens comme si je leur parlais*, selon un bon mot qui est, je crois, de Fiévée. J'ai fait du théâtre... Mais non, je veux et vais faire du théâtre, cela est plus juste, et j'espère là prendre mon rang.

J'ai fait de tout, enfin, me sentant attiré par tout ce qui parle à mes instincts d'historien ou d'artiste, allant aujourd'hui visiter les champs de bataille d'Alsace où dorment nos morts, et demain courant au Salon où la statue nouvelle et le tableau m'appellent. J'ai beaucoup voyagé, aimant à la fois l'action et la solitude, me reposant d'un labeur par un autre et chassant la fièvre du travail par la fièvre du chemin de fer. Au fond, je suis de ceux qui aspirent toute leur vie au repos, ayant en eux un paresseux éperonné, ne se reposant jamais

et continuant à piocher toujours, et avec délices, en se répétant cependant : Ce serait si bon de ne rien faire! Et si facile! Et si agréable aux camarades!

Claretie dit là qu'il « n'a point fait de théâtre. » Ce qu'il ne faut pas oublier pourtant, c'est que lorsque Castellano monta *les Muscadins* au Théâtre-Historique, il n'avait point d'argent et loua, pour meubler et vêtir les héros de Claretie, les meubles et les costumes des *Merveilleuses* de Sardou à la direction des Variétés. La pièce réussit, elle alla à *cent*, comme on dit, ainsi que *le Régiment de Champagne* du même auteur, et Castellano se retira avec une belle fortune dont *les Muscadins* de Claretie furent l'origine. Il avait *désensorcelé* la place du Châtelet, disait alors Banville dans son feuilleton du *National*.

Claretie nous racontait aussi comment Théophile Gautier avait assisté à la première représentation de sa première pièce, *la Famille des Gueux*, un drame plein de qualités, donné en 1868, à l'Ambigu : « On me reproche parfois d'être trop indulgent. J'aurais mauvaise grâce à ne pas l'être. J'ai toujours rencontré des gens aimables, surtout parmi les maîtres. A mes débuts, Alfred de Vigny, me voyant timide, me

poussait à m'engager dans un régiment pour vaincre cette timidité-là. J'aurais peut-être dû suivre son conseil. Janin a été excellent pour mes débuts. Et ce bon Théophile Gautier, savez-vous ce qu'il a fait? Je donnais un drame, *la Famille des Gueux*, un épisode de la guerre des Flandres, qui eut le grand tort de se produire en même temps que *Patrie*, de Sardou, un chef-d'œuvre. Et mis en scène! Et joué! J'avais vingt-huit ans : je croyais qu'on n'avait qu'à monter sur la scène pour y réussir. Mon ami Maurice Dreyfous, l'éditeur, grand ami de Gautier, le pria de venir au théâtre. « Certainement « j'irai, dit l'auteur de *Fortunio*. Toutes les « pièces des *jeunes* m'intéressent. » Gautier attend son *service;* la direction ne le lui envoie pas. Tant pis! Le bon Gautier a promis d'aller voir la pièce; il ira. Il se présente au contrôle, demande un fauteuil. Plus de fauteuils. Tout est loué. Une stalle? Plus de stalles. — « Alors donnez-moi ce que vous « aurez! » dit le poète. — On n'avait plus qu'un strapontin de *deuxième galerie,* sous le poulailler. Théophile Gautier, le maître critique du *Moniteur universel*, prend le strapontin, le paye, monte au deuxième et, de là-haut,

écoute tout entière et applaudit l'œuvre du débutant qu'il comparait, le lendemain, dans son feuilleton, « à un tableau de Zurbaran, avec trop de touches sombres et pas assez de ciel bleu, mais d'une peinture puissante. » Aujourd'hui, le moindre journaliste se croirait déshonoré s'il faisait ce que, le plus simplement et le plus cordialement du monde, a fait pour moi Théophile Gautier, bravant l'apoplexie ou le torticolis sur *les hauteurs* de l'Ambigu. Eh bien! j'ai été élevé à l'école de ces maîtres affables, accueillants et sans morgue. Par là, du moins, je voudrais leur ressembler. Du reste, la bienveillance est pour moi une des preuves et une des formes du talent. Les roquets ou les ratés seuls sont hargneux. »

« Cela m'amuse, dit encore Claretie, lorsque « les nouveaux me disent : « Enfin, vous avez « fait une œuvre ! » Il y a douze ans que Michelet écrivait en parlant de moi : « Son livre m'a « fait frissonner ! » Cela prouve que mes jeunes critiques, d'ailleurs aimables généralement, n'ont pas lu Michelet. »

Il y a quinze ans, en effet, que Michelet louait Claretie dans la préface définitive de son *Histoire de France*, et quinze ans que Sainte-

Beuve écrivait, à propos de *Robert Burat* et de *Madeleine Bertin.* « M. Claretie a touché la fibre vraie : la Vie moderne est là. » Quinze ans pendant lesquels le vaillant écrivain n'a jamais cessé un seul jour de produire, et il a fallu un roman à tapage et à sensation pour que le journaliste fût sacré romancier. Il a fallu, pour que la notoriété fût éclatante, que le succès de l'œuvre eût été confirmé par le succès au théâtre, encore plus laborieux à conquérir.

Ce succès, Jules Claretie vient de l'avoir. Il n'en est que plus éperonné pour se vouer à des œuvres nouvelles, fortement mûries et profondes, entre autres une sorte de *Gil-Blas d'aujourd'hui,* où il veut mettre, tour à tour, ses impressions, ses souvenirs, ses tristesses (car il en a), ses déceptions et ses confidences. Car ce « sympathique » n'est pas un *satisfait,* dans le sens insolent du mot, et il s'est même trouvé des gens pour le railler de cette « sympathie. »

Il est convenu en effet qu'un honnête garçon qui suit son chemin droit, indulgent aux nouveaux, respectueux envers les anciens, saluant le talent quand il le rencontre, l'encourageant quand on le nie, préférant la bienveillance à l'insulte, les statues qu'on vénère aux piédes-

taux qu'on dégrade, doit être bombardé et comme écrasé sous cette épithète de *sympathique* dont ce temps-ci, par une ironie singulière, finirait presque par faire une injure.

Jules Claretie n'en reste pas moins ce qu'il est. Il y a douze ans, je le répète, que Michelet l'appelait « un chaleureux jeune homme bien digne de toucher aux reliques de l'histoire. » Aujourd'hui, à quarante-deux ans, l'homme est toujours « le chaleureux » écrivain épris de toute noble cause et qui met son talent toujours au service de la justice, des faibles, des inconnus, de la littérature sans pose et sans haine, et de cette chose oubliée et qu'il adore, dans sa langue et dans son âme : *la patrie.*

Cette revue à bâtons rompus de l'œuvre de Jules Claretie est terminée, mais je ne la quitterai pas sans m'arrêter à l'homme. A celle-ci, il doit son éclatante notoriété, ses amitiés à celle-là. Elles sont nombreuses, elles sont profondes, elles sont sincères.

Prétendre que jamais il n'a été en butte à quelque malveillance, ce serait méconnaître le tempérament humain.

A un jour donné, Claretie a *embêté* Pierre ou Paul, comme tant d'autres; c'est le revers

de cette médaille qu'on appelle le succès; il a sur eux cet avantage que ces malveillances n'ont jamais chez lui dépassé la surface. Si elles se sont quelquefois traduites par une boutade, elles se sont toujours terminées par un sourire. Très en vue, très envié, nous ne lui savons pas un ennemi; nous ne croyons pas que l'on puisse faire d'un homme un plus bel éloge.

Et pourtant il a eu ses heures de polémique et de protestation, et naguère, à propos de la comédie de *Monsieur le Ministre,* un maître de la critique contemporaine, M. J.-J. Weiss, écrivait dans le *Journal des Débats :*

Le roman est un beau livre et une belle action. Pour l'écrivain, il a fallu l'accord du talent et du caractère. Un républicain qui souffre de son idéal qu'on ternit ou qu'on déshonore; un patriote que blessent les vices du temps; un honnête homme aux mains nettes; un chef de famille aux mœurs probes; la haute impartialité de l'artiste; le coup d'œil investigateur, l'indifférence courageuse et l'exhaussement de soi-même par-dessus les réclamations injustes des amitiés mesquines, voilà ce qui fait le prix de ce livre rare.

Claretie eût pu mettre comme épigraphe à son livre cette parole qui est de lui : « Mon idéal, à vingt ans, a été de vivre sous la République et non, comme tant d'autres, de vivre de la République. »

Ces bons mots sont fréquents dans ses écrits, mais ce sont vraiment des *bons* mots, c'est-à-dire sans méchanceté et qui ne déchirent ni ne calomnient personne. Il ne faut pas être trop sévère, d'ailleurs, pour les journalistes dont on dit : qu'ils sont toujours prêts à sacrifier un ami à un de ces *bons* mots. Il y a dans le labeur qui consiste à amuser, coûte que coûte, un public blasé, une fatalité à laquelle on ne se soustrait pas aisément, dans les applaudissements de ce public une ivresse à laquelle les meilleurs ne résistent pas; mais c'est une raison de plus pour honorer ceux qui savent tenir bon contre cette griserie, ne pas céder aux entraînements de la situation, exciter l'intérêt, recueillir l'approbation de la foule sans avoir jamais coûté une larme à ceux qu'ils aiment, causé un dommage aux objets de leurs respects. Dans son énorme production, Claretie ne s'est jamais départi de ces principes.

Les amitiés dévouées dont nous parlons plus haut, il les doit sans doute à son humeur ouverte, affable et pour tous bienveillante, mais bien plus encore à l'élévation de ses sentiments. Il est de ceux dont on sent le cœur vibrer à toute idée noble et généreuse; on peut être sé-

duit par son esprit, on est sûrement conquis par son honnêteté et sa droiture; on veut lui rester éternellement fidèle quand, admis dans son intérieur, on a pu en admirer la sérénité.

Ce brillant écrivain, ce travailleur acharné est encore le plus tendre et le plus dévoué des pères de famille. On reconnaît dans son amour du foyer l'influence de la femme supérieure qui l'a élevé. A tous les tapages extérieurs, il préfère une causerie intime. Jamais il ne lâche pied devant l'ennui ou la fatigue de ses obligations professionnelles; fêtes, premières représentations, il est partout; mais, soyez-en certain, jamais ces joies bruyantes, jamais même les bravos jetés à son nom par une salle entière n'ont valu pour lui quelque soirée paisible, entre sa charmante femme, le petit garçon qu'il adore et quelques amis, dans son salon de la rue de Douai, ou sous les saules de son cottage de Viroflay.

Ce spectacle du bonheur parfait d'un esprit qu'on aime, d'un homme qu'on estime, n'est point à dédaigner par le temps qui court. Je n'en sais pas de plus réconfortant.

BINDING SECT. JAN 3 1951

77

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DC
342
.8
F4S9

Sylvin, Edouard
Jules Ferry